LA TROISIÈME FRANCE

DU MÊME AUTEUR

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

Essai sur Taine, son œuvre et son influence. 5e édition revue et corrigée. Un vol. in-16 .... 3 fr. 50
Ouvrage couronné par l'Académie française (prix Bordin).

Pages choisies de Taine, avec une introduction, des notices et des notes. 2e édition. (6e mille.) Un vol. in-16 .... 3 fr. 50

Chateaubriand, *Études littéraires.* 2e éd. rev. et corrig. Un vol. in-16. 3 fr. 50

Pages choisies de Chateaubriand, avec une introduction, des notices et des notes. 2e édition revue et corrigée. Un vol. in-16 .... 3 fr. 50

Pages choisies des Mémoires d'Outre-Tombe, avec une Introduction et des notes, 2e édition revue et augmentée. Un vol. in-16 . 1 fr. »

Nouvelles études sur Chateaubriand. Un vol. in-16 .... 3 fr. 50

Livres et Questions d'aujourd'hui. Un vol. in-16 .... 3 fr. 50

Blaise Pascal, *Études d'histoire morale,* avec un portrait. 2e édition revue et corrigée. Un vol. in-16 .... 3 fr. 50
Ouvrage couronné par l'Académie française (premier prix Bordin).

Maîtres d'autrefois et d'aujourd'hui. 2e éd. Un vol. in-16 .... 3 fr. 50

Les Maîtres de l'Heure, *Essais d'histoire morale contemporaine,* tome I *(Pierre Loti, F. Brunetière, E. Faguet, E.-M. de Vogüé, P. Bourget).* 4e édition revue, corrigée et augmentée (5e mille). Un vol. in-16. 3 fr. 50
Tome II (*Jules Lemaître, Edouard Rod, Anatole France, le Bilan de la génération littéraire de 1870*), 3e mille. Un vol. in-16, br. 3 fr. 50
Ouvrage couronné par l'Académie française (premier prix de l'Académie).

Le Miracle Français. 3e édition (5e mille). Un vol. in-16 .... 3 fr. 50

La Civilisation Française *(Académie française, prix d'éloquence).* 2e édition (3e mille). Un vol. in-16 .... 1 fr. »

En Préparation

La Religion de Chateaubriand : les origines, l'évolution, l'influence.

AUTRES LIBRAIRIES

Bibliographie critique de Taine. 2e édition refondue. Un vol. in-8. Paris, Alphonse Picard .... 5 fr.

Pascal. *L'homme, l'œuvre, l'influence.* 3e édition revue, corrigée et considérablement augmentée. Un vol. in-16. Paris, Fontemoing.... 3 fr. 50
(*Ouvrage couronné par l'Académie française.*)

Pensées de Pascal, édition nouvelle revue sur les manuscrits et les meilleurs textes, avec une introduction et des notes. 10e édition. Un vol. in-16. Paris, Bloud .... 1 fr. 20

Opuscules choisis de Pascal. 7e édition revue et corrigée. Bloud. 0 fr. 60

Chateaubriand, Atala. Reproduction de l'édition originale, avec une *Etude sur la jeunesse de Chateaubriand.* Un vol. petit in-18. Fontemoing .... 3 fr.

Sainte-Beuve : Table alphabétique et analytique des *Premiers Lundis, Portraits contemporains* et *Nouveaux Lundis.* Un vol. in-16, 3e édition. Paris, Calmann-Lévy .... 3 fr. 50

Pensées chrétiennes et morales de Bossuet. 4e édition. Bloud..... 0 fr. 60

Pensées de Joubert. Reproduction de l'édition originale, avec la *Notice historique* du frère de Joubert. Introduction et notes. 5e édition revue et corrigée. Bloud .... 1 fr. 20

Les Confessions de saint Augustin, traduction d'Arnauld d'Andilly, introduction et notes. 7e édition. Bloud .... 1 fr. 20

Les Idées morales d'Horace. 3e édition revue et corrigée. Bloud. 0 fr. 60

Pro Patria (*Pages actuelles*). 3e édition. Bloud .... 0 fr. 60

La Banqueroute du Scientisme. Bloud .... 0 fr. 60

94-17. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 4-17.

VICTOR GIRAUD

LA TROISIÈME FRANCE

LIBRAIRIE HACHETTE ET C[ie]
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

1917

A LA MÉMOIRE DE NOS MORTS

A CEUX QUI REVIENDRONT

AVANT-PROPOS

« Elle existe, cette troisième France, qui n'est ni la France noire, ni la France rouge, et qui veut être uniquement la France française. »

Ces lignes d'Émile Faguet, dans l'un de ses derniers articles, sur son ami Francis Charmes, définissent avec une très heureuse précision l'objet du livre qu'on va lire, et le titre que j'ai cru devoir lui donner.

Cette « troisième France », « cette France sage, généreuse, libérale, avisée, prudente, éloignée des chimères, qui existe et dont, autour de nous, nous constatons tous les jours la présence », elle a été, par notre faute quelquefois, plus souvent *par la faute de l'Allemagne*, très méconnue de l'étranger. J'ai, à dessein, laissé le plus que j'ai pu aux étrangers le soin de la « découvrir », de la louer et de la définir.

Quelques-uns d'entre ces amis du dehors ont fort bien vu, même avant la guerre, que cette

troisième France avait toujours existé, qu'elle était, de beaucoup, la plus nombreuse et la plus active, et qu'on lui devait presque tout ce que, dans le passé, avait fait de grand, de durable et de substantiel le génie français. A cette France-là, ils ont très bien vu aussi qu'il fallait faire confiance ; ils ont dit qu'elle n'avait point cessé de vivre et d'agir, et que, si une grande crise venait à surgir, elle sauverait encore, comme elle avait déjà sauvé tant de fois, les destinées du pays.

Il m'a paru qu'il y avait, aujourd'hui surtout, intérêt et utilité à recueillir et à commenter leurs témoignages.

Car ils se sont montrés bons prophètes. Elle est venue, la grande crise qu'ils prévoyaient et redoutaient tout ensemble. Et la troisième France s'est levée, forte, calme et grave. Et non seulement elle s'est sauvée elle-même; mais pour la troisième fois, au moins, elle a sauvé le monde — et la civilisation occidentale — de la grande invasion des Barbares.

Ce qu'a été pendant la guerre, en campagne et dans la tranchée, à l'hôpital ou à l'arrière, cette France dont l'Allemagne avait tant médit› de nombreux témoignages nous l'apprennent. Entre tous ces témoignages quelques-uns m'ont paru particulièrement révélateurs : ceux des

neutres, d'abord, qui, n'étant point engagés dans la mêlée, présentent des garanties de sérénité et d'impartialité, que ceux de nos alliés, par exemple, risqueraient de ne pas offrir; et d'autre part, les témoignages, tout spontanés, directs, involontaires, que constituent les innombrables lettres du front qu'on nous a fait connaître. Dans ces deux groupes de témoignages, j'ai choisi sans parti pris ceux qui m'ont semblé les plus significatifs; je les ai classés et mis en valeur de mon mieux; et j'ai tâché en un mot, à l'aide de ces divers documents, de tracer un portrait vivant et fidèle de la France combattante.

La France combattante sera bientôt la France victorieuse. Pour ne pas déchoir, pour être entièrement digne de son passé, de sa gloire présente, du rôle unique et irremplaçable qu'elle vient de jouer, et qu'elle est, de plus en plus, appelée à jouer dans le monde renouvelé, la France de demain devra se renouveler elle-même, opérer sur elle-même un certain nombre de réformes, se débarrasser de quelques-uns des défauts que la défaite lui avait comme inoculés, et qui, à plus d'une reprise, même en pleine guerre, ont altéré son vrai visage et paralysé son effort. De ces réformes nécessaires, j'ai essayé d'indiquer les plus urgentes. On pourrait les

résumer d'un mot. Après avoir été à la peine, il faut désormais que la troisième France soit à l'honneur, — et aux affaires.

Si je n'avais pas, plus que l'espoir, la ferme, l'inébranlable confiance que ce vœu de tant de nobles et clairvoyants esprits sera la radieuse réalité de demain, je n'aurais pas écrit un livre sur *le Miracle français* ; je n'aurais pas écrit celui-ci, qui en est comme la suite. A l'heure tragique, glorieuse et féconde que nous traversons, un Français ne peut avoir pour devise que le mot si touchant de Théophile Gautier en 1870 : « On bat maman : j'accours. »

VICTOR GIRAUD.

Versailles, 12 mars 1917.

AVANT LA GUERRE

I

LES TROIS FRANCES

JUGÉES PAR UN ÉCRIVAIN SUISSE

Sous ce titre piquant, *les Deux Frances* [1], un écrivain suisse, M. Paul Seippel, a publié un livre qui touche à bien des questions actuelles, et même brûlantes. Le livre est intéressant, fort agréablement, et parfois même brillamment écrit. Parmi

1. *Les Deux Frances et leurs origines historiques*, par M. Paul Seippel, professeur à l'École polytechnique fédérale, 1 vol. in-8. Lausanne, Payot; et Paris, Alcan.

Les pages qui composent ce premier chapitre datent de plus de onze ans; et en les réimprimant aujourd'hui, je me suis bien gardé d'y changer une syllabe; je n'ai même point atténué certaines vivacités de polémique, qui pourraient paraître d'autant plus inopportunes, que M. Seippel s'est depuis, je crois, un peu rapproché de nous, et qu'il est devenu, en tout cas, un excellent et très libre ami de la France en guerre. Mais j'ai tenu à laisser à cette étude son caractère primitif pour la très simple raison que voici. Quand elle a été écrite, elle comportait, comme il était naturel, une certaine part de conjectures, de pressentiments, de désirs et d'aspirations, auxquels la réalité de l'avenir aurait pu infliger un cruel démenti. Éclairés par les événements actuels, les lecteurs feront d'eux-mêmes les retouches qui leur paraîtront nécessaires.

bien des erreurs, des lacunes et des méprises, il contient, à notre adresse, des vérités aimables, des vérités amères et des vérités utiles. Il reflète assez exactement, croyons-nous, l'idée que l'on se fait de nous à l'étranger, dans les milieux où l'on est, — où l'on se croit plutôt, — très favorable à la France. Comme il est très modéré de ton, qu'il a l'air assez informé et à peu près impartial, il est probable qu'il sera très lu hors de France et qu'il y fera autorité. A tous ces titres, il vaut la peine d'être examiné, discuté, — et peut-être un peu rectifié.

I

« On lit dans les vieilles légendes hébraïques que Rébecca, sentant les deux enfants qu'elle portait lutter dans ses entrailles, consulta le Seigneur : *Deux nations dans ton sein*, lui fut-il répondu. Dans le sein de notre pays, comme dans celui de Rébecca, se battent deux peuples dont l'un veut étouffer l'autre. » On connaît ces lignes de Renan : ce sont elles qui ont fourni à M. Seippel l'idée du titre de son livre, sinon de la thèse qu'il y soutient. Pour les justifier l'un et l'autre, il invoque des témoignages assez divers. Puisqu'il se plaît à citer Taine, il aurait pu s'appuyer sur ce passage peu connu de l'historien des *Origines* : « Quand vous voulez connaître l'esprit d'un pays, lisez ses livres de messe et ses livres de classe; rien de plus curieux que les petits ouvrages positifs et bibliques où les enfants anglais prennent le goût des faits

et le sentiment religieux. Chez nous, ouvrez les livres de M. Duruy et les publications que fabrique M. Mame, de Tours; vous y verrez fort clairement les deux courants d'opinions qui travaillent si singulièrement notre civilisation française, et les deux éducations qui mènent et opposent ici tous les esprits[1]. »

Il y a donc deux Frances : « la France de l'Église et la France de la Révolution, la France du Syllabus et la France de la Déclaration des droits de l'homme : pour tout dire d'un mot, la France noire et la France rouge ». Et ces deux Frances, en hostilité et en conflit permanents depuis plus d'un siècle, le sont aujourd'hui plus que jamais : elles se livrent sous nos yeux une lutte sans merci. Ce sont les vicissitudes de cette lutte déjà séculaire que M. Seippel a voulu décrire; ce sont les causes morales de ce long conflit qu'il a tenté d'exposer; ce sont ses origines historiques qu'il s'est proposé de démêler.

Selon M. Seippel, ces deux Frances en réalité n'en font qu'une. Ou, pour mieux dire, si elles ont un idéal différent, elles veulent le réaliser par des moyens absolument identiques. Toutes deux d'ailleurs sont violemment éprises d' « unité morale »; et l'unité qu'elles rêvent, chacune d'elles, de gré ou de force, — et de force plus que de gré, — prétend l'imposer à l'autre. Dogmatiques, autoritaires, tyranniques même, elles ont toutes deux en horreur la liberté, toutes les libertés : liberté de penser

1. Article sur *la Grèce ancienne*, par Victor Duruy (*Journal des Débats* du 23 mars 1862).

et de croire, liberté de parler et d'écrire, liberté civile et politique, ce sont pour elles tout autant de formes, également détestables, de l'esprit d'individualisme et d'anarchie. Or l'individualisme et l'anarchie, voilà surtout ce qu'elles poursuivent d'une haine inexpiable. Elles ne sauraient admettre qu'il y eût plusieurs credos : il ne peut, il ne doit y en avoir qu'un seul, celui qu'elles professent. Celui-là seul est la vérité, la vérité totale, intangible, absolue. Et pour en assurer le triomphe, elles sont prêtes à toutes les oppressions, à toutes les proscriptions, à toutes les injustices.

Cette « mentalité », qui est à proprement parler une « mentalité » de guerre civile, pourquoi, plus que partout ailleurs, fleurit-elle dans la France contemporaine? Cela tient, d'après M. Seippel, à ce que, plus que partout ailleurs, la « mentalité romaine » règne encore en France. Car tous ces traits qui caractérisent la France rouge et la France noire, ce sont précisément ceux qui définissent dans l'histoire la tradition romaine. Comme la France rouge et la France noire, la tradition ou la mentalité romaine n'est-elle pas « essentiellement unitaire, autoritaire, dogmatique, exclusive de toute liberté individuelle »? Elle nous a été transmise par la Rome du Bas-Empire : elle s'est tout d'abord imposée, comme il était naturel, à l'Église catholique, et par elle à l'âme française elle-même. L'esprit classique en procède directement, et directement aussi la monarchie absolue. Les forces contraires qu'elle a rencontrées en face d'elle au cours du développement historique, elle les a ou brisées, ou paralysées, ou confisquées :

l'esprit gaulois, la Renaissance, la Réforme même n'ont rien pu contre elle ; la Réforme, — celle de Calvin, tout au moins, — qui, originairement, en était la vivante contradiction, s'est, en fait, modelée sur elle, car si Bossuet est bien « l'expression la plus éloquente, la plus splendide de la mentalité romaine », rien ne ressemble plus à Bossuet que Calvin. Et quand enfin la pure mentalité romaine a trouvé un adversaire qui pût sérieusement lui résister et lui disputer l'empire, cet adversaire encore était fait à son image : la philosophie du XVIIIe siècle est au fond un catholicisme retourné ; l'*Encyclopédie* est une *Somme* théologique, et la Révolution française, avec son credo uniforme, son besoin d'unité à tout prix, son administration centralisée et despotique, ses Jésuites qui sont les Jacobins, la Révolution française ressemble trait pour trait à la France de Richelieu et de Louis XIV.

Depuis lors, les deux Frances, les deux sœurs ennemies, nées d'une même mère dont elles sont le vivant portrait, les deux Frances sont aux prises. Elles ne se contentent pas, hélas ! de nier leur credo réciproque, de s'excommunier et de s'anathématiser tour à tour ; elles en viennent aux mains ; elles luttent ; elles ont recours à tous les moyens pour s'emparer du pouvoir ; et quand l'une d'entre elles y est parvenue, c'est pour proscrire et persécuter l'autre. De sorte que toute l'histoire intérieure de la France depuis un siècle se ramène à un duel tragique dont personne encore ne peut prévoir quelle sera la dernière issue. Un moment, sous Napoléon, il y eut, sinon réconciliation véri-

table, tout au moins trêve et accalmie. « La France de l'Église et la France de la Révolution, maintenues un instant par sa rude poigne, non pas unies, mais rapprochées de force dans un commun servage, allaient, après sa chute, se trouver aussi divisées qu'elles l'étaient avant son avènement. » De fait, Napoléon tombé, c'est d'abord le parti de la « réaction intellectuelle » et de la « contre-Révolution », dont Joseph de Maistre, Chateaubriand, Bonald et Lamennais ont été les principaux théoriciens, qui l'emporte et qui triomphe. Après une éclipse partielle, sous la monarchie de Juillet, il reconquiert ses positions perdues, au lendemain des journées de juin et pendant les premières années du second Empire. Mais, depuis cette époque, et en dépit de certains retours offensifs, la France noire perd chaque jour du terrain : à l'heure actuelle, c'est, comme on sait, au tour de la France rouge à décimer, proscrire et ruiner sa rivale.

Ce qui rend le conflit actuel plus aigu et plus terrible que jamais, c'est que les deux ennemies ont poussé leurs principes jusqu'à leurs dernières conséquences. Par le *Syllabus*, l'Église catholique a consommé sa rupture avec la société moderne ; d'autre part, elle a fait alliance avec les classes dirigeantes, méconnu « le droit des humbles », et elle réprime impitoyablement toutes les tentatives de rénovation intellectuelle et morale qui se font jour dans son sein. Mais, d'autre part, il y a une Église de la libre pensée : elle a ses dogmes, ses rites et ses prêtres ; elle a même ses catéchismes ; elle enseigne une religion, la religion de la science.

Cette religion nouvelle a eu pour fondateur l'un des représentants les plus accomplis de la « mentalité romaine », à savoir Auguste Comte, dont on sait l'admiration pour le catholicisme et les projets d'alliance avec les Jésuites. A ce degré d'opposition, — et de ressemblance, — comment les deux Églises rivales pourraient-elles s'unir enfin et se réconcilier?

Les voici veillant en tête à tête auprès du corps d'Emma Bovary. Deux cierges brûlent au chevet du lit. Bournisien veut prier. Homais lui demande à quoi peut servir la prière. Et les deux adversaires se lancent à la tête des arguments victorieux et des citations accablantes. Ils s'échauffent; ils se congestionnent, ils parlent à la fois sans s'écouter. Enfin, de guerre lasse, ils s'endorment. Bournisien lâche son bréviaire et se met à ronfler.

« Ils étaient là, en face l'un de l'autre, le ventre en avant, la figure bouffie, l'air renfrogné, après tant de désaccord, se rencontrant enfin dans la même faiblesse, et ils ne bougeaient pas plus que le cadavre à côté d'eux qui avait l'air de dormir. »

Je ne sais pourquoi, — reprend M. Seippel, — cette scène grotesque et tragique me revient souvent à la pensée et prend à mes yeux la portée d'un symbole. La femme qui est étendue là, ce n'est plus Mme Bovary morte, c'est la France malade. Fût-elle plus malade encore, fût-elle à l'agonie, Homais et Bournisien, hypnotisés par leur idée fixe, n'en continueraient pas moins à son chevet leur querelle sans fin. Et cette querelle pourrait bien être le fond même de l'histoire de France à notre époque.

Ainsi parle, ainsi raisonne M. Paul Seippel. Que faut-il penser de son diagnostic?

II

Il y a tout d'abord un fait qu'il a très bien vu et fort nettement mis en lumière : c'est l'origine foncièrement religieuse de tous nos conflits actuels, c'est l'importance extraordinaire, et l'on serait tenté de dire souveraine et peut-être unique, du problème religieux dans les préoccupations françaises depuis qu'il y a une France, et qui pense, et qui agit. « L'histoire de France tout entière, écrit M. Seippel, — et c'est la première phrase de son livre, — l'histoire de France tout entière est dominée et déterminée par la question religieuse. » On ne saurait mieux dire à notre avis. A quelque point de vue qu'on se place pour étudier l'histoire de notre pays, — politique ou social, philosophique ou même littéraire, — dès que l'on creuse un peu profondément, on rencontre l'éternelle et vivante question de la croyance. Quel beau livre, par exemple, il y aurait à écrire, — Vinet l'avait bien pressenti, — sur le *Problème religieux et l'histoire de la littérature française*, et que de choses, en littérature même, il pourrait expliquer ! Et assurément, en d'autres pays, à certaines époques, la question religieuse a aussi profondément remué et divisé les esprits que chez nous : l'Angleterre d'Henri VIII et l'Allemagne de Luther n'ont sans doute pas été moins bouleversées par la Réforme que la France de Charles IX. Mais dans aucun autre pays, croyons-nous, la passion, ou, tout au moins, l'inquiétude religieuse n'a plus visiblement

et d'une façon plus continue agité les âmes et troublé les consciences. La France a été comme prédestinée à vérifier le mot célèbre de l'Évangile : « Ceux qui ne sont pas avec moi sont contre moi. »

Il n'est donc que trop vrai, — à première vue, et surtout depuis un siècle, — qu'il y a deux Frances, et à quelques nuances près, leur signalement à toutes deux répond assez exactement à celui que nous en trace M. Seippel. Toutes deux se reconnaissent à ce trait qu'elles confondent habituellement le domaine de la religion, — ou de l'irréligion, — avec celui de la politique, et la politique leur est au fond à toutes deux un moyen de réaliser leur idéal religieux, ou irréligieux. L'une de ces deux Frances est attachée au passé jusque dans ses erreurs, ses étroitesses, ses difformités mêmes. L'autre ne rêve que de détruire tout ce passé auquel elle a voué une haine parricide, et de reconstruire sur ses ruines une France toute neuve, sans traditions, sans exemples, sans souvenirs. A l'une comme à l'autre il manque, avec le sens du réel, le sens de l'histoire et le sens de la vie. M. Seippel a eu raison de dire et de montrer qu'elles étaient la copie involontaire, mais fidèle, l'une de l'autre.

Une autre observation dont il n'a peut-être pas tiré tout le parti possible, et qu'il contredit même un instant après, mais qu'il faut lui savoir gré d'avoir faite, c'est qu'il ne faut pas toujours nous en croire, nous autres Français, sur nous-mêmes. « La France, écrit-il, a été prise, depuis tantôt un quart de siècle, d'une sorte de fureur de dénigrement. Il faut se garder de la croire sur parole, et

l'on devrait sans cesse se rappeler le mot si juste : « Quand un Français dit du mal de lui-même, ne le croyez pas : il se vante ». Hélas ! je crains bien que cette fâcheuse et dangereuse manie ne date pas chez nous d'un quart de siècle, et que nous ne l'ayons toujours eue : tout au moins, elle ne sévit pas actuellement plus qu'elle n'a sévi au XVIII[e] siècle. C'est notre façon, à nous Français, de faire aux étrangers les honneurs de notre pays. Alors que tant d'autres peuples dissimulent soigneusement leurs défauts, et crient sur les toits leurs qualités vraies ou fausses, nous autres, par une modestie bien mal comprise, nous rougissons de nos vertus comme de véritables tares ; nous n'en parlons jamais; nous les laissons vivre et se perpétuer dans l'ombre; et quand, par hasard, d'autres les découvrent, nous nous défendons de les avoir. En revanche, nos défauts, tous nos défauts, que nous exagérons d'ailleurs, quand parfois même nous ne les inventons pas pour le plaisir de nous en faire gloire, nous les étalons, non sans forfanterie, nous en plaisantons ; nous voulons à tout prix passer pour les mauvais sujets de l'Europe ; et nous nous étonnons après cela que l'Europe ait mauvaise opinion de nous ! Si, comme on l'a dit, l'hypocrisie est un hommage rendu à la vertu, c'est là une espèce d'hommage qu'on ne sait point rendre en France.

De cette mauvaise et fausse opinion que nous donnons de nous-mêmes à ceux qui déjà ne sont que trop intéressés à l'avoir et à l'entretenir, notre littérature, — surtout notre littérature d'exportation, — il faut l'avouer, est, pour le moins, aussi

responsable que nos boulevardiers et nos Gaudissart. Ici encore, M. Seippel a de très justes observations. « Les romanciers les mieux intentionnés, dit-il, — Émile Zola plus que tout autre, — ont contribué à donner au monde une idée parfaitement fausse et injuste de leur pays. » Voilà un aveu à retenir. On ne dira jamais assez, — les Français qui ont vécu à l'étranger le savent bien, pour en avoir souffert, — tout le mal que Zola, sans s'en douter, je le veux croire, aura fait à son pays. Aucun romancier français contemporain n'a été plus lu, plus traduit, — et plus cru sur parole, — que l'auteur de *la Débâcle* et de *Pot-Bouille;* aucun n'a eu sur l'opinion européenne à notre endroit une influence plus générale et plus néfaste. Que d'honnêtes gens en Allemagne, en Angleterre, en Amérique, ou en Suisse même, ne connaissent la société française que par les héros de *Nana* ou de *la Terre!* Et Zola a fait école : romanciers, dramaturges et journalistes, sous mille formes et sous mille prétextes, se sont évertués, avec un succès d'ailleurs croissant, à calomnier leurs compatriotes, et à exploiter la crédulité ou le dévergondage des étrangers. On peut dire avec assurance que les parties vraiment saines et élevées de notre littérature sont profondément ignorées ou méconnues hors de France; et, pour notre malheur, on est trop convaincu hors de France que la littérature est toujours l'expression de la société qui l'inspire.

Faut-il ajouter que les écrivains d'imagination et les journalistes ne sont pas ici les seuls coupables? Une revue allemande, la *Zeitschrift fur*

französische Sprache und Litteratur, publiait, il y a quelques mois, des lettres de Gaston Paris au professeur et philologue allemand Lemcke. L'une d'elles, datée du 22 novembre 1865, annonçait à Lemcke la fondation de la *Revue critique :* « Vous voyez, lui disait Gaston Paris, vous voyez que nous pourrons travailler dans tous les sens; si nous avons beaucoup de collaborateurs comme vous, je suis sûr que tout ira bien, et j'espère que nous aurons rendu un grand service à la science et à la France. Ce dernier mot vous semblera peut-être prétentieux, mais il n'est que juste. *L'ignorance est la plaie de notre pays : elle ronge la société à tous les degrés. Répandre la science en haut*, l'instruction en bas, c'est, je crois, une des manières les plus certaines d'être utile maintenant à mes concitoyens. En cultivant la science, d'ailleurs, on n'apprend pas seulement les faits ou les mots; l'essentiel n'est pas là; mais bien dans la méthode, qui enseigne à bien diriger sa pensée, à se soumettre aux faits, à se méfier de la logique pure, et qui préserve de l'abstraction et de l'étroitesse d'esprit, deux extrêmes qui se touchent. » — En vérité, le savant Lemcke, sur de pareilles déclarations, était excusable de prendre en pitié la France intellectuelle et de croire, sans autre information, à l'absolue suprématie scientifique de son propre pays! Mais quand on pense que la France de 1865 était la France de Renan et de Taine, de Fustel de Coulanges, de Comte et de Renouvier, de Claude Bernard et de Pasteur, — de combien d'autres encore! sans parler de Gaston Paris lui-même, puisque l'*Histoire poétique de Charle-*

magne est de 1865, — on se demande ce que la France d'alors pouvait bien avoir à envier à l'Allemagne ; et si, d'autre part, on songe que celui qui parle ainsi est l'un de ceux dont l'autorité devait aller de jour en jour grandissant hors de France, on ne s'étonne plus du retentissement prolongé de semblables paroles et des traces profondes qu'elles finissent par laisser dans les « mentalités » étrangères. L'opinion du monde à notre égard est faite, pour une large part, d'imprudences de langage commises par des Français.

Il résulte de tout cela que la France est, pour un étranger peut-être surtout, un pays très difficile à bien connaître et à bien juger. Il y faut le temps; il y faut une enquête approfondie et personnelle; il y faut une entière soumission aux faits, une grande clairvoyance et une rare impartialité critiques; avant tout, il faut se dépouiller de ses préjugés de nationalité, d'éducation et de lecture; n'être pas dupe de ce qui se dit et de ce qui s'imprime, et, par delà les agitations superficielles, les conventions et les mensonges, savoir démêler et saisir le sens vrai des réalités profondes. M. Seippel estime que ce travail de « mise au point » est peut-être moins nécessaire à un Suisse qu'à un autre. « Peut-être sommes-nous, dit-il, en mesure de juger les choses de France d'un observatoire particulièrement favorable : pas assez engagés dans la mêlée pour être aveuglés par la poussière qu'elle soulève, assez rapprochés pourtant pour en bien suivre les péripéties. » Je ne sais, — et c'est en tout cas l'avis, très autorisé

dans l'espèce, de M. Édouard Rod[1], — si ce n'est pas là une flatteuse illusion. Rien ne vaut, en pareille matière, l'observation, le contact immédiat des hommes et des choses, bref, tout ce qui corrige la vérité des journaux et des livres par la vérité de la vie. J'ai bien peur que ce correctif indispensable n'ait un peu manqué à M. Seippel, et qu'il ne se soit pas suffisamment affranchi des préjugés mêmes contre lesquels il essaie parfois de réagir.

C'est ainsi, par exemple, qu'après avoir protesté, dans les termes que nous rappelions tout à l'heure, contre l'inexactitude foncière des peintures de mœurs que nous présentent tant de romans contemporains, il ajoute : « L'étranger austère qui s'en va faire ses études de mœurs françaises sur les boulevards parisiens peut bien être confirmé dans les idées que lui ont laissées ces romans-là. Même si son austérité avait eu quelque éclipse momentanée [l'euphémisme n'est-il pas admirable?] il n'en reviendra pas moins à son calme foyer plein de la plus vertueuse indignation contre les turpitudes de la *moderne Babylone.* » — « L'étranger austère » a l'indignation facile. Il ne connaît sans doute ni Londres, ni Berlin, ou du moins, s'il y a vécu, il faut croire qu'il y a baissé bien chastement les yeux. Il n'a pas fait non plus, à Genève

1. M. Édouard Rod a publié dans le *Journal de Genève* des 30 octobre, 3, 6 et 13 novembre derniers, *A propos des « Deux Frances,* » quatre articles d'une remarquable impartialité et d'une extrême pénétration. Les derniers romans de M. Rod sont du reste la preuve vivante que l'observation directe est, en pareille matière, infiniment plus heureuse et plus féconde que la lecture, fût-ce même du *Journal officiel.*

même, sur ce point délicat, une enquête très sérieuse. Et enfin, il oublie que les étrangers qui viennent égayer leur « austérité » dans notre « Babylone » ne contribuent pas médiocrement à en faire la cité de leurs vertueux anathèmes. M. Seippel aurait bien dû lui rappeler ces vérités élémentaires.

Il aurait bien dû aussi ne pas laisser traîner dans son livre des phrases, — on en pourrait citer d'autres[1], — du genre de celle-ci, qu'on croirait cueillie dans *la Lanterne* ou dans *la Raison :* « Tandis que le parti socialiste se renforce et fait sentir une influence de plus en plus prépondérante sur la France républicaine, l'Église rallie les troupes éparses de la réaction ». « Réaction », « cléricalisme » sont d'ailleurs de ces mots dont

1. Il nous faut au moins reproduire ici, — à titre d'indication sur la « mentalité » de M. Seippel, — les lignes suivantes qui terminent son chapitre sur *la Révolution et la Tradition romaine :* « Tandis que la passion antireligieuse, attisée par l'active propagande de ceux qui ont entrepris de « déchristianiser » la France, descendra de plus en plus bas dans la plèbe des grandes villes, la noblesse repentante fera cause commune avec l'Église et lui demandera son pardon et son appui. Conversion intéressée à une religion tutélaire qui garantisse la sécurité des privilégiés et tienne le peuple en respect. *L'Église a accepté le pacte. Elle ne sera plus telle que l'avait voulue son fondateur, la protectrice des faibles et des opprimés.* Les classes populaires, soupçonnant que ses conseils de résignation sont intéressés, se détacheront d'elle de plus en plus, assez clairvoyantes pour voir, elles aussi, dans cette institution patronnée par les puissants de ce monde, *une force d'oppression faite pour les maintenir en servitude.* » — J'admire cette élégante manière de supprimer d'un trait de plume non seulement tout ce qu'on est convenu d'appeler du nom de « catholicisme social », mais encore, mais surtout toutes les œuvres, toutes les institutions d'assistance et de charité populaires qui, depuis un siècle, ont été inspirées par l'idée catholique.

abuse M. Seippel; que, bien entendu, il ne définit jamais, pour la plus grande commodité de sa thèse et de ses inimitiés; et dont il ne paraît pas se douter qu'ils ne veulent rien dire du tout. Il croit aussi avec une naïveté touchante à l'universelle supériorité des nations protestantes sur les nations catholiques. Il regrette, dans le fond de son cœur, que la France, il y a trois siècles, ne se soit pas faite protestante; et, fort sans doute de l'expérience du passé, il déclare bravement « que si le peuple français, brisé par tant de luttes, devait revenir un jour à l'Église pour reposer sa lassitude à l'ombre d'une autorité tutélaire, c'est que, après l'Espagne, il reconnaîtrait que son rôle est terminé dans l'histoire du développement humain ». Il admet comme une vérité d'évidence, — et en dépit du *Cujus regio*, *ejus religio*, — que c'est de la Réforme que sont issues toutes les libertés modernes. Il écrit avec tranquillité en parlant de la France du XVIe siècle : « L'élite spirituelle de la nation avait embrassé la Réforme ». Ni Ronsard, ni Amyot, ni Du Bellay, ni Montaigne, ni Du Vair, ni Charron, ni saint François de Sales ne font évidemment partie de « l'élite spirituelle »! Il croit encore, — car à quoi ne croit-il pas! — au « milliard » des congrégations, « d'après un recensement opéré par les soins du ministère des Finances »; il croit à la toute-puissance, même aujourd'hui, des Jésuites... Et si l'on arrête ici la liste un peu longue des « crédulités » et des inconscients partis pris de M. Seippel, si l'on ne transcrit aucun des jugements tout faits qu'il porte sur nombre d'hommes et de choses d'hier et d'aujourd'hui,

c'est que l'on ne s'est point proposé de faire sourire à ses dépens.

Il y a du moins un reproche qu'on ne peut s'empêcher de lui adresser. A plus d'une reprise, M. Seippel s'excuse d'avoir « osé » aborder un sujet d'une aussi vaste « envergure » que celui qu'il a traité. L'entreprise, certes, n'avait rien de « téméraire » ; mais elle était délicate ; elle exigeait, nous l'avons dit, une enquête minutieuse, directe, incessamment vérifiée et contrôlée; et cette enquête, il faut bien l'avouer, M. Seippel ne l'a pas conduite avec tout le soin et toute l'impartialité que l'on pouvait souhaiter. Il connaît un peu Paris sans doute, certains coins et certains « milieux » de Paris tout au moins. Mais connaît-il bien la province? Y a-t-il non seulement voyagé, mais vécu? Rien ne semble l'indiquer dans son livre. Il y a une trentaine d'années, un écrivain et artiste anglais, qui s'était établi auprès d'Autun, M. Hamerton, après quelques années de séjour, a consigné dans un livre, encore intéressant à consulter aujourd'hui[1], le résultat de ses observations sur le

1. Philip Gilbert Hamerton, *Round my house*, 1876. — C'est à une méthode analogue qu'a eu recours un autre Anglais qui, plus récemment, a publié un livre sur la France, M. John Edward Courtenay Bodley. Lui aussi s'était bien rendu compte que Paris n'est pas toute la France, et il avait passé sept années de sa vie à parcourir toute la province, et à interroger à voir vivre toute sorte de gens. « Je sais, à la vérité, concluait-il, que la vie de ces braves gens n'a rien d'idéal et d'idyllique ; mais je reconnais dans ces provinciaux, avec tous leurs défauts, le vrai nerf de la France, la force vive qui la maintient au premier rang des nations, malgré toutes les folies gouvernementales ou autres qui se commettent dans sa belle capitale. » Son livre, intitulé *France* (2 vol. in-8°, Londres, 1898) a eu une

caractère, les habitudes et les mœurs des Français qu'il coudoyait. Si cette méthode « expérimentale » n'est pas la seule qui convienne pour étudier à fond les choses de France, elle offre de bien précieux avantages, et il est toujours imprudent de s'y dérober. L'information de M. Seippel est surtout « livresque », et elle reste, par conséquent, abstraite, extérieure et superficielle. Même d'ailleurs à ce simple point de vue, elle n'est pas sans appeler d'expresses réserves. Et d'abord, elle donne assez rarement l'impression d'être de première main. Assez rarement on y sent le contact immédiat, personnel des faits et des textes. Sans doute on ne peut demander à un écrivain, dans un livre de ce genre, de nous apporter le résultat de recherches longuement poursuivies à travers les vieux journaux ou les documents d'archives. Mais quand il parle par exemple de Bossuet ou de Molière, des libertins du XVIIe siècle ou des Encyclopédistes du XVIIIe, de Chateaubriand ou de Bonald, pourquoi faut-il qu'on sente presque toujours s'interposer entre M. Seippel et nous des souvenirs ou des réminiscences de Vinet ou de Sainte-Beuve, de M. Brunetière ou de M. Faguet? On voudrait retrouver partout dans son ouvrage la vivacité d'impressions et de lectures personnelles qui caractérise les pages par lui consacrées à Calvin, à Rousseau, à Auguste Comte. D'autre part, ces autorités historiques ou critiques qu'il

seconde édition en 1900, et a été traduit en français. Voir sur cet ouvrage, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er juin 1898, l'article de G. Valbert, *le Jugement d'un Anglais sur la France politique*.

suit et qu'il écoute, M. Seippel les choisit-il toujours avec l'entière indépendance d'esprit qu'il faudrait? Il ne paraît pas avoir la constante habitude d' « ouïr les deux parties », comme disait Pascal. Les ouvrages de M. de Grandmaison sur *la Congrégation*, de M. Thureau-Dangin sur *la Monarchie de Juillet* paraissent lui être inconnus. Les historiens qui le documentent presque exclusivement sur l'histoire de l'Église à l'époque de la Révolution et au XIXe siècle, ce sont MM. Aulard, Seignobos et Debidour, — « M. Debidour, avoue-t-il naïvement, dont les convictions anticléricales ne peuvent être suspectées par personne ». Sur les événements contemporains, il invoque avec complaisance le témoignage de M. Anatole France et celui... de M. Cornély. M. Seippel n'aime évidemment ni la France rouge, ni la France noire, et nos modernes Jacobins n'auront pas à se louer de l'amusant chapitre qu'il a consacré à *l'Église de la Libre Pensée;* mais, au total, l'une de ces deux Frances lui est encore plus odieuse que l'autre, et, pour mieux prouver son antipathie à la France noire, il se laisse trop volontiers aider à la noircir un peu plus qu'il n'est équitable.

Enfin, et surtout, il n'est pas jusqu'à l'idée maîtresse de son livre qui ne soit singulièrement discutable. Il est vraiment trop simple d'expliquer par la survivance de la « mentalité romaine » l'esprit autoritaire des deux Frances rivales et leur désir passionné d'unité. Si c'est là en effet une tradition du Bas-Empire, — et pourquoi du Bas-Empire? — qui s'est transmise à la France moderne, pourquoi la France moderne se l'est-elle si

aisément assimilée? C'est apparemment parce qu'il y avait en elle quelque chose qui s'en accommodait excellemment, parce qu'il y avait, pour ainsi dire, une sorte d'harmonie préétablie entre le « génie français » et le « génie romain ». Les peuples, comme les individus, ne subissent que les influences qu'ils sont comme prédestinés à subir; et vouloir expliquer leur caractère par ces influences mêmes, c'est ne rien expliquer du tout. On pourrait du reste contester, sinon le fait, tout au moins la profondeur de cette « latinisation » de la culture et de la mentalité françaises. « En somme, dit très bien à ce propos M. Fouillée dans sa *Psychologie du peuple français*, en somme, Ibéro-Celto-Germains par le sang, nos ancêtres ont été latinisés par l'éducation romaine; mais l'action ne fut pas toujours profonde. La fameuse « culture classique » dont Taine a exagéré l'influence, n'aurait eu qu'une influence superficielle, si elle n'avait trouvé en France certaines aptitudes natives qui n'ont rien de romain[1]. » Et l'on peut aller plus loin encore. Car enfin, cette « mentalité romaine », d'où proviendrait tout le mal, si par hasard nous la retrouvions dans les pays les plus étrangers à l'influence de Rome, ce serait une preuve assez forte qu'elle n'est pas, comme on le prétend, exclusivement « romaine ». Et, de fait, sans qu'il soit même besoin de quitter l'Europe, et d'invoquer l'exemple

1. *Psychologie du peuple français*, Paris, Alcan, 1901, p. 170-171. — Voir en particulier dans ce volume l'intéressant chapitre intitulé *le Caractère français jugé par les étrangers*, et du même auteur, à la même librairie, l'*Esquisse psychologique des peuples européens*.

de la Chine ou du Japon, on voudrait bien savoir si la France a jamais été plus dogmatique, plus éprise d'unité morale, plus intolérante que l'Angleterre à l'époque d'Élisabeth ou de Cromwell : il n'y a pas quatre-vingts ans que la législation britannique, on l'oublie trop, a rapporté les odieuses lois d'exception contre les catholiques. Chacun sait d'autre part qu'il est peu de pays au monde où l'esprit autoritaire soit aussi développé, que dans l'Allemagne contemporaine. M. Seippel, qui ne déteste point le paradoxe, prétendra-t-il que ce sont là, dans ces pays de race germanique ou anglo-saxonne et de tradition protestante, tout autant d' « infiltrations » de l'esprit latin? On n'aurait alors qu'à lui rappeler l'exemple de l'autocratique Russie ou de la Turquie. La révocation de l'Édit de Nantes est, à n'en pas douter, un crime de lèse-patrie et de lèse-christianisme ; mais elle a été précédée de l'épouvantable répression qui, en Angleterre, a puni les innocentes victimes de la prétendue conspiration papiste de 1678, et d'ailleurs, quel est le pays du monde qui n'a pas eu *ses* révocations de l'Édit de Nantes? La vérité est qu'aucun peuple, — non pas même les cantons de la Suisse protestante contemporaine, — en fait d'intolérance et de dogmatisme, n'a rien à reprocher, à ses voisins. Il ne faut accuser de cela ni le catholicisme, ni le protestantisme, ni même la mentalité « romaine », mais tout simplement la mentalité... *humaine*. L'homme, que Rousseau croyait naturellement bon, — j'ai toujours pensé qu'il avait jeté ses enfants à l'hôpital pour se dispenser d'étudier sur le vif la réelle humanité,

— l'homme naît au contraire naturellement intolérant et despotique; quand il suit sa pente naturelle, c'est pour imposer ses idées et ses croyances, et pour dicter sa volonté; et ce n'est que peu à peu, en réagissant contre sa nature, et sous l'empire d'une haute idée morale, — ou plutôt religieuse, — qu'il peut s'élever au respect vrai et effectif du droit et de la conscience d'autrui.

Ce respect d'ailleurs est-il inconciliable avec ce désir d' « unité morale » qui doit être lui aussi un des besoins impérieux de la nature humaine, puisqu'on le retrouve, plus ou moins épuré, plus ou moins pénétré de vraie charité, chez tous les peuples du monde et à toutes les époques de l'histoire? M. Seippel paraît le croire : il a un tel culte de la liberté individuelle qu'il est en garde contre tout ce qui risque d'être un jour pour elle une entrave, une chaîne, une limite. Certes, la liberté est une fort belle chose et un très noble besoin. Mais encore faudrait-il savoir ce qu'on entend exactement sous ce mot qu'il est si difficile de définir et dont il est si facile d'abuser et de se griser. « O liberté! s'écriait Mme Roland en montant à l'échafaud, que de crimes l'on commet en ton nom! » Et de nos jours même, ne voyons-nous pas que, sous prétexte de sauvegarder la « liberté » de l'enfant, on supprime celle du père de famille, et qu'on les confisque toutes deux pour garantir celle du professeur ou de l'instituteur? N'entendons-nous pas affirmer que la liberté de la pensée de M. Thalamas est chose infiniment plus respectable et sacrée que celle des enfants qui sont confiés à ses soins? Or, M. Seippel ne nous dit

nulle part quelle est sa conception de la liberté : c'est pour lui une idée, un mot plutôt, un mot prestigieux, sonore et vague, dont il se berce et dont il s'enchante, — et qu'il s'abstient de critiquer. En parlant de l'*Encyclopédie*, il déclare, — et la formule est extrêmement heureuse, — qu'elle a eu pour effet de « débrider l'anarchisme de l'instinct ». Est-il bien sûr que la liberté, telle qu'au fond il la conçoit et il la prêche, ne se ramène pas à un véritable « anarchisme de l'intelligence » ; et en quoi cet « anarchisme-là » est-il plus respectable que l'autre, dont il est, à vrai dire, un des aspects? Ce qui est en tout cas certain, c'est que, quels que soient, en théorie, les « droits » de l'homme, ces droits, en fait, — je veux dire dans la réalité de la vie, — ne sauraient être absolus ; sa liberté ne saurait être illimitée. Si l'homme, en effet, est un être essentiellement social, s'il ne vaut et s'il n'existe même que dans et par la société, la limite de ses droits, c'est l'ensemble des conditions nécessaires à l'existence même de cette société. Il n'y a pas de société possible sans une abdication consentie, de la part des individus qui la composent, d'une partie de leur liberté. Et les hommes, d'instinct, sentent si bien cela, que cette abdication le plus souvent ne leur coûte guère : ils aiment, ils bénissent leur « servitude volontaire » ; ils recherchent ce qui les rapproche et ce qui les unit ; ils se plaisent à prier en commun, à poursuivre des fins générales communes : ils fondent des nations, et ils fondent des Églises. Leur désir d'unité morale est une forme et une conséquence de leur instinct social.

Et c'est pourquoi la France contemporaine est

peut-être le pays du monde où, à l'heure actuelle, la question de l'unité morale est posée et discutée avec le plus de violence. La « mentalité romaine » n'a rien à voir en cette affaire. Il était inévitable que le peuple où, de l'aveu des étrangers, l'instinct social est le plus développé, et la vie sociale la plus charmante, fût plus vivement épris qu'aucun autre de cette unité morale qui donne aux rapports sociaux un charme, une profondeur, une intimité incomparables. Et si, plus qu'aucun autre peuple, la France rêve de la réaliser dans l'avenir, c'est que, plus qu'aucun autre peuple, elle en a, dans le passé, connu les bienfaits et éprouvé la douceur. Car l'unité morale existait en France avant le XVIe siècle : et depuis que la Réforme est venue briser cette unité, nous ne l'avons jamais complètement retrouvée : la France même du XVIIe siècle est moralement moins une que celle du XVe. Cette unité d'autrefois, les deux Frances dont M. Seippel s'est fait l'historien s'efforcent, chacune à leur manière, et par des moyens d'ailleurs également condamnables, de la reconstituer. M. Seippel semble s'étonner que leur conflit soit essentiellement d'ordre religieux. « Dans la plupart des pays de haute culture, écrit-il, et dans tous les pays où le protestantisme a une influence prépondérante, la religion devient de plus en plus le terrain réservé des convictions intimes. L'unité nationale est constituée en dehors de ce terrain-là. Les citoyens, divisés par les croyances, se sentent unis pour la poursuite d'autres fins. » En effet, il n'y a guère qu'en France que les croyances divisent aussi profondément les esprits. Mais cela même n'est-il pas

à l'honneur du génie français? S'il est vrai que le problème religieux soit au fond de tout, nulle part cela n'apparaît plus clairement que dans l'histoire de France depuis quatre siècles. Ce peuple, qu'on prétend léger, a eu sur ce point une vue plus nette, plus juste et plus profonde que tous les autres. Chez lui, la question religieuse est toujours au premier plan; elle n'est pas compliquée de questions étrangères, politiques ou nationales, économiques ou sociales, qui en obscurcissent ou en dénaturent le sens; ou plutôt encore, toutes les autres questions sont subordonnées et comme suspendues à cette question essentielle, comme devant en recevoir leur naturelle solution. Et la question religieuse y est posée comme elle doit l'être, non pas comme elle l'est ailleurs, entre ceux qui croient plus et ceux qui croient moins, mais simplement, nettement, on serait tenté de dire loyalement, entre ceux qui croient et ceux qui ne croient pas. La logique et la probité françaises n'admettent pas en pareille matière de moyens termes et de tempéraments. Là est la véritable raison pour laquelle la Réforme, malgré d'imposantes conquêtes individuelles, n'a jamais entraîné très fortement la grande masse de la nation. De très bonne heure, on s'est rendu compte en France que les « difficultés de croire » étaient aussi grandes dans le protestantisme que dans le catholicisme, et ceux qui les jugeaient insurmontables n'ont pas cru devoir s'arrêter à ce stade intermédiaire et accommodant sur les chemins de l'incroyance. D'autre part, on a bien vite reconnu dans le protestantisme, — celui de Calvin en particulier, — « une

sorte de catholicisme nouveau, plus austère, plus rigoriste, plus étriqué, » — c'est M. Seippel ici qui parle; — et, dogmatisme pour dogmatisme, nos ancêtres ont mieux aimé s'en tenir à celui qui avait fait ses preuves historiques, et qui, du moins, s'était établi sans verser de sang, — ou tenter résolument d'autres voies. Peut-être y avons-nous perdu sinon pour toujours, au moins pour bien longtemps, notre « unité morale ». Mais nous avons mieux aimé nous exposer à la perdre sans retour que la conserver au prix d'une « fâcheuse équivoque ».

III

Est-il bien vrai d'ailleurs que nous l'ayons perdue sans retour? Et n'exagère-t-on pas, par intérêt, ignorance ou parti pris, nos divisions intérieures? La France est toujours aux yeux de l'Europe la grande vaincue de 1870; et les vaincus ont toujours tort! Autant on est indulgent ou aveugle même à l'égard des vainqueurs, autant on se montre sévère et injuste à l'égard des vaincus. On ne leur pardonne pas de s'être laissé battre; on instruit incessamment leur procès; on découvre sans cesse de nouvelles raisons de leurs défaites passées; on escompte leurs défaites futures; on se partage d'avance leurs dépouilles. On ne dira jamais assez à quel point le *Væ victis!* demeure l'éternelle devise du pharisaïsme international.

On aurait peut-être raison de nous condamner à la décadence, si d'abord nos discordes théologiques avaient sérieusement compromis notre unité nationale. Mais, grâce à Dieu, il n'en est rien. Chez nous aussi, « les citoyens, divisés par leurs croyances, se sentent unis pour la poursuite d'autres fins ». On l'a bien vu dans une circonstance récente, quand, suivant le conseil d'un éloquent orateur, M. Ribot, toute la Chambre française, — et Dieu sait pourtant si elle représente imparfaitement le pays! — s'est « groupée autour du gouvernement », — ou du drapeau, pour mieux dire. Seuls, quelques énergumènes ou quelques habiles du parti collectiviste, — et quelle nation, à cette heure, n'a pas les siens? — ont cru devoir faire sécession. Ce jour-là, l'unité nationale de la France s'est retrouvée aussi forte qu'aux meilleurs jours de notre histoire.

Et il y aurait lieu peut-être aussi d'être inquiet de l'avenir moral de notre pays, si, à côté des deux Frances qu'étudie M. Seippel, il n'y avait pas... la France tout simplement. M. Seippel du reste serait le premier à en convenir. Et l'on résumerait assez exactement son livre en disant que, d'après lui, il y a deux Frances qui n'en font qu'une, mais que la vraie France..., c'est la troisième.

Les deux Frances sont-elles toute la France? — se demande-t-il dans une aimable et brillante page. — Certainement non. Il en est une troisième à laquelle nous voulons réserver la première place, parce que c'est la France que nous aimons, celle à laquelle nous devons beaucoup dans le passé et qui a encore de beaux exemples

à nous donner : la France du clair bon sens, de la droiture intellectuelle et morale ; l'héritière de tout ce qu'il y a de meilleur, de plus sain, de plus généreux dans le génie de ce peuple si richement doué. Cette France-là a été, à travers les siècles, et demeure encore l'un des plus ardents foyers de la civilisation européenne, et si ce foyer-là venait à s'éteindre, la nuit serait près de tomber sur notre monde occidental. Elle a fait preuve à travers les âges d'une vitalité intellectuelle merveilleuse. On la croit épuisée, elle se relève plus vaillante que jamais et plus féconde. Sa littérature compte près de dix siècles de production en pleine sève. Son art, que tant de moissons de chefs-d'œuvre n'ont point épuisé, demeure sans rival par le sens inné de l'harmonie et de l'élégance. Et qu'il fait bon séjourner en ce pays dont le ciel a la douceur « angevine » chantée par Du Bellay ! Que ses horizons largement ouverts, baignés d'une lumière fine, s'accordent bien avec son vif et clair langage ! Pourquoi donc, se dit-on sans cesse, tant de discordes sous un ciel si clément, pourquoi tant de haines ? La vie semble si bonne ici ! On y sait encore, quoi qu'ils disent, conserver le secret d'être aimable. On y cause, on y sourit. Et que les Français de vieille race savent mettre dans leurs amitiés de cordialité enjouée, délicate et réchauffante ! Rencontrer sur cette terre un honnête homme est toujours un don du ciel : s'il vient de France, le don est inestimable ; car il est honnête homme sans effort, avec grâce et avec goût. On sent en lui l'affinement d'un long passé de haute culture.

Oui, cette France-là dont on ne parle point assez, sans doute parce que ses sœurs tapageuses ne font que trop parler d'elles, cette France exquise est pourtant la vraie France. Son cœur est chaud ; son esprit est fait de clarté et de juste mesure. Ceux qui ne l'aimeraient point seraient doublement à plaindre : ils auraient l'intellect béotien et l'âme ingrate. Dieu nous garde de la méconnaître comme elle se méconnaît elle-même !...

Certes, cette France existe; et M. Seippel, qui n'est point Béotien, en sent vivement le charme. Mais est-elle, à proprement parler, « la vraie France »? Et cette vraie France, M. Seippel ne lui assigne-t-il pas des limites singulièrement étroites? M. Faguet faisait observer récemment, et avec raison, que cette France-là n'est, en somme, qu'une élite, donc une minorité infime, et que peut-être ne faudrait-il pas négliger les vingt ou vingt-cinq millions de Français, « de petite bourgeoisie et de peuple agricole », dont la France rouge et la France noire se disputent tour à tour la domination, et qui ne leur ressemblent guère. Cette troisième France, M. Seippel ne l'a pas totalement méconnue dans son livre, et j'ai plaisir à y relever les lignes suivantes, trop courtes, malheureusement, et trop perdues, alors qu'il eût fallu toujours, à l'arrière-plan de l'ouvrage, qu'on en retrouvât le souvenir ou l'écho :

Quelques tapageurs encombrants ne doivent pas nous faire oublier que *l'immense majorité de la nation, muette et laborieuse, prépare dans le silence les réserves de force de l'avenir.* Dans la fourmilière française, si agitée à la surface, la masse est formée par les bonnes ouvrières qui peinent sans relâche, amassent pour l'hiver et travaillent âprement à réparer les bévues des autres.

La voilà, la troisième France, la vraie, la plus nombreuse et la plus modeste, celle que l'on ne connaît pas assez, à l'étranger surtout, et qui mériterait tant de l'être et de rencontrer enfin son exact et équitable historien. Cette France-là, on l'a déjà dit, elle n'est ni rouge, ni noire : elle travaille.

Elle n'a pas le temps de s'occuper de politique : elle travaille. Elle a peu de goût, et même un peu de mépris pour l'idéologie : elle travaille. Elle travaille avec âpreté, ferveur et continuité. Depuis qu'elle se connaît, elle a toujours travaillé. Comme tous les groupements humains, elle a sans doute des qualités et des défauts mêlés. Elle peut avouer les uns et méconnaître les autres sans rougir et même avec une certaine fierté.

Avant tout, elle est passionnément éprise d'ordre et de tranquillité, et elle a une tendance à favoriser tout pouvoir établi qui donne satisfaction à ce besoin essentiel. Elle n'a aucune espèce de mysticisme politique. Elle a été, en l'espace d'un siècle, et à plusieurs reprises, successivement monarchiste, césarienne, républicaine. Si le régime actuel, auquel, pour l'instant, elle semble assez attachée, venait à compromettre plus gravement qu'il ne l'a fait encore la paix intérieure, ou la sécurité, et surtout la dignité extérieures, — car elle est très ombrageuse sur ce dernier chapitre, — elle pourrait demain se refaire tout aussi bien césarienne, ou même royaliste. Au fond, elle a conservé, je ne dis pas des idées, mais des mœurs et des habitudes monarchiques. Elle ne se désintéresse assurément pas des affaires publiques, mais elle en remet trop volontiers le soin à ceux qu'elle délègue à cet office, qu'elle ne choisit pas toujours très bien, et qu'elle ne surveille pas d'assez près. Sa patience à leur égard n'est pas inépuisable, mais elle est grande. Un peu timorée parfois, un peu positive, généreuse pourtant, on pourrait la souhaiter plus activement préoccupée

des humbles, plus curieuse de ses devoirs sociaux, plus empressée à les remplir.

> La fourmi n'est pas prêteuse :
> C'est là son moindre défaut.

Il est parfaitement exact que cette France-là, comme l'observe M. Seippel, « maintient depuis plus de vingt ans à la Chambre une majorité anticléricale »; mais elle n'est pas elle-même anticléricale[1]. Dans l'ensemble même, elle est foncièrement attachée à la religion traditionnelle; elle lui reste reconnaissante d'avoir, dans le passé, présidé à la constitution de son unité nationale et politique; et, en dépit de malentendus passagers, elle estime que, dans le présent, cette religion n'a pas cessé de mériter sa confiance; elle a conscience d'être, à l'heure actuelle, — c'est l'avis des étrangers renseignés, — le pays du monde où le catholicisme a la vie intellectuelle, morale et sociale la plus forte, la plus riche, la plus profonde, et où il est à la veille peut-être d' « absorber » tous ses « hérétiques » de réflexion et de bonne foi. Tous les paradoxes qu'elle a entendu développer sur « la morale scientifique » ou « la morale laïque » n'ont pas entamé son robuste bon sens.

> Ce *Bloc* enfariné ne lui dit rien qui vaille.

1. Ce sont souvent les populations les plus religieuses qui ont la représentation la plus « radicale » : tel est par exemple le cas de la Savoie et de la Haute-Savoie. Voir à ce sujet le livre excellent et suggestif de M. Jean Guiraud : *la Séparation et les Élections*. Paris, Lecoffre, 1906.

Elle a gardé l'excellente habitude de juger l'arbre par les fruits, et elle demande aux théoriciens des morales nouvelles de lui montrer parmi eux un seul saint Vincent de Paul. En attendant, elle s'en tient aux traditions qui lui ont été transmises. Ceux-là mêmes qui s'en sont détachés, faute parfois de les bien connaître, et d'en avoir éprouvé la « force vitale » et la puissance de renouvellement, ceux-là n'ont à leur égard aucune hostilité et aucune aigreur ; ils s'obstinent à voir en ces traditions, suivant le mot célèbre de Taine, « la grande paire d'ailes indispensables pour soulever l'homme au-dessus de lui-même » et « le meilleur auxiliaire de l'instinct social » ; ils savent tout ce qu'en les détruisant, on risquerait d'accumuler de ruines spirituelles ; ils se rendent compte eux aussi, comme le déclarait déjà Scherer, qu' « une morale n'est rien, si elle n'est pas religieuse ». Et cette constatation leur suffit pour qu'ils se sentent en communion d'idées et d'aspirations avec ceux qui ont gardé intactes des croyances qu'ils ne partagent plus.

Cette troisième France enfin a conservé une très forte vie familiale. Nous ne sommes pas assez fiers de nos admirables familles françaises, si unies, si laborieuses, si économes, et où il y a de si précieuses réserves de santé morale. Les prédications contemporaines sur l' « élargissement du divorce » et sur le « mariage libre » ne les ont pas encore sérieusement entamées. Elles ont leurs défauts, certes, que nous ne cherchons pas à celer. Elles n'envoient pas assez leurs enfants à l'étranger ; elles ne développent pas assez en eux

l'esprit d'initiative; elles rêvent trop uniformément de faire d'eux des « fonctionnaires ». Elles ont trop lu aussi peut-être les *Annales de la jeunesse laïque*, trop écouté, et non point partout d'ailleurs, les étranges et pernicieux conseils qu'on leur y prodiguait. Ce sont là défauts passagers, et guérissables. Les qualités subsistent, que les étrangers ne connaissent guère, mais qui les frappent vivement quand ils s'avisent de les découvrir. M. Seippel a là-dessus quelques lignes un peu rapides, mais fort justes de ton, et que je m'en voudrais de ne pas citer :

On raconte, écrit-il, qu'en dépouillant des correspondances privées saisies dans les ballons capturés, les officiers allemands étaient tout surpris d'y découvrir des lettres assez semblables à celles qu'ils écrivaient eux-mêmes à leurs femmes et à leurs enfants, plus aimables peut-être et plus gaies, bien qu'elles vinssent de la ville affamée. Ils ne croyaient pas qu'il y eût de bons ménages dans ce pays de perdition. Ils ignoraient ce qu'est la famille française, quand elle est honnête, quelle impression paisible et charmante on a en pénétrant dans son intimité, et que le bonheur domestique s'y éclaire d'un sourire inconnu en des contrées où la vie est plus rude, le ciel moins indulgent.

Ce témoignage, sous une plume non française, et souvent partiale, est de ceux qui se passent de commentaires.

Encore une fois, c'est cette France-là qui est la vraie France. C'est elle dont les deux autres Frances couvrent la voix, et qu'elles essaient de confisquer à leur profit. C'est elle qui, de loin en loin, et trop rarement sans doute, leur impose sa volonté, et les

force à se réconcilier quelque temps. L'unité morale, dont les autres parlent tant, elle n'a que faire d'en parler, elle; elle l'a réalisée; elle en donne le vivant exemple, sachant bien qu'une nation n'est pas une poussière d'humanité. Cette France-là est la France de Jeanne d'Arc et de Corneille, la France des Croisades et de l'art gothique; c'est celle aussi de Gambetta et de Jules Ferry, à leurs meilleurs jours. Elle sait qu'elle n'est pas née d'hier, et elle ne renie aucune de ses gloires. Elle est tolérante; elle est l'ennemie née de tous les fanatismes, de toutes les Révocations de l'Édit de Nantes, de celle du XVIIe siècle, comme de celles qui, sous nos yeux, sont décrétées tous les jours. Elle le fera bien voir. Elle a le droit de parler haut. C'est elle qui, après toutes nos grandes crises, après les guerres religieuses du XVIe siècle, après la Fronde, après la Révolution, après l'Empire, après la guerre de 1870, a refait en quelques années, sous les regards de l'Europe admirative et stupéfaite, la fortune et la prospérité du pays. C'est d'elle que sont sorties, dans tous les ordres, la plupart de nos illustrations nationales. Et si l'on veut un nom qui résume et symbolise en lui toute la vitalité et toutes les vertus de cette troisième France, un nom qui, à lui tout seul, suffit à prouver aux deux Frances ennemies que l'attachement aux traditions du passé n'est pas inconciliable avec l'amour du présent et le souci de l'avenir, c'est M. Seippel lui-même qui va nous suggérer celui de Pasteur.

1er février 1906.

II

LA FRANCE D'AUJOURD'HUI

VUE PAR UN AMÉRICAIN

« Nul œil ne peut se voir soi-même », aimait à dire Taine. Et ce qui est vrai des individus l'est au moins autant des nations. Ayons donc, pour nous bien connaitre, recours le plus possible aux yeux de l'étranger. Quand ils ne sont pas aveuglés par le parti pris, ils ont chance de bien voir, et l'on peut, dans une large mesure, se fier à leur témoignage.

I

Parmi ces libres témoignages du dehors qui ont été rendus sur nous avant la guerre, je ne crois pas qu'il y en ait eu beaucoup d'aussi complets, d'aussi clairvoyants, d'aussi mesurés que celui d'un professeur et publiciste américain, M. Barrett Wendell [1]. Professeur à l'Université d'Harvard,

1. *The France of today*, by Barrett Wendell, Professor of English at Harvard College, Sometime Clark Lecturer at

auteur de plusieurs ouvrages de littérature et d'histoire fort estimés, M. Barrett Wendell a été le premier titulaire, en Sorbonne et dans les autres Universités françaises, de cette chaire qu'a fondée, il y a quelques années, un autre Américain, M. James Hazen Hyde, et qui a, si je puis dire, pour objet d'enseigner en anglais l'Amérique aux Français. Comme il était tout naturel et très tentant, M. Barrett Wendell a voulu profiter de son séjour parmi nous, pour nous étudier et tâcher de nous bien connaître. Et il a consigné les résultats de son enquête dans un livre à la fois très prudent et très franc, qu'on a fort bien fait de traduire en français, et auquel nous pouvons souhaiter une large diffusion dans les pays anglo-saxons. Ceux qui prendront pour guide le consciencieux écrivain ne risqueront pas de se faire de nous une idée trop conventionnelle et trop inexacte.

Car, d'abord, sans peut-être s'en être douté, M. Barrett Wendell a bénéficié d'une chance assez rare. Le poste d'observation auquel, de par ses fonctions mêmes, il s'est trouvé placé, et qu'il a la sagesse, bien américaine, de ne pas quitter volontiers, est l'un des meilleurs que l'on pût choisir

Trinity College, Cambridge, and First Lecturer on the Hyde Foundation at the Sorbonne and other French Universities, 1 vol. in-8, New York, Charles Scribner's son, 1914. Le livre, publié en septembre 1907, a été réimprimé en octobre et décembre 1907, en mars 1908, en janvier 1909, en novembre 1912, en octobre 1913 et en 1914. Il a été traduit en français, sous le titre de *la France d'aujourd'hui*, par M. Georges Grappe (1 vol. in-8; Paris, Henri Flory, 1910). Cette traduction a été réimprimée dans la collection Nelson. C'est celle que j'utiliserai, en la retouchant çà et là.

pour ce genre d'études. L'Université de France n'est assurément pas toute la France ; elle en représente pourtant assez bien les aspects les plus généraux et les plus profonds. Ajoutons qu'elle est peut-être, — avec l'Armée et avec l'Église, — celui de nos corps sociaux qui s'est, au cours de ce dernier demi-siècle, le moins laissé entamer par les influences, le plus souvent corrosives, qui se sont exercées, dans d'autres milieux, sur les mœurs et les caractères de notre démocratie cosmopolite et niveleuse. Elle a sans doute ses préjugés et ses défauts, et on lui connaît quelques faiblesses. Mais, au total, l' « arrivisme » y est assez rare ; la politique, — au moins dans l'enseignement secondaire et surtout supérieur, — n'y a pas fait trop de ravages, et la conscience professionnelle s'y est peut-être moins relâchée qu'ailleurs. Par la qualité de son recrutement, par l'esprit qui s'y est généralement perpétué, l'Université symbolise assez exactement l'état moral et les dispositions foncières de la France moyenne, aux diverses époques de son histoire. Et ce n'est pas un mauvais miroir, pour y contempler l'image de notre pays, que celui qu'elle offre à l'observateur attentif.

Ce n'est pas à dire que l'observateur, surtout s'il est étranger, puisse sans précautions se mouvoir dans ce milieu assez complexe qui se présente à son attention. L'Université de France est un organisme très particulier, aux rouages multiples et divers, et qui ne se laisse point saisir d'un rapide coup d'œil. M. Barrett Wendell s'est fort bien avisé de cela : non sans humour, il compare aux cercles de Dante les différents compartiments dont l'as-

semblage constitue la vie universitaire française, et il ne s'y aventure qu'avec une extrême circonspection, et sous la conduite d'un excellent guide. Grâce à ces scrupules fort méritoires, il a réussi à tracer un tableau assez complet et, en dépit de quelques menues erreurs, généralement exact de notre enseignement, surtout de notre enseignement supérieur.

Ce qui paraît avoir frappé le plus M. Barrett Wendell, chez les étudiants et les professeurs français, c'est, contrairement à un préjugé que nombre d'étrangers partagent, la gravité, la haute conscience qu'ils apportent tous à leurs occupations professionnelles, et, en même temps, la distinction intellectuelle dont ils sont le quotidien témoignage. « Aucune de mes expériences antérieures, — avoue-t-il, — ne m'avait révélé *quoi que ce soit de comparable* à l'activité intellectuelle, infatigable et concentrée, pleine d'émulation, de mes collègues d'un moment à Paris. Le préjugé étranger a coutume de considérer les Français comme légers, frivoles et pour le moins superficiels. Quand vous vivez au milieu de leurs hommes de science, mêlé au travail de leurs existences, vous commencez à vous demander où a bien pu se former à leur propos *une légende aussi grotesque*. Car nul ne saurait imaginer un travail plus assidu que le leur et plus joyeux dans son ardeur. »

Cette ardeur, cette ferveur d'émulation ont sans doute parfois leurs excès; elles marquent d'un pli peut-être un peu trop professionnel une activité qu'on pourrait souhaiter plus libre, plus désintéressée ; et c'est ce que l'écrivain américain veut, je

crois, laisser entendre, quand il reproche à la vie universitaire française de manquer d' « humanité ». Tout en rendant hommage aux qualités sociales, au tact, à l'agrément de ses collègues, il constate, avec un sourire, que « dans les actes ayant un caractère professionnel, ils sont aussi sérieux que s'il n'existait aucun autre agrément sur la terre ». Mais il reconnaît que l'entraînement auquel ils se soumettent a l'avantage de multiplier les fortes et originales personnalités. « Ainsi, où que vous alliez en France, dit-il, vous ne pouvez faire autrement que de rencontrer des hommes dont les talents et les qualités, perpétuellement tenus en haleine, seraient partout un sujet d'admiration. Je suis tenté de dire qu'il n'existe pas dans ce pays un seul centre d'enseignement supérieur où un étudiant étranger ne tirerait profit à séjourner une année. » Et il mentionne, à titre d'exemple, un professeur de sanscrit qui « parmi ses collègues français n'était pas une exception », et dont l'érudition l'émerveille, et, plus encore, la supériorité d'esprit : « Sous toute sa science, écrit-il, son intelligence était aussi libre que si elle n'avait porté aucun fardeau, et ce qui, pour d'autres, eût vraiment été une charge, semblait plutôt être pour lui un stimulant ». Voilà, certes, un bel éloge du corps enseignant français.

La conclusion de M. Barrett Wendell est curieuse. Comme tous les pays d'Europe, — y compris, hélas! la France elle-même, — l'Amérique avait longtemps subi le victorieux prestige de la « science allemande ». Mais, plusieurs années avant la guerre, ce prestige commençait à

baisser; on se détachait peu à peu de cette « culture » orgueilleuse et pédantesque dont on n'avait pas encore pu mesurer tous les désastreux effets; on se rapprochait de nous; on goûtait de plus en plus notre manière plus libre, plus discrète, plus fine et plus *humaine* d'entendre l'art, la science et la vie[1]. J'ai, pour ma part, recueilli, à cet égard, de bien précieux aveux. On trouvera sans doute que celui de l'écrivain américain ne manque pas de saveur :

Plus je fréquentai mes collègues français, — nous dit-il, — plus je fus confirmé dans mon opinion que la science américaine serait très puissamment vivifiée si un plus grand nombre de nos étudiants venaient se placer sous l'influence française. L'influence des méthodes allemandes sur l'Amérique, durant les quatre-vingt-dix dernières années, a été admirable, *mais peut-être excessive*. Elle nous a appris à avoir le respect du fait et nous a donné la méthode dont nos premiers chercheurs manquaient. Mais en même temps, elle a tendu à encourager la notion que l'objet et la fin de toute science étaient uniquement la collection méthodique des faits. Personne ne voudrait pour un instant soutenir que cette erreur prévaut parmi les esprits les plus remarquables de l'Allemagne. Peu cependant peuvent nier *qu'elle domine les esprits des Américains* qui, ayant étudié en Allemagne, reviennent dans la mère patrie, n'étant plus du tout Américains, n'étant pas non plus profondément Allemands.... L'influence sans contrepoids de la France peut peut-être d'autre part tendre vers une systématisation prématurée. Mais les esprits américains, à l'heure présente, semblent

1. Voyez, à cet égard, un très intéressant témoignage dans le livre tout récent de M. Rollo Walter Brown, *How the French boy learns to write*. Introduction, p. 7 (Cambridge, Harvard University Press, in-8, 1916).

très peu exposés à ce danger. Si les intelligences de nos étudiants, qui se proposent de consacrer leur existence à l'enseignement, multipliaient les contacts avec l'activité et l'intelligence de la science française actuelle, *les Universités américaines de l'avenir auraient chance d'être plus riches en connaissances, et, d'autre part, de devenir des milieux plus vivants qu'elles ne le sont, semble-t-il, aujourd'hui.*

Il n'est personne, après la guerre, en Amérique, — sauf parmi les Germano-Américains, — qui ne soit amené à partager cette manière de voir. Sachons, nous, Français, profiter de ces dispositions nouvelles.

II

M. Barrett Wendell ne s'en est pas tenu à ces observations d'ordre purement universitaire et pédagogique. Esprit remarquablement ouvert, curieux et délié, devenu, pour un temps, un rouage défini, régulier, un membre agissant de la communauté française, — ce qui est une condition admirable pour la bien voir à l'œuvre et pour la comprendre, — il s'est efforcé d'en pénétrer la structure, d'en démêler les principes directeurs et les secrets ressorts. Et, comme on va voir, les découvertes qu'il a faites au cours de son voyage d'exploration ne sont pas sans importance.

Et d'abord, M. Barrett Wendell a découvert la *bourgeoisie* française. En général, les étrangers, qui vivent comme en marge de la vraie vie française, ne connaissent guère cette espèce sociale, très particulière, qui s'appelle le bourgeois fran-

çais. Les milieux qu'ils fréquentent, milieux d'affaires ou de plaisirs, milieux mondains ou demi-mondains, milieux d'artistes dramatiques ou de financiers cosmopolites ne sauraient leur donner une idée de ces innombrables Français aux mœurs régulières, à l'existence laborieuse, qu'ils coudoient, qu'ils ignorent et qu'ils dédaignent. M. Barrett Wendell, qui partageait sur ce point les préjugés de la plupart de ses compatriotes, a d'abord été quelque peu étonné et déconcerté qu'un grand nombre de ses collègues et amis français ne fissent aucune difficulté à s'avouer de simples bourgeois. Pour lui, bourgeoisie était nécessairement synonyme de vulgarité. Peu à peu il se rendit compte que ces bourgeois tant décriés étaient de véritables *gentlemen*, il apprécia à leur vraie valeur les qualités de bon sens, de régularité, de sérieux, de santé morale qui sont de tradition parmi eux. Il admira « la simplicité naturelle de leur caractère, la joyeuse facilité avec laquelle ils acceptent les conditions de leur vie et comment ils s'adaptent à ces conditions, sans l'ombre d'ostentation ou de respect humain ». « Je doute, en vérité, déclare-t-il, que vous puissiez trouver où que ce soit une classe sociale plus solidement, plus profondément, plus sereinement, plus admirablement constituée que ces bourgeois d'aujourd'hui. » Et il conclut « qu'une nation dont le noyau est aussi solide, doit être essentiellement robuste ».

Vous vous rappelez ces pages de la *Préface* du *Disciple*, où M. Bourget fait un si juste et si éloquent éloge de notre bourgeoisie française : « Ah ! la brave classe moyenne, la solide et vaillante

bourgeoisie que possède encore la France! Qu'elle a fourni, depuis ces vingt ans, d'officiers laborieux, cette bourgeoisie, d'agents diplomatiques habiles et tenaces, de professeurs excellents, d'artistes intègres!... » A vingt années d'intervalle, les deux témoignages se font directement écho.

Trois traits principaux, aux yeux de M. Barrett Wendell, caractérisent la bourgeoisie française. La simplicité, d'abord, et ce qu'il appelle une « charmante bonhomie » à laquelle il paraît avoir été fort sensible. Une complète absence de morgue, une grande affabilité naturelle, un souci constant de ne point se guider au-dessus de sa condition et de ses moyens, je crois bien que ces habitudes d'esprit et d'âme sont communes à presque tous les Français de la classe moyenne, et comme elles manifestent quelques-unes des dispositions les plus heureuses de la race, je n'ai pas de peine à concevoir qu'elles s'imposent à l'attention de l'étranger, et à sa sympathie.

Il en est de même de ce que le publiciste américain appelle notre « honnêteté intellectuelle ». Il a été très frappé de ce fait que le bourgeois français a des idées, et qu'il y tient, et que, les croyant vraies, il est toujours prêt à en démontrer le bien-fondé, à y ramener, quand elles s'y prêtent, les idées d'autrui, ou à critiquer et condamner ces dernières, quand elles lui paraissent décidément inconciliables. Ces idées sont souvent des préjugés, mais la logique française en fait des assemblages assez cohérents, et la loyauté française veut qu'on y attache quelque importance. Évidemment, sans

nous le dire, M. Barrett Wendell a dû parfois sourire de notre intempérance dialectique.

Et il a souri aussi quelquefois, mais sans malice, et bien plutôt avec un sentiment d'admiration, du sérieux et de l'activité qu'il constate à tous les degrés et dans tous les ordres de la bourgeoisie française. C'est peut-être ce qui l'a le plus étonné en France, car, à chaque instant, il revient sur cette impression. Je crois bien que lorsqu'il a quitté l'Amérique, deux idées pour lui étaient de véritables axiomes : la première, que les Français étaient sans contredit le plus aimable des peuples frivoles; et la seconde, que le seul peuple au monde qui sût ce que c'est que le travail, était le peuple américain. Au bout de peu de temps, il dut convenir qu'il s'était trompé. Nous l'avons émerveillé, presque effrayé par notre sérieux, par notre ardeur au travail. Non pas, certes, que notre gaîté, notre bonne humeur légendaires aient disparu; mais si nous savons toujours sourire, nous savons encore mieux travailler. Les devoirs les plus absorbants et les plus austères, bien loin de nous rebuter, nous retiennent, et nous nous y livrons corps et âme. « A la surface peut-être, les Français conservent-ils encore quelque chose de cette gaîté qui a fait dire à leur propos aux étrangers qu'ils étaient agréablement frivoles; mais quand vous commencez à les fréquenter, au moins ceux de la bourgeoisie, cette caractéristique ne demeure pas longtemps saillante. Bien plutôt, vous vous trouvez continuellement surpris que tant de personnes, avec une aussi grande simplicité de cœur, puissent se consacrer avec une pareille assiduité aux devoirs

si peu séduisants, — professionnels, domestiques ou autres, — de la vie quotidienne, hebdomadaire, annuelle. Si gai que se montre un ami dans les questions frivoles, vous pouvez être assuré que, au fond, il prend l'existence au sérieux, et que, quand il va au rude labeur, il l'attaque avec une vigueur constante *qui peut quelquefois étonner un Yankee*.... Je ne me souviens pas d'avoir jamais vu un jeune Français décortiquer un bâton; je me demande même si vous pourriez lui faire comprendre le plaisir que l'on peut éprouver à ce jeu. »

Tout ceci est fort bien vu, ce me semble, et l'on est heureux de trouver enfin sous une plume non française cet éloge étonné du sérieux français. Il est entendu qu'il ne faut rien exagérer, et que le sérieux français ne ressemble en aucune manière au sérieux américain, anglais, et surtout allemand : il est moins tendu, moins morose; il se dissimule davantage; il se tempère d'urbanité et de grâce, mais il n'en est pas moins réel, et il semble qu'avec un peu d'observation et de finesse, il ne soit pas bien malaisé à découvrir. D'où vient donc qu'on nous ait fait, à l'étranger, une réputation si fâcheusement établie de légèreté foncière et d'incurable frivolité? Les plaisanteries de nos Gaudissart, les persiflages de nos boulevardiers, les imprudences de quelques-uns de nos écrivains, y sont, je le veux bien, pour quelque chose; et j'admets encore que la lourdeur et le pharisaïsme germaniques ont été trop souvent offusqués par notre gaieté française, par la grâce souriante et modeste dont nous aimons à recouvrir nos plus solides qualités. Mais ces raisons diverses ne suffisent pas à expliquer la per-

sistance et la diffusion de l'injuste légende. Il y a là, je crois, un cas précis de cette universelle campagne de dénigrement systématique que, depuis de longues années, l'Allemagne a entreprise contre la France et l'esprit français, dénigrement où il entrait un peu de tout : de l'orgueil et de l'inintelligence, de l'hypocrisie et du mercantilisme, de la jalousie et de la rancune, par-dessus tout, le désir effréné de supplanter un peuple qui n'avait jamais été tendre aux Barbares. Le préjugé de la légèreté française a été l'un des premiers articles du *Credo* pangermaniste.

M. Barrett Wendell n'est pas le seul, mais il est l'un des rares étrangers qui, avant la guerre, aient battu en brèche ce préjugé dont les Français qui ont vécu hors de France ont tant souffert. Je sais une charmante étrangère, amie de la France, ayant même épousé un Français d'une parfaite gravité, et qui développait volontiers ce thème de la frivolité française. Un jour, on citait devant elle tels ou tels Français authentiques, de sa connaissance, qui ne répondaient en rien au signalement de la légende : « Mais ce ne sont pas des Français! » s'écria-t-elle avec une vivacité dépourvue de toute ironie. O prestige des idées toutes faites! Elle était, comme tant d'autres, sans s'en douter, la victime et la dupe de la propagande « progermanique ». M. Barrett Wendell a eu, lui, quelque mérite à se rendre à l'évidence des faits.

III

Et il en a eu aussi à découvrir ce que les étrangers ne soupçonnent guère, je veux dire la famille française. Les pages qu'il a écrites sur ce sujet sont parmi les meilleures de son livre, les plus fines, les plus délicates, les plus judicieuses. Dans ce pays de France qu'on avait dû lui représenter comme si profondément corrompu, il a été très agréablement surpris de trouver une vie familiale si intense et d'une si robuste originalité. Ce lien souple et fort qui relie les uns aux autres tous les membres, — et les morts comme les vivants, — d'une famille française, il n'en avait aucune idée avant de venir en France. Il observe avec finesse qu'en Amérique, le mari et la femme suffisent à peu près à constituer une famille; en France, il y faut les enfants, et l'amour paternel ou maternel y est presque plus fort que l'amour conjugal. « On en arrive à être tenté de dire que de toutes les affections familiales que l'on rencontre dans le monde, nulle n'est plus profonde, plus sincère, plus fidèle et plus tendre que l'amour qui règne jusqu'à la mort, en France, entre les parents et les enfants. » « Des enfants morts, des années auparavant, étaient encore si vivants dans le cœur de leurs parents, que leur souvenir jetait quelque ombre de mélancolie, lors de la bienvenue de tout nouvel ami, montrant ce qu'elle eût pu être, si tout le monde avait été là pour l'accueillir. »

A leur tour, les enfants rendent en respect, en

sistance et la diffusion de l'injuste légende. Il y a là, je crois, un cas précis de cette universelle campagne de dénigrement systématique que, depuis de longues années, l'Allemagne a entreprise contre la France et l'esprit français, dénigrement où il entrait un peu de tout : de l'orgueil et de l'inintelligence, de l'hypocrisie et du mercantilisme, de la jalousie et de la rancune, par-dessus tout, le désir effréné de supplanter un peuple qui n'avait jamais été tendre aux Barbares. Le préjugé de la légèreté française a été l'un des premiers articles du *Credo* pangermaniste.

M. Barrett Wendell n'est pas le seul, mais il est l'un des rares étrangers qui, avant la guerre, aient battu en brèche ce préjugé dont les Français qui ont vécu hors de France ont tant souffert. Je sais une charmante étrangère, amie de la France, ayant même épousé un Français d'une parfaite gravité, et qui développait volontiers ce thème de la frivolité française. Un jour, on citait devant elle tels ou tels Français authentiques, de sa connaissance, qui ne répondaient en rien au signalement de la légende : « Mais ce ne sont pas des Français! » s'écria-t-elle avec une vivacité dépourvue de toute ironie. O prestige des idées toutes faites! Elle était, comme tant d'autres, sans s'en douter, la victime et la dupe de la propagande « progermanique ». M. Barrett Wendell a eu, lui, quelque mérite à se rendre à l'évidence des faits.

III

Et il en a eu aussi à découvrir ce que les étrangers ne soupçonnent guère, je veux dire la famille française. Les pages qu'il a écrites sur ce sujet sont parmi les meilleures de son livre, les plus fines, les plus délicates, les plus judicieuses. Dans ce pays de France qu'on avait dû lui représenter comme si profondément corrompu, il a été très agréablement surpris de trouver une vie familiale si intense et d'une si robuste originalité. Ce lien souple et fort qui relie les uns aux autres tous les membres, — et les morts comme les vivants, — d'une famille française, il n'en avait aucune idée avant de venir en France. Il observe avec finesse qu'en Amérique, le mari et la femme suffisent à peu près à constituer une famille; en France, il y faut les enfants, et l'amour paternel ou maternel y est presque plus fort que l'amour conjugal. « On en arrive à être tenté de dire que de toutes les affections familiales que l'on rencontre dans le monde, nulle n'est plus profonde, plus sincère, plus fidèle et plus tendre que l'amour qui règne jusqu'à la mort, en France, entre les parents et les enfants. » « Des enfants morts, des années auparavant, étaient encore si vivants dans le cœur de leurs parents, que leur souvenir jetait quelque ombre de mélancolie, lors de la bienvenue de tout nouvel ami, montrant ce qu'elle eût pu être, si tout le monde avait été là pour l'accueillir. »

A leur tour, les enfants rendent en respect, en

déférence, ce que leurs parents leur ont donné en tendresse protectrice et vigilante. Leur individualité, si l'on peut ainsi dire, se développe toujours en fonction de la famille. Ce ne sont pas, comme dans les pays anglo-saxons, des individus isolés qui se suffisent à eux-mêmes et n'ont de comptes à rendre à personne. Le choix d'une carrière, un mariage à contracter, sont des questions d'intérêt familial, que l'on débat en famille, et qui engagent un peu la communauté tout entière. L'Américain vit, bien plus que le Français, dans le moment présent et pour le moment présent. Le Français, dans sa vie de famille, a le sens de la durée ; il est un anneau d'une chaîne ininterrompue, et la solidarité des générations successives lui demeure toujours présente.

Que cette conception puisse avoir ses inconvénients et ses étroitesses, c'est ce qui est l'évidence même. Que les enfants, en France, restent un peu trop éternellement enfants en face de leurs parents; qu'ils soient un peu trop « couvés » par eux; que, parfois, certaines de leurs qualités d'initiative s'émoussent au contact des timidités maternelles, ou même paternelles, c'est ce que M. Barrett Wendell se garderait bien de nier, et il cite des faits qui prouvent qu'il a fort bien vu le revers de la médaille. Mais il est beaucoup plus frappé des bons que des mauvais côtés de la tradition française en cette matière, et il a très vivement senti tout ce qui fait à la fois le charme et la force du lien familial dans notre pays. Il l'a si bien senti qu'il a pris contre ses propres compatriotes mal informés la défense de nos habitudes nationales, et cela avec

une fermeté de bon sens, une délicatesse d'intuition et d'expression tout à fait remarquables. « En Amérique, tout au moins, — déclare-t-il à ce propos, — nous avons une idée malheureusement fausse de la vie française, et nous la traduisons par ce lieu commun, que la langue française ne possède pas l'équivalent de ce mot que nous aimons tendrement : le *home*. » Et cela peut assurément se soutenir. Mais quoi! riposte-t-il, les peuples anglo-saxons, de leur côté, « n'ont jamais éprouvé le besoin d'une expression qui contiendrait toute l'affectueuse tendresse de sens incluse, à son tour, dans le mot français : *foyer* ». Et, s'exaltant là-dessus, en philologue, en philosophe, et en poète, il écrit :

Le sens premier, originel, du mot *foyer*, demeure le sens vrai, à travers toute la France, ou au moins la véritable et permanente origine des sentiments qu'il enferme maintenant, de manière si abondante. C'est la cheminée, la pierre du foyer, — *le centre de la vie domestique, autour duquel la famille se groupe*, formant un tout, distinct de tout autre groupe, dans ce monde confus et bruyant, complet en chacun, et qui vous libère, lorsqu'on y réside, de tout le reste de l'humanité.

Le sens littéral du mot, sans aucun doute, est depuis longtemps oublié de ceux pour qui les mots sont seulement des mots. Le terme *foyer* n'évoque plus l'image romanesque des feux de joie tremblants dans les huttes ou les châteaux, des chevrons et des chaumières enfumées, des personnages légendaires ou antiques, gracieux ou naïfs, qui chauffent leurs mains transparentes au-dessus des charbons ardents et qui redisent les contes de tout ce qui fut, — les héros, les saints, les aventures, les farces, les aïeux et les ennemis, les conquêtes et les désastres, les amours et les morts, les famines et les

moissons et les troupeaux. Et cependant, tous les trésors d'émotions que le Français puise dans ce mot, aujourd'hui encore, pourraient difficilement avoir émergé d'une antiquité humaine moins immémoriale que celle d'où ont jailli toutes ces fantaisies, qui remontent aux temps les plus reculés.... Quand vous commencez à vous rendre, avec sympathie, compte du sens de la vie de ces amis, qui vous accueillent si généreusement à leur foyer..., vous comprenez de façon nouvelle et plus respectueuse le sens que les Lares et les Pénates avaient pour l'imagination religieuse de la Rome antique.... Pour le respect tendre du sens, on en vient quelquefois à penser que, par sa plénitude, le terme *foyer* est plus parfait qu'aucun mot de notre langue.

Voilà, n'est-il pas vrai? une bien jolie page, fine, exacte, émue et profonde. On ne saurait mieux pénétrer dans une âme étrangère, plus subtilement analyser les nuances infiniment délicates et complexes qui font de certains mots d'une langue comme de véritables personnes morales. Le mot *foyer*, en français, est de ceux-là. En dégager le sens, comme l'a fait M. Barrett Wendell, c'est, en réalité, faire de la psychologie ethnique, et de la plus heureuse.

Donc, « pour l'esprit français, la famille est le fait social primitif ». Et si la famille est en France chose si solide, nul doute que le principal mérite n'en revienne à la femme. M. Barrett Wendell, qui a découvert la famille française, a découvert aussi la femme française. Bien qu'il ne nous le dise pas, j'imagine qu'il partageait, en arrivant en France, les préjugés que nombre d'étrangers professent à l'égard des Françaises, dont ils ne cessent de dénoncer la scandaleuse frivolité et la piquante

corruption. Ce préjugé ne serait-il pas encore d'origine germanique? J'inclinerais pour ma part à le penser, l'ayant si souvent surpris sur des lèvres allemandes. Il est trop évident qu'une Allemande ne saurait jamais pardonner à une Française d'avoir quelque grâce et un peu d'esprit, — et de savoir s'habiller. Quoi qu'il en soit, M. Barrett Wendell, lui, a pris très vite son parti de ces effroyables défauts. Il a été sensible, certes, et autant qu'on peut l'être, au charme souriant et discret, à l'élégance innée, à la vivacité spirituelle, à la grâce enfin de la vraie Française. Mais il a été surtout surpris, et littéralement émerveillé, de tout ce que ces qualités extérieures recouvraient, — et parfois, volontairement dissimulaient, — de sérieux, d'activité, d'intelligence pratique, d'assiduité au devoir quotidien. Qu'un être humain puisse concilier des dons si différents, c'est ce qu'il avait peine à concevoir avant de venir en France : il s'attendait à trouver de jolies poupées, et il a trouvé des femmes, de vraies femmes, comme il n'en avait peut-être pas beaucoup rencontré jusqu'alors, et surtout d'honnêtes femmes. Et sa surprise, son émerveillement joyeux se traduisent dans la façon presque lyrique, mais très judicieuse aussi, dont il nous confie sa découverte :

Dans aucune langue humaine, je crois, on n'a jamais enclos *une signification plus admirable* que celle que vous *découvrirez, avec une respectueuse émotion*, quand vous en viendrez à la comprendre parfaitement, dans ces mots français : « l'honnête femme ». *Les Françaises qui sont dignes de ce nom sont innombrables dans la France entière.* Elles ne sont pas seulement le plus beau type de la femme

de ce pays ; elles sont les plus puissantes, les plus nombreuses, les plus profondément représentatives. Si elles ne sont pas celles que distingue d'abord l'œil de l'indifférent, de l'étranger, de l'artiste, c'est, en partie, parce que, comme l'air et la lumière, elles se rencontrent partout, c'est aussi parce que le soin silencieux qu'elles apportent à accomplir leurs devoirs les rend invisibles. Elles ne seraient pas elles-mêmes si elles ne gardaient pas la foi conjugale, — et cette foi, non seulement par la fidélité de leur personne, ce qui est le sens le plus immédiat de ces mots, mais aussi la foi envers leur mari, à travers les soucis complexes et inquiétants d'une responsabilité incessante. *L'amour conjugal ne serait pas complet sans cette amitié conjugale* qui dure, elle aussi, autant que la vie. Mais toute l'amitié et tout l'amour conjugaux imaginables ne suffiraient pas davantage sans cette observance fidèle des devoirs domestiques qui sont, eux aussi, de nature délicate. En France, une honnête femme n'est pas seulement une bonne épouse, elle reste ce qu'adolescente elle était, une fille modèle, profondément attachée à sa famille d'origine. Elle est une bonne sœur et une amie fidèle envers ceux à qui les liens du sang l'attachent, et aussi envers ceux que le mariage a introduits dans sa parenté et lui a rendus aussi chers que s'ils étaient, de par la nature, ses consanguins. *Elle est une bonne mère plus absolument encore*, chérissant de la plus pure des passions humaines les enfants qu'elle a mis au monde. Et ses obligations envers ces derniers, aussi bien qu'envers leur père, lui imposent d'être une bonne maîtresse de maison, ne négligeant jamais les détails monotones de son activité quotidienne. *Ce devoir infini, minutieux, prosaïque est la condition de toute son existence, et elle l'accomplit de sa jeunesse à sa vieillesse, oublieuse d'elle-même, heureuse et souriante*. Car ce n'est pas la moindre de ses croyances de penser qu'*elle doit rendre la vie agréable à ceux qui, autour d'elle, la partagent*. Manquer à quelqu'une de ces règles, serait manquer à ce que se doit une honnête femme....

J'ai tenu à citer toute cette page, d'abord parce qu'elle est bien finement pénétrante; et puis, parce qu'elle nous venge de toutes les sottises que, sur ce thème de la légèreté féminine en France, on a débitées outre-Rhin, et aussi ailleurs.

IV

M. Barrett Wendell se trouve ainsi amené à poser une question assez délicate, et même fort « embarrassante », mais que sa courtoise franchise se garderait bien d'éluder. « Au moins en Amérique, nous dit-il, les Français sont tenus pour frivoles et dénués de principes. » Or, c'est tout le contraire qu'il a constaté et consciencieusement noté. D'où vient cette étrange contradiction entre le préjugé « anglo-saxon » et la réalité de la vie française?

Tout d'abord, il convient, d'après l'écrivain américain, d'écarter les raisons superficielles et accessoires : les impressions presque toujours fausses et sans portée, les généralisations hâtives de touristes rapides et distraits; et, pareillement, les jugements un peu sévères auxquels pourrait conduire la vue de certaines publications soi-disant très « parisiennes », et qui s'étalent sans vergogne un peu partout. Assurément, tout cela a contribué, en partie, à former l'opinion étrangère sur la France, mais ne suffirait pas à l'expliquer totalement.

Allons au fond des choses. Ce qui entretient et semble justifier les préventions anglo-saxonnes, — M. Barrett Wendell ne dit pas « germaniques »,

parce que les manœuvres de « l'avant-guerre » lui ont sans doute échappé, comme elles nous ont échappé à nous-mêmes, — c'est le caractère même de la littérature française contemporaine, dans ses parties les plus riches et les plus justement célèbres, le roman et le théâtre. Rien de plus libre en effet, dans les sujets comme dans l'expression, que nos œuvres romanesques et dramatiques; rien de moins fait, à la différence des livres anglais ou américains, pour l'éducation de la jeunesse. Si l'on jugeait, — ce que font volontiers les étrangers, — par sa littérature d'imagination la société française contemporaine, on serait tenté de croire que cette société est profondément corrompue, ce qui est à peu près le contraire de la réalité. D'où vient cette paradoxale contradiction entre la littérature et la vie française?

Le principe de cette opposition, selon l'auteur de *la France d'aujourd'hui*, serait le suivant. Tandis que, dans les pays anglo-saxons, les romanciers ou dramaturges écrivent pour « quiconque sait lire », les écrivains français s'adressent exclusivement aux adultes. *Maxima reverentia debetur pueris*; cela est vrai en Amérique ou en Angleterre comme en France. « La différence, — ajoute spirituellement M. Barrett Wendell, — c'est que nous sommes disposés à témoigner notre respect aux enfants par l'attention avec laquelle nous composons les rayons de nos bibliothèques, tandis que les Français trouvent plus simple d'en tenir les portes fermées. »

Lequel de ces principes est le meilleur? Répondant l'un et l'autre à des réalités ethniques et psy-

chologiques, à des divergences d'idées, d'éducation et de tempérament, ils ont tous deux leur raison d'être. L'Anglo-Saxon abandonne volontiers ses enfants à eux-mêmes; le Français surveille les siens davantage. « Nous (les Anglo-Saxons) désirons développer l'individu ; chez eux (les Français), le premier sentiment est de maintenir le système social. »

Il suit de là diverses conséquences. Le public français étant plus restreint, plus mûr et, partant, plus cultivé que le public américain et anglais, l'écrivain doit se mettre un peu plus en frais pour lui plaire. Et c'est pourquoi la littérature française, moins naturelle peut-être, soumise à plus de conventions, atteint, en revanche, à une perfection de forme qui en rehausse singulièrement la valeur et l'agrément. D'ailleurs, ces conventions, si elles ont passé dans la littérature, se retrouvent aussi dans la vie sociale; elles font partie des bonnes manières; elles symbolisent l'effort que l'individu doit exercer sur lui-même pour se rendre agréable à autrui. « La vie française, dans ses détails quotidiens, *est plus douce à vivre que la nôtre* et beaucoup plus profondément imprégnée des grâces de la civilisation. »

En second lieu, de ce que les mœurs françaises, dans leur régularité habituelle, donnent moins de prise à l'individualisme, il résulte que les infractions à la discipline sociale sont à la fois plus rares et plus graves qu'ailleurs. Elles offrent donc à l'écrivain une matière d'observation psychologique et d'émotion dramatique plus riche que les sujets empruntés à la vie courante; et comme il

n'est pas retenu par les scrupules « pédagogiques » dont s'accommodent les écrivains anglo-saxons, il s'abandonne sans contrainte à son inspiration d'artiste. Et il en vient aisément à cet état d'esprit que M. Barrett Wendell a défini au moyen d'une piquante anecdote qu'il vaut la peine de rapporter. Il y a quelques années, dans une réunion américaine en l'honneur d'un « éminent écrivain français », — ne s'agirait-il pas ici de M. Paul Bourget? — on lui demandait pourquoi les héroïnes des romans français avaient une si mauvaise conduite, alors qu'en fait les Françaises étaient de si exquises et honnêtes créatures. Et le romancier parisien, « avec cette délicieuse aisance de gestes et d'expressions » qui sont le charme de la conversation en France, de répondre qu'en effet les Françaises ressemblaient trait pour trait à l'image flatteuse qu'en avait tracée son confrère américain, mais qu'il fallait bien en revenir à un mot de Maupassant, à qui l'on posait un jour la même question : « L'honnête femme n'a pas d'histoire ». La boutade avait d'ailleurs fort scandalisé les interlocuteurs américains de l'homme de lettres français.

Ils se seraient peut-être moins scandalisés s'ils en avaient mieux saisi la portée, et s'ils s'étaient aussi rendu compte de l'exacte valeur que les écrivains et le public français attribuent d'un commun accord aux caractères fictifs de la littérature et de l'art. Si vivante et parlante qu'en soit l'expression, ce sont avant tout pour eux des abstractions, des cas imaginaires, des symboles. Avec cette tendance à généraliser et à systématiser

qui est propre aux Français, auteur et public ont vite fait de dépouiller tel héros de roman de tous les éléments concrets qui l'individualisent, et ils discutent sur son cas, comme s'ils se trouvaient en présence d'une simple expression algébrique. Dans ces conditions, la force de suggestion que possède l'image artistique se trouve réduite au strict minimum, et les inconvénients moraux que la liberté des peintures entraîne sont singulièrement atténués.

Si donc il y a des pays où, suivant le mot célèbre, la littérature soit l'expression de la société, ce n'est point la France. En France, la littérature exprime, de parti pris, non pas la généralité, mais l'exception. Et tout concourt à entretenir les Français dans cette disposition : leur admirable loyauté intellectuelle, — ce trait, sur lequel il revient souvent, paraît avoir fortement frappé M. Barrett Wendell, — qui leur fait admettre la réalité de choses que l'Anglo-Saxon incline à ignorer; leur vie très active, très laborieuse qui, aux heures de détente, leur fait rechercher, pour se distraire, des livres où on leur représente ce qu'ils n'ont pas coutume d'observer dans la régularité de leur existence quotidienne. Et ces lectures n'entament pas plus leur moralité intime que les conversations très libres, paraît-il, qu'Anglais et Américains tiennent volontiers entre hommes. « Les Français ont la liberté d'écrire des phrases qu'ils ne prononceraient pas. Les Anglo-Saxons peuvent dire des choses qu'ils n'écriraient pas. » On ne saurait plus galamment ni plus impartialement conclure.

M. Barrett Wendell ajoute une dernière considération qui a en effet son prix. Les romanciers et dramaturges en France, à la différence de ce qui se passe dans les pays anglo-saxons, appartiennent d'ordinaire au milieu des artistes. Or, les artistes, en France comme dans tous les pays du monde, ne passent généralement pas pour être des modèles de conduite, et il est assez naturel qu'ils empruntent leurs sujets, et même leur langage, au milieu où ils vivent. Voyez, par exemple, le cas des deux Dumas. Rien de moins austère que la vie d'Alexandre Dumas père, mais son œuvre, peut-être un peu vulgaire, reste bien amusante et intéressante. Et quant à son fils, on ne peut s'empêcher d'être étonné du contraste que présente la morale rigoureuse qu'il nous prêche avec les sujets souvent fort scabreux qu'il étudie et la verdeur d'expression dont il ne se départ guère. C'est qu'ayant longtemps vécu dans un milieu fort libre, il utilisait dans son œuvre son expérience personnelle, tout en la jugeant et en la condamnant. Ses intentions étaient plus irréprochables que son langage. Il y aurait quelque pharisaïsme à lui en faire un crime.

Au total, si la littérature française est fort loin d'être l'image fidèle, exacte et complète de la vie française, on peut le regretter, mais il n'en faut rien induire, — et au contraire, — contre la moralité française. De ce que les histoires de crimes remplissent les colonnes des journaux américains, et de ce qu'elles sont lues avec passion, va-t-on conclure que la plupart des Yankees sont, à tout le moins, des voleurs? Dans les deux cas, la lecture

est un délassement, une distraction. « En France, cette distraction a un grand mérite intrinsèque; en Amérique, elle n'a que la valeur éphémère du journalisme populaire. Dans les deux cas, la relation avec la vie de chaque jour est la même.... Dans chacun des cas, les faits présentés sont substantiellement vrais; dans chaque cas, ils sont comparativement exceptionnels. »

Il y a bien de l'ingéniosité et bien du bon sens dans cet ensemble d'observations, — je ne dis pas dans ce plaidoyer, car M. Barrett Wendell se défend d'avoir voulu écrire une « apologie ». Tout en lui donnant raison, on peut souhaiter que nos écrivains s'attachent à moins donner prise à de trop faciles jugements téméraires, car, hélas! tous les étrangers n'ont pas la prudence et la perspicacité de M. Barrett Wendell[1].

V

Où cette perspicacité devient tout à fait admirable, c'est dans les pages que l'auteur américain consacre à la question religieuse. « Pour commencer, dira-t-il, *il est difficile de bien connaître les Français sans s'apercevoir qu'ils sont un peuple instinctivement et profondément religieux.* » Enfin! voici un étranger qui, sans s'arrêter aux apparences, aux préjugés courants, aux formules toutes

1. Ne pourrait-on pas dire aussi que la littérature d'imagination, même en France, n'est pas toute la littérature? Mais à quoi bon prolonger une discussion qui, même réduite à ces termes, aboutit à une démonstration aussi péremptoire?

faites, prononce la parole décisive que nous attendions, et que tant d'autres, parmi nous, hésitent à prononcer! Comme ils se trompent, ceux qui, déconcertés par notre ironie, notre promptitude à sourire, nos habitudes de raillerie, notre affectation d'élégant scepticisme, nos fanfaronnades de libre pensée, bref, toute l'écume de notre esprit, nous font une réputation de facile incrédulité! Irréligieux, le pays des Croisades et des cathédrales gothiques, le pays de saint Louis, de Jeanne d'Arc et de Pascal, le pays des guerres de religion et des guerres révolutionnaires! Il l'est si peu que son irréligion même est d'essence religieuse. Car, d'abord, comme le dit très bien M. Barrett Wendell, « la négation de la croyance est aussi une croyance ». Mais il y a des négations qui, calmes, sereines, souriantes, se défendent comme d'une indiscrétion de toute velléité de propagande. Il en est d'autres, au contraire, qui brûlent de se répandre, et de faire des conversions. Elles ont une confiance en elles-mêmes, une intrépidité d'affirmation, une ardeur de générosité, une flamme de prosélytisme, bref, tout ce qui caractérise les croyances religieuses. Le *credo* a changé, l'âme est restée la même. Telle est bien l'irréligion française. Le Français est incapable de garder pour soi la vérité qu'il croit posséder; il veut la communiquer à l'univers entier; il enseigne, il prêche, il répand la bonne parole ; il est né apôtre. S'il s'est si promptement converti au christianisme, c'est qu'en vertu d'une sorte d'harmonie préétablie, le christianisme répondait à ses dispositions les plus permanentes et les plus intimes. Si, parmi

bien des vicissitudes de pensée et d'histoire, il est resté foncièrement catholique, c'est que, par définition même, le catholicisme embrasse l'humanité tout entière. Le Français a l'instinct, le besoin, le génie de l'universel. Voyez nos révolutions comparées à celles des autres peuples. Rien de plus strictement local et national que la révolution anglaise, qui, pourtant, était, dans son fond, une révolution religieuse. La Révolution française qui, elle, était d'abord une révolution politique, a bien vite débordé les frontières françaises, et elle a procédé, — combien d'autres, après Tocqueville, l'ont déjà observé! — à la façon d'une révolution religieuse. Elle a légiféré pour l'univers entier, et son premier geste a été de proclamer les Droits de l'homme. Que l'on songe aussi au retentissement mondial de nos révolutions de 1830 et de 1848. Le Français est un éternel croisé, et, « soldat du Christ » ou « soldat de la liberté », les grandes causes idéalistes trouvent en lui un champion toujours prêt.

C'est ce qu'a très bien senti M. Barrett Wendell, et si, en la résumant ainsi, je précise un peu sa pensée, je ne crois point la déformer. Venu en France à un moment où l'anticléricalisme officiel faisait rage et aurait pu donner le change aisément à un observateur prévenu ou superficiel, il maintient son opinion : « Mieux vous apprenez à connaître les Français, — insiste-t-il, — *aujourd'hui encore*, plus sûrement vous vous rendez compte qu'au fond de leur cœur, ils demeurent profondément religieux. » Ses impressions datent de loin à cet égard. Venu tout enfant en France,

dans les dernières années du second Empire, il avait, à la Madeleine, assistant à une cérémonie religieuse, vu passer un prêtre dont « l'inoubliable figure » le transporta d'admiration : « cette prestance grave et belle était celle d'un saint, d'un être venu de quelque monde plus beau que celui qu'il avait jamais pu rêver ». Une dame qui fut témoin de son émerveillement, l'assura que « cette beauté spirituelle était plus vraiment française que toutes les vanités sur lesquelles les voyageurs frivoles jugeaient la France entière. Chacun peut constater notre légèreté, ajouta-t-elle, mais nul ne nous connaît entièrement, s'il ignore notre piété. » Cette parole profonde commentant une « merveilleuse impression » d'enfance, dut faire son chemin dans l'esprit de l'écrivain américain, car, longtemps après, il en éprouvait la justesse. Il avait, depuis, longuement médité et rêvé dans « la vastité sombre » des cathédrales françaises, et la leçon qu'il en emportait était celle-ci : « Pour qu'un peuple, une race, un mélange de races ait pu nous laisser des œuvres comme celles-là, — au milieu du terre à terre étouffant et troublant du milieu, — il fallait qu'il fût dominé par la puissance de la religion ». Puis, son expérience des choses françaises devenant plus large et plus intime, bien qu'il avoue avoir peu fréquenté de prêtres, et ses préjugés de protestant cédant peu à peu la place à une vue impartiale et sereine des réalités, il en est arrivé à rendre aux institutions et aux hommes du catholicisme français un très sympathique hommage : « Au fur et à mesure, écrit-il, que les mois s'écoulaient, de plus en plus je me rendais compte

que, autant que tout autre clergé, celui de la France moderne méritait le titre de Révérend ». Et ailleurs : « Si l'efficacité spirituelle, qui ne se mesure pas, est un argument en faveur d'une doctrine spirituelle, l'Église peut se reposer avec joie, pour la paix qu'elle a apportée pour des siècles à l'humanité européenne. Elle n'a pas été la source unique du réconfort spirituel, mais *elle a été, de manière incalculable, la plus grande, la plus sûre, la plus compréhensible, la plus générale de ces sources.* Le véritable bon sens aurait bien de la peine à nier sa puissance, dans toutes les matières du spirituel. »

D'où vient donc qu'une doctrine si bienfaisante soit aujourd'hui, en France, en butte, non seulement à de pitoyables tracasseries, mais à de véritables persécutions? M. Barrett Wendell prononce le mot, et si désireux qu'il soit de ne pas prendre parti dans nos querelles intérieures, il ne peut s'empêcher de condamner la chose. « La conduite des libres penseurs, maintenant au pouvoir, dit-il, a ramené ces temps que la tradition historique appelle la persécution. Bien entendu, ils n'ont pas repris les méthodes surannées d'autrefois : ils n'ont tué personne. Mais ils ont confisqué un grand nombre de propriétés; ils ont fait tout ce qui était en leur pouvoir pour empêcher l'acquisition de nouveaux biens, et, tout en demandant pour eux-mêmes l'absolue liberté de conscience, ils ont inauguré, en fait, une législation qui blesse la liberté de conscience de ceux qui pratiquent. *Aucune intolérance cléricale n'a jamais été plus sincère et plus impitoyable que l'intolérance anticléricale*

Que les catholiques reviennent au pouvoir, comme ils le souhaitent, et l'aventure pourra être répétée avec les mots anciens. Et ainsi de suite, *à moins que, bientôt, l'intelligence merveilleuse de la France ne s'éveille à la véritable sagesse d'une tolérance qui, par delà toutes ces luttes, semble déjà apparaître.* » Acceptons-en l'augure ; et souhaitons, quand il reviendra en France, que l'auteur de *la France d'aujourd'hui* se félicite d'avoir été bon prophète.

VI

Il l'a été, en tout cas, nous l'allons voir, et d'une manière bien remarquable, dans quelques-unes des pages qu'il a consacrées à la France politique et sociale.

Il constate tout d'abord, fort justement, que notre histoire tout entière, depuis plus d'un siècle, est dominée par un fait essentiel, la Révolution française. Ce grand événement, qu'il est si difficile, aujourd'hui encore, à un Français, d'apprécier avec impartialité, était dans la nature des choses. La contradiction croissante qui se manifestait, au cours du XVIIIe siècle, entre les institutions et l'esprit général du temps, rendait inévitable une crise révolutionnaire. Mais ce qui caractérise la Révolution française, et la différencie, par exemple, si profondément de la Révolution d'Amérique, c'est son « radicalisme ». La Révolution française commence par faire table rase du passé; elle veut reconstruire non seulement la France, mais l'humanité même sur un nouveau plan : bien fran-

çaise en cela, s'il est vrai que l'esprit français, logique et systématique à l'excès, généreux certes, mais follement idéaliste, ignore ou dédaigne les compromis, les demi-mesures, les innombrables contingences qui sont la menue monnaie de la vie sociale. Qu'elle dût aboutir nécessairement à de terribles désordres, et même à des crimes, c'est ce qui était d'autant moins surprenant que le *tempérament* français est, d'une manière générale, aussi peu révolutionnaire que possible. « Cette tentative, dit excellemment M. Barrett Wendell, cette tentative fut faite avec un enthousiasme sectaire, au sein d'un peuple qui, aujourd'hui encore, demeure, dans l'ordre privé, le plus strictement prudent, le plus instinctivement conservateur de tous les peuples modernes. » La Révolution a agi à la manière d'un cataclysme. Elle a finalement échoué, parce qu'il faut bien que la vie réelle reprenne ses droits, et parce que l'idéal d' « anarchie mystique » qui était le sien ne saurait convenir à aucune société humaine. Mais elle a laissé des traces ineffaçables, et elle a créé une tradition toujours vivante, et toujours prête à s'opposer à celle qu'elle prétendait remplacer.

Car la tradition qui soutenait l'Ancien Régime, et qui, au total, se reflète encore dans les mœurs actuelles de la communauté française, cette tradition n'a pas disparu, même politiquement, et à deux reprises, comme on sait, elle a ressaisi le pouvoir au cours du XIX[e] siècle. Mais ce même XIX[e] siècle en a vu naître une troisième, la tradition impérialiste qui, intermédiaire entre les deux autres, a eu ses jours de gloire, et a marqué d'une

forte empreinte la société qui, par deux fois, s'y est soumise. De sorte que, jusqu'en 1870, l'histoire française peut se ramener à la lutte et au triomphe alternatif de ces trois traditions contraires, et que l'instabilité politique semble être devenue la loi la plus constante de son développement.

Depuis 1870, un régime non pas nouveau, mais renouvelé, et assez conforme à la tradition révolutionnaire, est sorti des circonstances, et non sans luttes, non sans difficultés, il a fini peu à peu par s'imposer. Il a duré déjà beaucoup plus qu'aucun des régimes qui se sont succédé en France depuis 1789, et s'il a encore des adversaires, si les traditions adverses ont encore leurs défenseurs et leurs représentants, on ne saurait nier qu'il corresponde aux sentiments et aux vœux de la majorité du pays. Il paraît plus conforme qu'aucun autre aux aspirations démocratiques qui, de toute évidence, dominent dans la France contemporaine; enfin, il est fort de sa durée même. Seulement, il faut bien reconnaître qu'il n'a pas réussi, jusqu'à présent, à faire l'unité morale d'une nation qui demeure fort divisée, et dont les différents partis politiques sont animés à l'égard les uns des autres de sentiments peu conciliants. « Où que vous alliez en France, note M. Barrett Wendell, vous trouvez des témoignages de cet état d'esprit agressif, donnés par la fraction de tout parti qui a occupé le pouvoir, ne serait-ce qu'un instant. » Celui qui l'occupe actuellement se souvient trop d'avoir été jadis dans l'opposition; il reste un parti militant et intolérant; il n'a pas encore pardonné à ses adversaires de la veille : il gouverne souvent contre eux. « La Répu-

blique, dit bien joliment l'auteur américain, ne se sent pas encore assez sûre d'elle-même pour admettre le passé. De son propre aveu, elle révèle ainsi ce qui est vrai, aujourd'hui encore. Même à l'heure actuelle, elle se présente, à ses partisans aussi bien qu'à ses adversaires, non pas tant comme un gouvernement national établi, que comme un parti politique, occupant temporairement le pouvoir. »

Cette instabilité, ces querelles politiques sembleraient devoir être fort préjudiciables à la prospérité générale du pays. Or, il n'en est rien, et l'observateur impartial peut en être étonné; mais il est bien forcé de conclure que la politique n'a pas en France l'importance capitale qu'on serait tout d'abord tenté de lui attribuer. Même aux plus mauvais jours de la Révolution, la vie française n'avait guère changé. Et aujourd'hui.... Mais laissons sur ce point s'expliquer directement M. Barrett Wendell : « Si celui qui voyage en France, écrit-il, considère de ce point de vue l'aspect de cette nation, dans la trente-septième année de la troisième République, il échappera difficilement à l'impression que ce pays est prospère entre tous. Évidemment, d'autres peuples peuvent sembler plus agressivement entreprenants. Vous pourrez peut-être rencontrer ailleurs un esprit d'initiative plus développé chez les commerçants et les industriels. *Vous pourrez peut-être remarquer plus de mouvement, mais nulle part vous n'éprouverez une impression plus évidente de bien-être solide et substantiel.* Depuis les Flandres et la Normandie jusqu'à la Provence, et de l'Atlantique jusqu'aux

Alpes, *où que vous alliez, vous verrez moins de pauvreté, moins de paresse, moins de misère que vous n'en constaterez n'importe où dans le monde entier.* » Et assurément, le facteur essentiel de cette prospérité nationale, c'est le peuple, non le régime, un peuple « robuste, intelligent et économe ». « Mais nulle vigueur, nulle intelligence, nulle parcimonie chez un peuple ne pourraient avoir tout leur rendement, si le pouvoir, dans l'ensemble, ne lui était pas salutaire. » Et n'est-ce pas là le bon sens même?

Un peuple robuste, intelligent et économe, assez divisé sans doute au point de vue politique, mais resté profondément religieux et idéaliste, foncièrement sérieux d'ailleurs et doué d'une forte vie familiale : telle est l'image qu'après une enquête loyale et consciencieuse s'est formée de la France d'aujourd'hui un Américain, qui s'est donné pour tâche de « comprendre, avec le plus de sympathie possible, la nature d'un peuple étranger, passionnément intéressant, étranger, bien qu'ami, séduisant dès l'abord, et même après coup ». Beaucoup d'étrangers, — d'étrangers parlant allemand, — ont, depuis quarante ans, à propos de la France, crié à la décadence. M. Barrett Wendell croirait nous faire injure en posant seulement la question, à laquelle tout son livre répond. Ceux-là seuls peuvent croire à la décadence de la France qui, ayant intérêt à y croire, prennent leurs désirs pour la réalité et oublient de regarder la vie française. M. Barrett Wendell, qui, lui, l'a longuement regardée, sait combien elle est saine, et nos défauts mêmes, qu'il ne se dissimule point, ne lui

inspirent aucune inquiétude pour l'avenir. A entendre nombre de nos démocrates, par exemple, ils ne tendraient à rien moins qu'à créer une classe de privilégiés à rebours.

Mais ce but est loin d'être atteint. On s'en rend compte, en voyant, par toute la France, la pérennité de l'élite. On s'en rend compte, en constatant la fixité des cadres sociaux. On s'en rend compte, en constatant la beauté de la vie familiale française. On s'en rend compte, en voyant comment, au sein de toutes les classes, le respect de la hiérarchie se conserve, et comment toutes transmettent à leurs enfants les traditions ancestrales. La conséquence dernière de la doctrine démocratique, — la suprématie arbitraire des classes inférieures, — si généreuse qu'elle soit dans son origine, si agréable qu'elle soit aux convictions ardentes, est une chose qui ne semble pas encore près d'être acclimatée en France. Car les résultats pratiques d'une doctrine qui voudrait substituer un idéal égalitaire au vieil idéal du mérite, seraient utopiques ou barbares, ou les deux à la fois. Et il n'est personne, connaissant la France contemporaine, qui puisse la croire capable d'errer, au point de devenir le pays de l'utopie ou de la barbarie.

M. Barrett Wendell va plus loin encore. Il regrette la politique sectaire et agressive que le régime républicain pratique depuis tant d'années; mais il croit et il espère que cette politique de parti n'est pas loin d'avoir fait son temps. « Dans l'état actuel des choses, dit-il, on ne discerne pas la raison pour laquelle une politique de plus cordiale confiance mutuelle, de sympathie plus magnanime ne se montrerait pas compatible avec l'habileté aussi bien qu'avec la générosité. La France, à

vrai dire, apparaît encore, à l'heure actuelle, comme le pays des antagonismes irréconciliables. Toutefois, *il me semble qu'elle est arrivée à l'instant où l'entente ne semble plus chimérique.* » Et comme s'il pressentait « l'union sacrée », lui qui a rencontré « d'admirables *gentlemen* » dans tous les partis, il écrit ces paroles véritablement prophétiques : « Le dissentiment en France est moins vital que les Français ne semblent le croire. *Il y a des symptômes qu'un moment va peut-être venir prochainement*, où les Français eux-mêmes se montreront plus justes à l'égard les uns des autres qu'il ne leur a été possible de l'être au cours si troublé du XIXe siècle. »

Et veut-on savoir l'un des faits symptomatiques sur lesquels s'appuie l'écrivain américain pour y fonder son rêve, ou son espérance? On connaît l'admirable réponse du duc d'Aumale à Bazaine, en plein conseil de guerre : « Il ne restait rien », disait ce dernier, pour justifier sa capitulation. — « Monsieur le Maréchal, riposta le Prince, il restait la France. » Eh bien! à tant de reprises, dans des milieux si différents, M. Barrett Wendell a entendu citer et approuver ce mot, que cette unanimité dans l'approbation lui a paru symbolique. Et ce n'est pas, je crois, forcer sa pensée de dire qu'il a eu le pressentiment ou l'intuition que ce qui referait l'unité française, ce serait le patriotisme français.

Oui, il restait la France, — s'écrie-t-il dans un très beau mouvement, — et elle est encore là, et elle demeurera.... Elle est la France de la *Chanson de Roland*, la France de saint Louis, la France de Jeanne d'Arc. Elle

est la France de la Renaissance, et la France de Henri IV. Elle est la France de Richelieu et la France qui déploya sur la civilisation européenne son étendard impérial, pendant le grand siècle de Louis XIV. Elle est la France de l'Ancien Régime aussi bien que la France de la Révolution et que la France de l'Empire. Elle est la France de cet ambitieux et déconcertant XIX[e] siècle que nous avons parcouru ensemble. Aucun de ses souvenirs, et nul autre, parmi les milliers d'autres qu'ils évoquent, n'a créé, à lui seul, la France d'aujourd'hui. Tous ont besoin de s'unir pour faire la France héroïque, aucun n'étant isolé, mis à part ou négligé. Sans toutes les gloires de son glorieux passé, la France serait la plus pauvre et la moindre des nations. Toutes ensemble, saignantes ou rayonnantes, ces gloires créent la France, *cette source intarissable de noblesse, que ceux admis à la connaître, et par là même à la chérir, sentent devoir exister à jamais.*

Je transcris cette page avec une émotion que partageront, j'en suis sûr, tous ceux qui la liront. Elle me toucherait moins, je l'avoue, si elle était d'aujourd'hui, si elle datait d'une époque où nos ennemis mêmes rendent hommage à la virilité de notre effort, et où les neutres impartiaux et informés ne cessent de nous exprimer leur admiration et leur sympathie. Oui, aujourd'hui, le monde entier le sent bien, la France ne peut pas périr, et en héroïsme, en grandeur morale, elle ne le cède à aucune autre nation. Mais il y a huit ans, à l'époque où écrivait M. Barrett Wendell, il n'en était pas ainsi, et ses pressentiments ont dû faire sourire plus d'un de ses compatriotes. La France était alors très discutée au dehors, et ce n'est pas seulement en Allemagne que l'on parlait couramment de sa décadence. M. Barrett Wendell a été

pour notre pays l'ami des mauvais jours. Il nous a apporté son libre et désintéressé témoignage. Dans la France telle qu'il la voyait, il a su discerner, deviner la plus grande France d'aujourd'hui. Il a été l'un des annonciateurs du « miracle français ». Notre union devant l'ennemi, notre courage et notre endurance, ont dû le surprendre moins que personne ; nul ne sera moins étonné ni plus heureux de notre victoire [1]. Et les Allemands, alors, se repentiront peut-être de ne pas l'avoir mieux lu.

M. Barrett Wendell écrivait encore, et ce sont les dernières lignes de son livre :

Aux Français eux-mêmes, la République apparaît moins comme un régime national que comme un régime de parti. *J'aspire, ainsi que les meilleurs d'entre eux*, à ce temps où, n'étant plus le gouvernement d'un parti, elle sera le gouvernement national; *et ce temps, je crois qu'il viendra.* Mais, même alors, nous serons plus justes envers l'entière magnificence du passé, si nous saluons la République comme la France, et non pas la France comme la République. Ce n'est pas trop du terme le plus grand pour embrasser l'âme totale de cette nation.

1. Ceci est maintenant plus qu'une simple conjecture. M. Barrett Wendell a bien voulu me dire tout son grand regret d'avoir été empêché par la maladie de « rien faire ou écrire de sérieux pendant ces années héroïques. Que j'aie pu prévoir, tant soit peu, ajoutait-il, la grandeur morale de la France, m'est une pauvre consolation. Ce qui me console plus profondément, c'est l'unanimité, chez les vrais Américains, de sympathie et d'admiration révérente pour la France, qui me paraît à peu près une seconde patrie.... Ce que je sais, c'est que, pour tous mes amis, les alliés, — et surtout la France, — nous paraît combattre pour nous autres, en combattant si héroïquement contre la domination des idées allemandes. Si je ne me trompe, la victoire morale est déjà achevée.... »

Nous avons, depuis quinze mois, assez bien suivi cet excellent conseil d'un noble ami de la France. Puissions-nous, la guerre une fois finie, être assez sages pour continuer à lui donner raison!

1er mai 1916.

P.-S. — Au moment où je corrige les épreuves de ce livre, nous apprenons la nouvelle officielle de l'entrée en guerre des États-Unis. Cet événement, dont on ne saurait s'exagérer l'importance, achève de donner à la terrible tragédie où nous sommes engagés « sa signification totale ». Comme nous l'avons toujours pensé, c'est bien la lutte entre la démocratie et l'autocratie, entre le Droit et la force, entre la Civilisation et la barbarie, entre le Christianisme et le paganisme. A un point de vue plus proprement américain, cette guerre sera une guerre d'unité nationale, et nul doute, selon moi, que M. Wilson n'ait vu là un moyen unique de fondre ensemble les multiples éléments, encore mal assimilés, de sa jeune patrie. « Une nation, a dit Renan, est une création militaire. » Et nous pouvons être assurés que l'exemple, très admiré, de la France, surtout de la France en guerre, a été pour beaucoup dans la résolution lentement mûrie du Président de la grande République d'outre-mer.

PENDANT LA GUERRE

I

LA FRANCE DE LA GUERRE

JUGÉE PAR LES NEUTRES

Ne nous lassons pas d'interroger sur nous-mêmes les étrangers, surtout les neutres. Dans la grande crise que nous traversons, que pensent de nous ceux qui nous ont vus vivre ?

I

Adressons-nous d'abord à la Suisse. La Suisse est admirablement placée pour avoir sur les belligérants une opinion précise et raisonnée. Véritable carrefour des nations, partagée entre diverses langues, diverses races et diverses influences, limitée et comme cernée par la France, l'Allemagne, l'Autriche et l'Italie, elle connaît bien tous ses voisins, qu'elle a pratiqués et étudiés de longue date. Très jalouse, et à juste titre, de son indépendance non seulement politique, mais intellectuelle et morale, d'autant plus jalouse peut-être qu'elle est un plus petit État, et qu'elle a plus à se défendre contre

certaines « infiltrations » étrangères, elle offre, par sa situation même, par ses traditions aussi, des garanties d'équité et d'impartialité qui rendent son témoignage particulièrement précieux pour les observateurs sans parti pris. Ajoutons à cela qu'elle a su se tenir à l'écart, mais non pas « au-dessus de la mêlée ». Si la Suisse officielle s'est prudemment abstenue de certaines manifestations et de certaines paroles qui auraient eu leur élégance morale et leur noblesse [1], si elle s'est enveloppée dans une neutralité un peu pharisaïque et vite intimidée devant les exigences de la brutalité allemande, il faudrait être un peu naïf pour s'en étonner et pour s'en plaindre : les hommes sont les hommes, et la force a toujours un grand prestige auprès des faibles ; la France avait eu d'ailleurs le très grand tort de s'être fait battre en 1870, et ce sont là de ces fautes que l'on met du temps à oublier, et à pardonner; de plus, chacun sait qu'aucun pays, avant la guerre, n'avait peut-être plus fortement que la Suisse subi l'empreinte germanique, — si ce n'est la Belgique; et enfin, on ne saurait en vouloir à la petite Confédération suisse de ne pas s'être montrée plus héroïque que la grande Confédération américaine. On doit même lui en vouloir d'autant moins que le gouvernement fédéral a fait, au total, tout ce qui était en son pouvoir pour humaniser la guerre qui faisait rage à ses frontières,

1. N'oublions pas d'ailleurs que le Parlement suisse est le seul de tous les Parlements d'États neutres qui, par la bouche de son doyen d'âge, M. Henri Fazy, président du Conseil d'État du canton de Genève, ait fait entendre une protestation contre la violation de la neutralité belge.

pour en atténuer les effets et pour en soulager les misères; que le peuple suisse, dans son ensemble, a su exprimer très librement, et parfois non sans mérite, ses indignations et ses sympathies morales; et qu'il a déployé, pour remédier aux maux, — ou aux crimes, — des belligérants un véritable génie d'organisation humanitaire, de dévouement et de charité. L'Allemagne victorieuse n'aurait, suivant sa coutume, apprécié que faiblement ces services, si même elle ne les eût point payés d'une annexion, au moins économique. La France victorieuse, et ses fidèles alliés, sauront s'en souvenir.

Pour toutes ces raisons, l'opinion suisse sur la France en guerre est de celles qu'on ne saurait négliger. Et dès maintenant on peut signaler aux historiens de l'avenir plusieurs volumes où ils pourront puiser à pleines mains des informations précises et des impressions clairvoyantes.

Presque toutes les pages qui les composent ont d'abord paru dans les deux plus importants journaux de la Suisse romande, le *Journal de Genève* et la *Gazette de Lausanne*. Ces deux journaux, dont l'honorabilité et le désintéressement sont au-dessus de tout soupçon, car ils ne nous ont pas toujours été favorables, — et sans être au courant des tentatives de corruption germanique, j'imagine qu'on eût donné cher en Allemagne pour acheter leur complicité ou leur silence, — ces deux journaux ont, dès le début de la guerre, vu très nettement où tendaient les ambitions tudesques, et sans se départir d'une rigoureuse impartialité, ils ont défendu avec un courage, une indépendance, une élévation de pensée qui leur font le plus grand

honneur la cause des libertés européennes et de la moralité internationale. Le directeur du *Journal de Genève*, M. Georges Wagnière, a prêché d'exemple. Il a fait un premier voyage en France au mois d'octobre 1914; le mois suivant, en compagnie de divers correspondants de journaux étrangers, il a pu visiter les principales parties du front français; il a consigné ses observations et ses souvenirs dans une série de « lettres » qui forment un très intéressant recueil intitulé : *1914 : Près de la Guerre*[1]. Un rédacteur de la *Gazette de Lausanne*, M. F. Chavannes, a réuni en les complétant dans un volume les *Lettres de France* qu'il adressait à son journal aux mois d'octobre et de novembre 1914, c'est-à-dire au moment même où M. Wagnière voyageait, observait et écrivait de son côté[2]. Comme pour faire suite à ces « dépositions » de deux témoins oculaires, un dramaturge, chroniqueur et romancier suisse, M. Benjamin Vallotton, est venu en France et y a séjourné aux mois de décembre 1914 et janvier 1915; et les lettres que ce « sergent suisse » écrivait pour la *Gazette de Lausanne* composent aujourd'hui, grâce à l'initiative du directeur du journal, M. Ed. Secrétan, un très vivant petit livre, qui s'intitule *A travers la France en guerre*[3]. Enfin une femme de grand talent

1. Georges Wagnière, *1914 : Près de la Guerre*, 1 vol. in-16; Genève, A. Jullien.

2. F. Chavannes, *Lettres de France écrites à la « Gazette de Lausanne »*, 1 vol. in-8; Lausanne, Constant Tarin, et Paris, Georges Crès.

3. Benjamin Vallotton, *A travers la France en guerre, Souvenirs d'Alsace*, lettres d'un sergent suisse extraites de la *Gazette de Lausanne* (se vend au bénéfice de la Croix-Rouge suisse et

et de noble cœur, le plus remarquable écrivain d'imagination, à mon gré, de la Suisse romande, Mme Noëlle Roger, a publié ces derniers mois une série d'émouvants *Carnets d'une infirmière*, notes prises du mois de septembre 1914 au mois d'août 1915 au chevet de nos soldats blessés [1]. Car, en dépit d'une ingénieuse et trop modeste fiction qui voudrait égarer notre gratitude, c'est bien l'auteur de *Docteur Germaine* et du *Feu sur la Montagne*, et non pas une soi-disant « amie infirmière », qui a rédigé ces notes d'hôpital, « recueilli ces bribes de vie héroïque ». Venue à plusieurs reprises en France au cours de la première année de guerre, non point en « écrivain », mais en « infirmière », pour soigner, consoler, guérir, bref, pour se dévouer et pour « servir », Mme Noëlle

française), 1 vol. in-8; Paris, Fischbacher, 1915. — M. Vallotton a publié aussi deux fort intéressants et généreux romans relatifs à la guerre : *Ce qu'en pense Potterat* et *Quand on changerait le cœur de place...* (2 vol. in-16, Paris, Payot). — Et l'on peut compléter ses *Souvenirs d'Alsace* par la brochure de M. Ed. Bauty, rédacteur en chef de la *Tribune de Genève*, *En Alsace reconquise, Impressions de front, 1915*, in-8; Berger-Levrault.

1. Noëlle Roger, *les Carnets d'une infirmière* (*Soldats blessés, — Silhouettes d'hôpital, — Figures de héros, — Héroïques femmes de France, — Entre camarades*), 6 fascic. in-8, ou un volume in-16; Paris, Attinger, 1915, 1916. — Les *Carnets* ont été traduits en allemand.

Mme Noëlle Roger vient de faire paraître à la librairie Perrin, sous le titre *le Cortège des victimes : Rapatriés d'Allemagne*, un volume bien émouvant sur le passage des évacués à travers la Suisse, et une bien suggestive brochure, *Au sortir des camps allemands : Soldats internés en Suisse* (Atar, Genève), et elle a publié enfin, il y a quelques mois, un remarquable roman, *le Feu sur la montagne*, qui pose avec beaucoup de force un curieux cas de conscience, et auquel les scènes et les souvenirs de la mobilisation suisse servent à la fois de cause occasionnelle et de cadre (Attinger, éditeur).

Roger a assisté à de si touchants et si nobles spectacles, qu'elle a cru n'avoir point « le droit de laisser perdre ces choses ». Et elle nous a livré son « témoignage ». Et comme les bonnes actions sont parfois récompensées, même en ce monde, elle se trouve, presque sans l'avoir voulu, avoir ainsi composé le meilleur de ses livres, et celui auquel nous pouvons souhaiter la plus large diffusion.

On le voit, ces diverses publications se complètent les unes les autres. Elles forment, par leur réunion, un tableau d'ensemble très spontané et très sincère, très varié aussi et très vivant, de notre pays pendant la grande guerre. Il n'y a qu'à les lire, à rapprocher les uns des autres les innombrables « petits faits vrais » qu'elles renferment, pour voir s'ordonner et se composer sous nos yeux, dessinée par des mains étrangères, l'image morale de la France d'aujourd'hui.

***

Chez un peuple en guerre, ce qui importe assurément, c'est le « moral » de l'armée. Mais quand l'armée n'est pas une simple armée de métier, quand l'armée, comme chez nous aujourd'hui, c'est toute la nation, il se fait de l'arrière au front une circulation ininterrompue, un échange perpétuel de sentiments, d'idées et de préoccupations par où s'effacent, ou tout au moins s'atténuent les divergences que, parfois, l'on a pu constater entre la population civile et les soldats. L'état d'esprit qui règne dans l'armée, c'est en somme, avec les nuances que comporte la vie de discipline et

d'action, celui qui domine chez ceux qui sont restés au foyer, et pour bien comprendre l'un, il n'est pas mauvais d'observer l'autre.

Les journalistes suisses que nous étudions, comme il était naturel, ne se sont pas attardés dans la France de l'arrière ; c'est le front surtout qui les attirait, les villages bombardés, les champs de bataille encore fumants ; bref, ce qu'ils venaient chercher et recueillir, c'étaient, par-dessus tout, des « visions de guerre ». Pourtant, ils ont tous, plus ou moins rapidement, traversé Paris, et même la province. L'un a poussé jusqu'à Bordeaux, et jusqu'à la Méditerranée. Et ils notent sobrement, simplement ce qu'ils voient : scènes de mobilisation, comme nous en avons tant vues, départs de convois militaires, trains de blessés ou de malades. Çà et là des notations plus rares, et qui méritent d'être relevées. Voici, dans une petite gare du Midi, « un vieux à barbiche Napoléon III qui s'est fait amener dans un fauteuil roulant, et qui regarde les vengeurs de 70 ». A Avignon, s'exerce un régiment étranger. Espagnols, Suédois, Polonais, Turcs, Italiens, Grecs, toutes les nationalités, sauf l'allemande, y sont représentées. Pour la plupart ouvriers ou employés qui étaient en France au moment de la déclaration de guerre, ils se sont engagés pour nous prouver leur sympathie et nous payer leur dette d'hospitalité. D'autres sont venus de bien loin, de Smyrne, de Beyrouth. Ils sont contents de servir, contents du sergent qui les exerce. Au repos, ils se groupent librement entre eux. Et M. Chavannes admire beaucoup cette liberté dans la règle qui lui paraît caractériser l'art

français, le génie français héritier du génie romain, et qui fait non seulement les beaux palais et les beaux tableaux, mais aussi les belles armées et les vastes empires. Et il admire non moins vivement cette « attraction que la France exerce dans le monde », « ce vaste empire colonial presque dégarni en ce moment et où personne ne bouge, d'où viennent au contraire tant de troupes, brunes ou noires ». En un mot, il a eu là la claire révélation de la discipline et de la sympathie françaises.

Deux traits entre tous semblent avoir frappé ces divers témoins de notre France. Le premier est « une sorte de camaraderie générale », une familiarité, une chaleur de fraternité qui rapproche les gens de toutes les classes dans « la communauté d'un immense intérêt ». La grande famille française a pris d'elle-même une conscience qu'elle ne perdra plus; jamais le sentiment de la patrie commune n'a été chez nous plus fort et plus vivace que depuis dix-huit mois, et le cas, — qui n'est point isolé, — d'un homme comme M. Gustave Hervé est, à cet égard, singulièrement significatif. Chacun sent, par toutes les fibres de son être, qu'il y a quelque chose qui le dépasse, et à quoi il a le devoir de sacrifier, s'il le faut, sa personne éphémère; et cette idée, ce sentiment, presque cette sensation a fait régner dans le pays qui passait pour le plus divisé de l'Europe une « union sacrée » sans précédent, et dont les heureux effets, selon toute vraisemblance, survivront même à la guerre. — Un autre trait, c'est l'esprit de décision que l'on constate partout, à tous les degrés de l'échelle sociale, et qui, « bien loin de faiblir, augmente de

jour en jour ». « Personne en France ne voulait la guerre [1]. » On l'a accueillie avec gravité, mais avec « un grand serrement de cœur, un universel regret ». « Soit que les instincts belliqueux de la race lentement se réveillent, soit que le sentiment de la menace se fasse plus fortement sentir, bien loin qu'on voie les marques de quelque lassitude, la passion guerrière va croissant. Le caractère même que l'Allemagne imprime à cette guerre, — et on en pensera ce qu'on voudra, *mais on ne saurait le nier après tant de faits qui vont tous dans le même sens*, — ce caractère de violence, d'extermination, comme s'ils voulaient faire la place nette pour y mettre autre chose, d'autres gens, d'autres villes, d'autres cathédrales, « plus grandes et plus belles », ce caractère même a exalté en France le sens de la guerre. De la guerre de défense, mais aussi de la guerre implacable et sans faiblesse. » C'est M. Chavannes qui parle ainsi. Mais M. Secrétan, dans la préface qu'il a écrite pour le livre de M. Vallotton, dit exactement la même chose, au nom de tous ses compatriotes qu'il a interrogés : « J'ai rencontré un grand nombre de Suisses qui

1. Que la France n'ait pas voulu la guerre, c'est une vérité qui est aujourd'hui admise, non seulement chez les neutres, mais même en Allemagne, tout au moins parmi les esprits un peu cultivés et informés. A ceux qui hésiteraient encore, on peut dédier un mot, — dont je puis garantir l'absolue authenticité, si je n'en puis révéler ou trahir la source, — de l'ambassadeur d'Allemagne, M. de Schœn en personne. C'était au moment de son départ de Paris. On lui parlait du tragique conflit qui venait d'éclater. « Personne, dit-il, ne m'empêchera de dire la vérité. Et la vérité, c'est que le gouvernement français non seulement a fait tout le possible pour éviter la guerre, mais qu'il a même fait l'impossible. »

avaient parcouru ou visité la France depuis le mois d'août 1914.... *Tous, sans exception*, m'ont dit leur admiration et leur respect devant le calme, la fermeté, j'ose dire la sérénité des Français, autorités et peuple.... *Ce peuple est là qui attend, avec une patience que rien ne lasse et une confiance que le temps grandit, l'heure où sonnera la délivrance.* Il sait qu'elle ne sera obtenue qu'au prix de sanglants et cruels sacrifices. Il est prêt à tout. Il veut venger l'outrage. Il veut la victoire. Il sait qu'il l'aura. » Nous autres, Français, nous savons bien que ces lignes, écrites en février 1915, sont au moins aussi vraies aujourd'hui qu'elles l'étaient il y a plus d'un an ; mais nous sommes heureux que des étrangers, — et des neutres, — nous rendent ce libre témoignage.

Suivons-les à Paris. Pendant la paix, il est probable, — ils le laissent parfois entendre, — que, tout en subissant son charme, ils ont dû, à l'instar de tant d'autres, penser et dire un peu de mal de la grande ville brillante et bruyante où le luxe et le plaisir éclaboussent si souvent le labeur modeste et le recueillement de la pensée. Ils ne reconnaissent plus leur étourdissant et gai Paris d'autrefois. « Paris, écrit M. Wagnière, est une ville grave et austère, où toute vie de plaisir est suspendue : plus de théâtres, plus de concerts, plus d'autres spectacles que les cinématographes où l'on représente des scènes militaires. Les restaurants et cafés sont fermés à neuf heures et demie. Et le soir, les grands boulevards, qui gardent pendant le jour l'animation réduite des temps de vacances, sont silencieux et abandonnés. » M. Chavannes nous

donne la vraie raison de cette gravité nouvelle. Ce qu'on appelait jadis « le vrai Paris » n'était pas du tout le vrai Paris : c'était un Paris factice, artificiel, non français, un Paris cosmopolite, pour tout dire. Et la grande tempête a emporté tout cela. Disparu, tout ce clinquant, ces excentricités, ce luxe tapageur, cette agitation malsaine. « Disparus, les faux Américains et les pseudo-Anglaises de Munich, ou de Vienne.... Et à la place, le vrai Paris, que masquait et fardait le faux Paris, un peuple presque toujours élégant et joli, toujours modeste d'allures. Un peuple tranquille, laborieux, honnête, un peu badaud, modeste (ce mot revient toujours), modeste dans son air, dans sa tenue, un peuple charmant. » Et un peuple qui a le respect et le culte de ses morts, et qui sait être généreux, — M. Vallotton note qu'au cimetière de Pantin « les tombes allemandes sont aussi fleuries, et que rien ne les distingue des tombes voisines », — et qui surtout sait être brave. M. Chavannes nous conte le joli trait que voici. Au moment où des avions allemands jetaient des bombes sur Paris, et où l'on s'attendait à un bombardement et à un siège, une dame charitable avait été chargée par une de ses riches amies de province de lui envoyer cinq familles pauvres ; tous les frais étaient payés ; elle n'en put trouver une seule ; une femme lui répondit : « J'aime mieux rester ; mon mari est à l'armée ; j'aime mieux avoir ma part de danger ». Et ce peuple parisien qui n'a pas voulu quitter Paris est enchanté d'y être resté. « Il est à l'aise à présent, il est de bonne humeur, *heureux d'être enfin seul chez lui.* »

« Chez lui » : il faut donner au mot toute sa vigoureuse précision. Cette bravoure calme et modeste du peuple de Paris, elle a pour cadre naturel et nécessaire ces monuments, ces places, ces avenues dont la discrète beauté révèle un sens si exquis de la mesure, et qui, avec tant d'aisance, atteignent à la grandeur, non point par de « colossales » virtuosités, mais par la fine justesse des proportions et la simplicité de l'ordonnance. Entre les âmes et les pierres il y a comme une secrète et subtile harmonie. « On se tromperait, — dit excellemment M. Chavannes, — si l'on se figurait cet esprit héroïque très violent de ton, d'un lyrisme très monté. Ce ne serait pas français. Ce qui est français (regardez les vieux tableaux, les vieilles images religieuses d'Épinal, songez aux classiques), *c'est la tranquillité dans le tragique, presque l'immobilité, c'est la raison dans l'héroïsme*.... Alors, dans la disparition de tout ce qui était factice et étranger, dans l'héroïsme simple du moment, cette grandeur du visage de Paris, épurée et ennoblie, s'élève jusqu'au solennel et au sublime, et une émotion vous saisit devant elle *comme devant une belle tragédie.* »

Oui, c'est bien là l'âme et le visage du Paris de la guerre, et jamais, je crois, nous n'avons été mieux compris.

***

Rapprochons-nous de la ligne de feu. Ne nous attardons pas trop avec nos guides sur les champs de bataille où, hier, s'est déroulée la plus formi-

dable action de l'histoire. Les impressions qu'ils en ont rapportées, ce sont celles que nous en rapportons tous, quand nous allons, même longtemps après, en pèlerinage à ces lieux sacrés où le plus noble sang français a coulé pour le salut de la France et du monde. A les visiter aujourd'hui, comme l'on comprend que la bataille qui s'est engagée là, dans ces plaines aimables, parmi ces coteaux modérés, au sein de ce clair paysage français, *devait* être la rencontre décisive de cette guerre inexpiable! En avait-il conscience, le généralissime qui, d'un geste, arrêtait là l'épuisante retraite de ses soldats et les lançait sus à l'ennemi? Se disait-il que, semblables au géant de la fable, ils reprendraient force et courage au contact de la terre maternelle, et qu'une sorte de *genius loci* allait désormais veiller sur eux et soutenir leur élan? Comme on voudrait connaître les pensées qui agitaient alors son âme, et les émotions, les alternatives de crainte et d'espérance par lesquelles il dut passer! Comme on voudrait le revoir des yeux du corps et le suivre par l'esprit dans ces journées suprêmes!... Il semble bien que personne, sur le moment, n'ait vu toute l'importance et toute l'étendue de la victoire française. Comme tous les grands événements de l'histoire, elle n'a pris son véritable sens et sa portée symbolique que peu à peu, avec le temps, en venant d'elle-même se ranger dans la perspective historique. Mais cette confiance presque mystique dans la victoire finale que nous avons tous, et qui étonne et confond un peu l'étranger, c'est de la victoire de la Marne qu'elle date. Le jour où la redoutable infan-

terie de l'armée d'Allemagne a reculé devant les armes françaises, ce n'est pas seulement une puissante armée allemande, c'est l'Allemagne elle-même qui, sur un champ de bataille *français*, a été vaincue par la France.

De ce gigantesque effort, de cette lutte véritablement épique, les souvenirs matériels commencent à devenir rares. Des villages bombardés, des maisons incendiées et pillées, des églises détruites, — je ne sais guère de plus douloureuse vision que les ruines lamentables de la pauvre église de Barcy, — et, çà et là, dans les champs, des tombes que surmonte une modeste croix, et où flotte un drapeau, voilà tout ce qui reste aujourd'hui de cette mêlée effroyable. A l'époque où MM. Wagnière, Vallotton et Chavannes ont visité ces champs de carnage, les vestiges de la terrible bataille étaient plus nombreux et plus parlants, et ils ont pu les noter à l'usage de leurs lecteurs. Mais si les traces visibles de la grande tourmente sont destinées à promptement disparaître, les souvenirs moraux subsistent. Les trois écrivains suisses en ont recueilli d'une authenticité indiscutable, et qui tous confirment ce que nous ont appris les enquêtes officielles sur les « atrocités » de la guerre allemande. Leur témoignage, peu suspect, est bon à relever. « Je n'ai aucun parti pris, — écrit M. Wagnière, — aucune haine, aucune antipathie à l'égard des Allemands.... Je compte parmi eux de bons amis, si hospitaliers et fidèles. J'aime leurs écrivains, leurs grandes villes si vivantes, leurs belles cathédrales où l'on fait de si admirable musique. *Ce que je vois, ce que j'entends*

n'en est pour moi que plus pénible. Ils ont voulu mener la guerre durement, sans pitié. Et ce mot d'ordre des chefs [1] a suffi pour déchaîner chez certains de leurs hommes les pires instincts et produire d'horribles violences.... Sur ces ruines, pour longtemps encore, la paix et l'amitié ne pourront pas fleurir. Il n'y aura place que pour le soupçon, la rancune et la haine. Le haut commandement de Berlin a pensé qu'il amènerait plus vite la France à merci par la terreur. *C'est le contraire qui se produit.* » Ces déclarations, si impartiales et si mesurées, et d'autant plus probantes, d'un honnête homme font plaisir à entendre.

Le terrorisme allemand a si peu affecté la résolution française que ni nos habitudes, ni notre caractère n'en ont été modifiés. L'invasion à peine repoussée, en pleine zone de guerre, la vie a repris son cours normal. M. Wagnière, qui a parcouru les environs de Reims en octobre 1914, s'émerveille d'un spectacle auquel il ne s'attendait guère : « C'est le vignoble le plus célèbre du monde. Et malgré la guerre on n'en laissera pas perdre la récolte. Des vendangeurs et des vendangeuses, accroupis entre les ceps, coupent les grappes....

1. Non seulement des chefs, mais de l'Empereur lui-même. Voyez, dans l'*Amende honorable* de l'Espagnol Francisco Melgar (Paris, Bloud et Gay, 1916), le texte de la lettre confidentielle de Guillaume II à François-Joseph : « *Mon âme se déchire*, — disait le document, — mais il faut absolument tout mener à feu et à sang, égorger hommes et femmes, enfants et vieillards, ne laisser debout ni un arbre, ni une maison. Avec ces procédés de terreur, les seuls capables de frapper un peuple aussi dégénéré que le peuple français, la guerre finira avant deux mois.... »

Sous le soleil, dans cette claire matinée d'automne, la vendange s'accomplit en silence, à deux pas des batteries, sous le canon.... » Et, pareillement, les atrocités allemandes ne nous ont point, par contagion, rendus cruels. Les prisonniers, les blessés allemands, — les témoignages recueillis sont unanimes là-dessus, — sont, à tous égards, fort bien traités, « avec une bonté, — écrit M. Chavannes, — je dirais même une affabilité (bien que strictement), qui a encore plus de prix ». Un prisonnier écrit aux siens : « Remerciez Dieu qu'il m'est permis de voir un si joli morceau de terre ». Et un autre : « Je vis en France tel Monsieur le bon Dieu ». Et il leur arrive de perdre les grossiers préjugés qu'on leur a inculqués contre nous. M. Chavannes conte qu'un blessé, qu'il n'interrogeait pas, se mêla à la conversation pour dire : « Les Français, ce sont des catholiques! » Et insistant : « Ce sont des catholiques, des vrais catholiques! » « Il disait le mot avec une force sourde, profonde, comme une protestation têtue et passionnée contre quelqu'un, et j'ai compris qu'on avait dû lui dire que les Français étaient tous des impies. » Hélas! nous savons trop, et de source trop sûre, que si M. Chavannes et ses confrères avaient voyagé en Allemagne, et avaient pu interroger *librement* nos prisonniers et nos blessés, ils n'en auraient point rapporté des impressions aussi optimistes.

Ils ont tous trois visité Reims : la ville martyre, comme il est trop naturel, attirait leur curiosité et leur sympathie. Ils nous ont conté les étapes de son calvaire : premier bombardement, le 4 sep-

tembre, — « un malheur dû à une malheureuse [*sic*] hasard », comme ils disent, les Boches, avec leur habituelle hypocrisie, — pour terroriser, en dépit des engagements les plus formels, une ville qu'ils savaient ouverte et désarmée; soixante civils massacrés; puis occupation paisible, et enfin la retraite, accompagnée de sinistres menaces, et souillée des coutumières ordures. Et le 19 septembre, six jours après l'entrée des troupes françaises, le bombardement recommence. Il faut que Reims paye pour Paris, reçoive les obus incendiaires qui étaient destinés à la capitale. Bombardement systématique, sans aucune nécessité militaire, — il va sans dire que le soi-disant prétexte des canons français installés sur la place et des postes d'observation établis sur les tours de la cathédrale sont, de l'aveu de tous les témoins, un mensonge et une absurdité, — et bombardement qui ne s'explique que par le désir d'assouvir une basse vengeance, l'espoir d'affoler un peuple brave et l'orgueil d'étonner le monde par une folle rage de destruction. Et depuis lors, ce sont les maisons qui s'écroulent, les incendies qui s'allument, les victimes innocentes qui tombent, c'est la vie dans les caves. Au mois de décembre 1914, on parlait d'un millier de victimes, d'un demi-milliard de dégâts; un tiers de la ville était rasé, un autre tiers très endommagé, le dernier tiers à demi indemne.

Quant à la cathédrale, l'impression qu'elle laisse, c'est celle d'un accablement morne et d'une infinie tristesse, comme devant quelque chose d'odieux, d'irréparable et d'inutile. « Devant le désastre, on

demeure sans parole », écrit M. Vallotton. Et M. Chavannes : « ... J'avais vu déjà bien des ruines.... J'étais fait à l'épreuve, j'étais blasé et un peu fatigué, peu disposé à m'exagérer les choses : j'ai été frappé d'une stupeur incomparable. Pendant un long moment, je suis resté là, interdit. Cela dépassait tellement ce que j'attendais !... Ce n'est plus une cathédrale, une vivante œuvre d'art, c'est un corps, c'est un cadavre déformé de cathédrale. L'impression qu'on ressent devant un cadavre encore contracté par une mort violente, on la ressent seule ici : l'horreur. »

***

Suivons nos voyageurs directement sur le front, et recueillons leurs impressions sur la vie et le moral de nos soldats. *A Jove principium.* L'un d'eux, M. Georges Wagnière, a eu la bonne fortune d'être présenté au généralissime. Je suis sûr que ce dut être pour lui l'un des meilleurs moments de son voyage en France. Nous sommes, avec raison, très fiers entre nous de « notre Joffre » ; nous le serions peut-être davantage encore si nous pouvions nous représenter avec exactitude l'extraordinaire popularité du général en chef à l'étranger. Le vainqueur de la Marne y est passé à l'état de symbole, et nous savons qu'en Allemagne même on ne lui marchande ni le respect, ni l'admiration. La légende est là qui le guette, et je ne serais point étonné que l'on eût déjà transformé, simplifié, à l'usage des imaginations populaires,

les principaux traits de sa personnalité morale. De ce méditatif, on a fait un « taciturne »; de cet homme remarquablement équilibré et d'un si merveilleux sang-froid, on a fait un « impassible ». Ne nous en plaignons pas : c'est la condition et la rançon de la gloire, de la gloire militaire surtout, cette gloire dont l'auréole est faite de gratitude, d'affection, de confiance et de fidèle admiration. Mais il n'est pas mauvais, de temps à autre, de se remettre en face du modèle vivant, et de recevoir l'impression directe de cette puissante sérénité qui se dégage avec tant de force de ses moindres attitudes. « Ce que la photographie ne rend pas, écrit M. Wagnière, et ce qui apparaît tout de suite chez le général Joffre, c'est la distinction de sa personne, son extrême simplicité, son manque d'apprêt, l'autorité de son geste sobre, le regard sérieux d'un homme qui a conscience de ses responsabilités.... Il parle lentement, d'une voix chaude, un peu basse, avec un léger accent du Midi. » Il a le temps de lire les journaux, puisqu'il félicite le directeur du *Journal de Genève* des chroniques militaires du colonel Feyler : « Sans posséder les éléments de fait qui sont dans les mains des états-majors, il a su, dit le général Joffre, deviner la vérité ». Et quand les journalistes rassemblés lui adressent leurs remerciements, « le général écoute d'un air grave, le buste légèrement penché en avant, la main droite pendant le long du corps, la main gauche à la hauteur de la poitrine. Puis il prononce ces mots : « Nous n'avons pas voulu la guerre; « elle nous a été imposée. Mais la nation est décidée « à tous les sacrifices; elle fera tout son devoir jus-

« qu'au bout, jusqu'au triomphe final. Et ce « triomphe, nous l'aurons. »

Cette foi absolue dans la victoire finale est partagée par tous les soldats français, depuis le général en chef jusqu'au plus humble troupier. MM. Wagnière et Chavannes ont été présentés à plusieurs généraux, et ils se louent de leur simplicité, de leur bonne grâce, de l'amabilité de leur accueil. A Verdun, c'est le général Sarrail qui explique le rôle de son armée pendant la bataille de la Marne : « Je n'avais que trois corps d'armée. Les Allemands en avaient le double. Nous avons tenu bon.... Maintenant, nous sommes à forces égales. » Au quartier général de la 5e armée, M. Chavannes est reçu par le général Franchet d'Esperey, et par ses officiers d'état-major avec une camaraderie charmante : le déjeuner qu'il fait en leur compagnie lui laissera un délicieux souvenir, tant il fut « agréable, plein de bonne humeur et de gaîté ». Quant au général, voici son portrait : « Un homme encore jeune, noir de cheveux, trapu, au profil fin; je le comparais dans mon esprit à une courte hache, carrée, solide, au tranchant aiguisé ». Et le journaliste ajoute : « Je ne puis dire assez la bonne volonté qui m'a paru régner dans cet état-major, comme je l'avais vue d'ailleurs régner dans toute l'armée, une extrême bonne volonté de tous. Et une grande abnégation! Pas plus le général que ses officiers ne semblait penser à soi et à ses succès personnels : la France, voilà celle de qui uniquement ils ont souci, prêts, j'en ai eu l'impression, à faire abstraction de leur personne, s'il le fallait. Une parfaite confiance

d'ailleurs. » Et sur l'entrain, le parfait naturel, la santé morale, la cohésion, la décision, l'intimité confiante qui règne à tous les degrés de la hiérarchie militaire, il ne tarit pas. « Deux ans de campagne comme cela, et la France sera de nouveau un peuple où la discipline s'accordera avec la familiarité, l'ordre avec la liberté, un peuple incomparable, le premier peuple du monde, une fois de plus! » Sachons à notre armée un gré infini d'inspirer à un étranger ces sentiments d'admiration et de réconfortant optimisme.

Venons-en enfin à nos modestes soldats, à tous « ces braves gens qui vivent dans le danger, l'affrontent sans cesse avec courage, avec gaîté et qui, agissant toujours, ne prononcent que des paroles simples et raisonnables ». Tous ceux qui les ont vus à l'œuvre souscriraient à ce mot d'un de leurs chefs : « Nos soldats? c'est à se mettre à genoux devant eux ». M. Vallotton, qui a parcouru quelque trois cents kilomètres du front, constate « partout, malgré la pluie, malgré le vent, malgré les champs délavés où l'on enfonce jusqu'à la cheville, le même entrain, la même bonne humeur, la même volonté de vaincre », et le même espoir et la même certitude de la victoire. — « Mot de passe : le sourire! nous dit une sentinelle transpercée jusqu'aux os par la pluie glaciale. Et l'on est confondu de tant de courage paisible, d'une si belle vaillance devant la tâche monstre. » Dans les tranchées, dans les cantonnements, au repos, dans les trains qui transportent les permissionnaires, le même mot est sur toutes les lèvres : « Il faut les avoir. On les aura. » M. Vallotton a voyagé

avec un humble fantassin de première classe, qui a combattu cinq mois dans l'Argonne, et qui a été blessé; il nous rapporte en quelques pages très pittoresques et très vivantes les propos de « ce magnifique garçon » : ils sont admirables de simplicité héroïque, de vivacité intelligente, de verdeur et de naturel, et ils symbolisent si bien le soldat français d'aujourd'hui ! Ne pouvant les reproduire ici, je veux au moins citer le nom de celui qui les a tenus : Charles Couet, du 346e régiment d'infanterie territoriale, de Bonny-sur-Loire (Loiret). A Gien, il descend, plus ému d'aller retrouver sa femme et ses enfants que « d'aller au feu ». — « J'ai regardé, écrit M. Vallotton, Charles Couet s'éloigner dans la nuit. Il marchait à grands pas. *Si j'avais osé, je l'aurais rappelé pour l'embrasser.* » Ah! comme l'on comprend, et comme l'on partage ce chaud sentiment de sympathie admirative !... Sois béni, petit soldat français, pour avoir, sans y tâcher, et rien qu'en étant toi-même, si complètement représenté la France !

Ces enfants de France, si braves et si naturellement guerriers, ont des délicatesses de langage et d'attitude qui, parfois, surprennent ceux qui ne les connaissaient guère. M. Chavannes a voyagé longtemps avec une quinzaine de soldats rieurs et bavards. « Il y avait, dit-il, des jeunes femmes dans le wagon ; pendant les douze heures que dura le voyage, pas un de ces quinze garçons ne dit une parole ou ne fit une plaisanterie que n'eussent pu entendre les oreilles les plus chastes. » Et, si braves qu'ils soient, ils ne sont pas cruels. Écoutez Couet parler des charges à la baïonnette : « Je

vous dis que ça, c'est horrible. Il le faut, mais c'est horrible. C'est comme si on traversait des crapauds. Seulement, c'est pas des crapauds, c'est des hommes. Après, on n'ose pas seulement les regarder. On est fier d'un côté, sûr, et triste de l'autre, *triste à pleurer*. Il y en a un qui a dit à celui qui était assis devant lui, déjà tout pâle, les yeux fermés : « Mon pauvre ami, as-tu bien mal? » — « J'ai vu, dit un autre, un des nôtres embrasser celui qu'il venait de tuer. Il faut, c'est sûr, il faut. On recommencera même. La cause est juste.... Ça tenaille le cœur tout de même.... »

Faut-il s'étonner que des cœurs si humains soient aussi des esprits justes et épris de justice? Un soldat disait à M. Chavannes à propos des prêtres : « Il n'y a pas, il faut reconnaître qu'il y a quelque chose en eux qu'il n'y a pas dans les autres.... Et ils savent nous parler.... J'ai vu des rouges, — alors, des vrais rouges, — leur serrer la main et leur dire merci. Le moral de l'armée française leur doit beaucoup.... » Et leur équité s'étend sans effort jusqu'à leurs adversaires. Certes, ils les détestent, non pas comme ennemis, mais comme auteurs de tant d'atrocités inutiles. Mais ils ne contestent aucune de leurs qualités militaires. « Tous, ils reconnaissent la valeur des Boches, l'habileté de leurs tireurs, leur ténacité, leur courage. » « Pourquoi, puisqu'ils sont courageux, font-ils tant de cochonneries? » se demande un clairon? qui ne parvient pas à résoudre cette énigme psychologique; et le mot exprime à merveille la différence des deux mentalités. Ajoutez à cela que le soldat français aime le travail bien fait,

et que, l'appréciant en connaisseur, il sait rendre hommage à ceux qui l'exécutent, ces derniers fussent-ils ses pires ennemis. Or, il est incontestable qu'il y a un « métier des armes », et que les Allemands le connaissent et le pratiquent fort bien. M. Chavannes a finement noté ce trait du caractère français. « On sait, dit-il, à quel point le Français est homme de métier, à quel point il est ouvrier, bon ouvrier, habile ouvrier, formé par une tradition qu'il apprend, respecte, perfectionne.... Un métier héroïque, voilà ce que c'est que la guerre pour les Français, et pourquoi elle leur convient si bien. Pour les deux raisons : le métier et l'héroïsme. Les récentes transformations de l'uniforme : le couvre-nuque bleu et le pantalon de toile bleu qui se met par-dessus le pantalon rouge accentuent encore cet air ouvrier du soldat français, cette jolie et libre tenue d'ouvrier français. Les uniformes trahissent sans doute un esprit profond : l'uniforme français est toujours plus une tenue d'ouvrier, l'uniforme anglais est une tenue de sportman amateur..., et l'uniforme allemand est une tenue de parade (la grande tenue) ou (la petite) *une tenue de forçat.* »

Et si je voulais résumer d'un mot l'impression d'admirative et libre sympathie que ces trois témoins ont emportée de leurs visites à notre armée, je ne saurais en trouver d'autre, plus expressif et plus profond tout ensemble, que celui-ci, que M. Vallotton a pieusement recueilli de la bouche d'un simple sergent français : « Car enfin, nous, on lutte pour la cause de la liberté, *de la gentillesse dans le monde.* » Vraiment, plus j'y

songe, et plus il me semble que l'âme tout entière de la France d'aujourd'hui est dans ce délicieux mot-là.

***

Ce n'est pas quitter nos soldats que de nous asseoir, avec Mme Noëlle Roger, à leur chevet d'hôpital. La vie, — la vie active, insouciante et saine, — trompe souvent sur la qualité des âmes; la douleur et la mort ne trompent jamais. Elles sont la suprême expérience, l'épreuve décisive, la pierre de touche par excellence. Et il faut dire qu'à cet égard, rien n'est plus réconfortant, si rien n'est plus douloureux, que la lecture des *Carnets d'une infirmière*.

Ah! oui, certes, elle est douloureuse, cette lecture, si douloureuse même que, parfois, on laisse là le livre pour échapper à l'obsession de tout ce sang répandu, de ces hideuses blessures, de toute cette souffrance et de tous ces deuils. On y revient pourtant, et il faut y revenir, pour pouvoir maudire, en pleine connaissance de cause, les auteurs responsables de pareilles boucheries, et, surtout, pour bien sentir toute l'étendue de notre dette envers ceux qui se sont si simplement sacrifiés pour nous. Parmi toutes les scènes émouvantes ou tragiques dont Mme Noëlle Roger a été le témoin, ou la confidente, il en est deux qui symbolisent avec une force extraordinaire la double leçon qui se dégage de cette affreuse guerre. Dans la première, elle nous représente un malheureux père qui arrive trop tard pour revoir son fils. « Alors,

dans la chapelle mortuaire, droit, immobile, il eut un grand sanglot qu'il refoula. Puis, ses deux poings serrés, les ongles entrant dans sa chair, il cria, les yeux fixés sur le cercueil, il cria le nom de celui qui aurait pu empêcher la guerre, et qui l'avait voulue : Ah ! Guillaume... Guillaume !... Et cette protestation déchirante de ce vieil homme tout gris, tomba comme le plus effroyable des reproches. » — Une autre fois, on a transporté dans la salle d'opérations un pauvre petit soldat, Georges Laurent, au mince visage blanc, au regard douloureux et absorbé. L'opération commence. Tout à coup, on s'aperçoit que « la petite figure blanche, immobile, ne respirait plus ». On essaie de le ranimer. Vains efforts : tout est fini. Et alors, dans la stupeur générale, dans le lourd silence apitoyé, une voix s'élève. C'est l'abbé à genoux, dans sa blouse d'infirmier, qui récite les prières des agonisants : « Sortez de ce monde, âme chrétienne, au nom de Dieu le père tout-puissant qui vous a créée.... » Lisez, dans les *Carnets d'une infirmière*, ces deux admirables pages : « Vous toutes les mères, qui pleurez, ne sentez-vous pas autour de vous cette compassion infinie? Elle monte à vous de toutes les villes et de toutes les campagnes, de tous les cœurs qui pensent avec douleur et reconnaissance à celles qui ont donné leur fils.... Tous les jours qui commencent et tous les jours qui s'achèvent vous apportent, dans votre chambre, cette compassion respectueuse et tendre, cette universelle compassion humaine ; elle vous enveloppe silencieusement et peuple votre solitude.... » Mais cette compassion ne doit pas être le facile,

l'éphémère émoi d'une sensibilité oublieuse; elle doit vivre à jamais en nos cœurs et se traduire en actes de pitié fraternelle. De tous ces jeunes gens qui sont morts pour que la France vive, de ceux qui nous les ont donnés, nous sommes, nous, les survivants, les éternels débiteurs. S'ils n'avaient pas versé pour nous le plus pur de leur sang, nous n'aurions plus de patrie. Les heures lumineuses de notre vie seront désormais faites de leurs souffrances. Sachons nous souvenir et payer nos dettes. Si de cette guerre infernale le lien social ne devait pas sortir plus intime et plus fort, ce serait à désespérer de la race humaine.

En dépit des visions de douleur et de mort qu'a fixées pour nous Mme Noëlle Roger, ce n'est pas la désespérance qui se dégage de son livre. C'est bien plutôt comme un parfum d'héroïsme. Elle a conscience d'avoir vécu parmi des héros, et elle s'exalte à nous conter leurs « gestes ». C'est d'abord le radieux souvenir de la victoire de la Marne. Épuisés, démoralisés, n'en pouvant plus, battant en retraite, brusquement on leur jette l'ordre de s'arrêter, de faire front; et, joyeux, ils oublient tout, privations et fatigues, et ils courent à la mort comme à une fête. « Toute leur vie, ils garderont cette vision merveilleuse : les hommes las, tristes, se dressant tout à coup, transfigurés parce qu'on leur permettait de tenir, conscients de sauver le pays, enthousiasmés de mourir afin de refouler l'envahisseur. » Et l'on ne compte plus leurs traits de bravoure. « Eh bien! oui, j'ai fait mon devoir, s'écrie l'un d'eux, qui va mourir de sa blessure.... J'aurais pu me cacher, si j'avais voulu.

Et ce qui m'est arrivé aurait été évité peut-être.... Mais je ne l'ai pas voulu. J'ai marché en avant sur la première ligne. » — Un autre a fait mieux encore. Sous la mitraille ennemie, il n'a pas voulu fuir pour sauver de la mort un Allemand blessé; il a payé sa charité d'une terrible blessure et de la perte de sa jambe, et, sur la table d'opérations, comme pour s'excuser d'avoir eu pitié d'un ennemi qu'il avait surpris à terre, sanglant, la photographie de sa petite à la main, il murmure : « Ce sont de pauvres diables... des hommes comme nous ». — Un autre enfin, la veille de sa mort, écrit à sa mère : « Ma pauvre maman, je suis entre deux haies et les balles sifflent derrière ma tête. Je te fais mes adieux. Peut-être que je ne te reverrai pas.... Mais ne te tourmente pas... *Je suis gai.... Je chante toujours.... Je chanterai jusqu'au bout....* » Le brave enfant! Il ne s'est pas douté qu'il était sublime, et que ces simples lignes au crayon méritaient de passer à la postérité la plus reculée. Et ces officiers, si courageux et si tendres, qui s'avancent seuls sous les balles, et qui, le soir du combat, pleurent « comme des enfants » sur leurs bataillons décimés, et que leurs hommes trouvent « bien méritants », et qu'ils pleurent, eux aussi, de toutes leurs larmes, quand ces chefs qu'ils aimaient tombent à l'ennemi! Chefs et soldats, leur bravoure ne se limite pas au champ de bataille : elle les accompagne dans les trains sanitaires, sur leur lit de douleur, et jusque sur la table d'opérations. Et dans les grandes affres de la mort, elle ne les abandonne pas davantage. Croyons-en là-dessus Mme Noëlle Roger : « Chaque matin, en arrivant,

je passe dans les salles du rez-de-chaussée, où l'on isole les agonisants. Elles m'apparaissent revêtues d'une sorte de grandeur poignante : c'est là que se consomme le sacrifice. Et ces hommes, dont la mort s'approche comme une délivrance, me semblent des héros plus pathétiques encore que ceux qui sont tombés d'un seul coup dans l'ivresse de la bataille. *Jamais une plainte*, *jamais une parole de révolte*.... Leur chair gémit, mais ces âmes n'ont point de défaillance. *Nous n'entendons pas une invective contre cette guerre sacrée.* »

L'héroïsme ne serait pas l'héroïsme, s'il n'allait de pair avec la modestie. Et tous ces braves gens qui, tant de fois, ont risqué leur vie, et que, de temps à autre, la médaille militaire ou une citation à l'ordre du jour vient récompenser de leur tranquille audace, sont d'une modestie charmante. Ils ne parlent guère de leurs exploits, et souvent même ils les cachent. « Madame, dit l'un d'eux, on n'aime point avoir l'air de se vanter. » — « Il y en a tant à récompenser, qui en ont fait davantage ! » dit un autre qu'on félicite de sa croix de guerre. Et ils sont aussi d'une délicatesse exquise. Quand l'un d'eux va plus mal, ils sont touchants de discrétion, de sollicitude apitoyée. Et au contraire, quand un de leurs camarades entre en convalescence, ils accompagnent ses premiers pas d'une sympathie émue et prévenante que l'autre leur rendra en fines attentions, en encouragements persuasifs, en consolations efficaces. Les soins que leur prodiguent de douces mains féminines, ils les payent en menus témoignages de gratitude attendrie. « On vous donne bien du mal, madame »,

est un mot qui revient souvent dans leurs propos. Et si discrets, si timides même, si peu exigeants! « Ici, on est au paradis! » disent-ils, contents, malgré leurs souffrances, de ne plus être « là-bas », de jouir d'une sorte de « trêve heureuse ». « Ils ont coutume, écrit Mme Noëlle Roger, de nous donner plus que nous ne leur donnons. Quelle nuance de respect délicat, presque filial, dans l'affection qu'ils nous témoignent! » Et elle conte un trait qui en dit long sur la qualité d'âme de ces simples. Une de ses amies, veuve, avait accueilli chez elle une douzaine de soldats convalescents. Un soir, au retour d'une de leurs sorties, elle apprend qu'ils ont longé le cimetière, et elle ajoute comme involontairement : « C'est dans ce cimetière que mon mari est enterré ». « Alors l'un d'eux répondit : — Oh! nous le savions bien, madame.... Et nous sommes allés sur sa tombe pour le remercier.... Après tout ce que vous avez fait pour nous, nous tenions à aller le saluer. » Elle fut bouleversée. L'acte de ces soldats, quel hommage adorable à celui qu'elle aimait! Elle murmurait : — Non, personne ne m'avait donné cela avant eux.... » — Citons encore cet autre trait qui fera peut-être concevoir à quelques Allemands la différence de nos âmes. Dans une reconnaissance, une patrouille française rencontre quatre Allemands grièvement blessés, sans nourriture. Les Français s'arrêtent, donnent leurs provisions. Trois blessés se raniment, mangent et boivent avec avidité. Le quatrième fait signe qu'on ne peut plus rien pour lui. Alors « le plus jeune Français, un soldat de vingt ans, tout triste de ne pouvoir rien lui donner, se

rapproche doucement, s'agenouille et met un baiser sur le front mouillé du soldat ennemi. Le contact de la joue imberbe, des lèvres fraîches amenèrent comme une ombre de sourire sur le visage mourant. Le petit soldat français avait trouvé moyen d'évoquer autour de cette agonie une présence aimée, une tendresse de femme, le visage maternel peut-être.... Il avait donné le bienheureux viatique.... »

Jusqu'à quel point la guerre qui, par ailleurs, est une si funeste chose, a-t-elle fait éclore dans les âmes de nos soldats ces dispositions qu'on pourrait croire nouvelles? Il est certain que l'épreuve, le contact journalier des terribles réalités de la vie et de la mort, la douleur sous toutes ses formes, tout cela affine l'âme et l'ouvre à des préoccupations inattendues. Mais quoi! si ces préoccupations n'existaient pas, au moins à l'état latent, la guerre et ses misères seraient impuissantes à les faire surgir dans les cœurs; la guerre ne crée rien, elle développe et elle révèle. Mais précisément parce qu'elle met à nu, si l'on peut ainsi dire, le fond des âmes, elle détruit bien des conventions, et ruine bien des préjugés. Dans la fraternité des champs de bataille et des hôpitaux, les distinctions sociales s'abolissent ou s'effacent; la véritable égalité humaine apparaît; les méfiances s'évanouissent. Tous ces soldats d'une même chambre d'hôpital, ce sont comme les membres d'une grande famille, un moment séparés par la vie, qui se retrouvent et tâcheront de ne plus se perdre de vue. Et assurément, chez tous les peuples en guerre, cette fusion des classes doit s'opérer,

plus ou moins complètement. Mais il est probable que chez les Français, l'humeur volontiers égalitaire, l'instinct démocratique, l'esprit de sociabilité, le don de sympathie doivent rendre les rapprochements plus nombreux, plus complets et plus intimes. Et c'est bien ce qui ressort du livre de Mme Noëlle Roger. « Aussi, maintenant que j'ai pu constater et jüger par moi-même, écrit un soldat, jamais je n'oublierai. Et beaucoup feront de même, après avoir mal jugé auparavant. » Et l'écrivain suisse nous conte une délicieuse histoire, que je vais gâter en la résumant, mais qu'on lira, je l'espère bien, dans l'original. Il s'agit de deux jeunes gens, Pacard et Pascalin, l'un, enfant trouvé, l'autre, fils de millionnaire, que le hasard a rapprochés dans leurs lits de douleur, et qui sont devenus deux amis inséparables. Et rien n'est plus touchant que de les voir se rendre mille petits services réciproques, et mettre tout en commun, plaisirs et projets : leur plus grande joie est d'être assis en face l'un de l'autre, sans rien se dire, avec l'intime satisfaction de se sentir naturellement compris. Évidemment, sans la guerre, Pacard et Pascalin se seraient éternellement ignorés, et, ce qui est plus grave, éternellement méconnus.

Il manquerait quelque chose aux *Carnets d'une infirmière*, si l'on n'y apercevait pas quelques silhouettes de soldats blessés et guéris qui repartent au front. C'est peut-être à ce moment-là qu'ils donnent la plus juste mesure de leur âme. Car enfin, après la longue épreuve qu'ils ont faite de la guerre, de la souffrance, qui leur en voudrait, au moment du départ, de connaître quelque défail-

lance? Or, ils ne montrent aucune faiblesse. Très droits, un peu silencieux, dans leurs uniformes remis à neuf, ils se sentent redevenus soldats. Mais ce n'est plus le radieux premier départ; ils n'ont plus le sourire aux lèvres. « Je les regardais, nous dit Mme Noëlle Roger, et je sentais bien que leur volonté n'est point ébranlée. Seulement, aujourd'hui, ils savent. Ils ont vu.... Ils ne vont plus *là-bas* comme à une fête, en se grisant de paroles et de chansons. Ils ont vu les camarades tomber à leur côté. Ils sont tombés eux-mêmes. Ils connaissent l'effroyable risque. Alors ils sont graves. Ils partent. C'est le devoir. Ils l'acceptent d'un cœur affermi. Mais ils ne se sentent plus des enfants insouciants comme naguère. Ils sont des hommes clairvoyants et mûris. Et leur résolution silencieuse, leur sacrifice averti m'apparaissent d'une grandeur qui dépasse toutes les autres. L'admiration que j'éprouve remplit mes yeux de larmes.... »

Ces larmes, cette admiration unanime, et qui, par delà nos soldats, s'étend à toute la grande patrie qu'ils symbolisent et qu'ils défendent, quel hommage plus spontané, plus glorieux, plus désintéressé la France pourrait-elle souhaiter?

II

Tournons-nous maintenant vers un autre peuple neutre. L'Espagne, — M. Louis Bertrand l'a bien montré, — était, hier encore, assez divisée à notre égard. La propagande germanique a déployé là-bas ses plus « colossales » malices, exploité avec la plus

sereine perfidie nos erreurs ou nos ignorances de vaincus. Pourtant, nous y avons des amis : je n'en veux pour preuve que ce petit volume de *Voix espagnoles*[1] où l'on a récemment rassemblé divers témoignages autorisés d'intelligente sympathie. Et il y a aussi en Espagne des gens qui, s'étant tout d'abord mépris sur notre compte et sur celui de nos adversaires, reconnaissent loyalement leur erreur : témoin ce Francisco Melgar, dont on vient de traduire pour notre édification la très instructive *Amende honorable*[2]. Et enfin l'Espagne nous a envoyé un fort remarquable écrivain, dont divers ouvrages ont été déjà traduits en français, et qui, pendant plusieurs mois, de novembre 1914 à mars 1915, a visité les parties de la France qu'ont piétinées, que piétinent encore les armées combattantes. M. Gomez Carrillo a intitulé les deux livres où il a consigné ses impressions : *Parmi les ruines* et *le Sourire sous la mitraille*[3] : livres douloureux, parfois, mais livres sincères et vivants, et qui resteront sans doute comme l'un des témoignages étrangers les plus brillants et les plus précieux que nous puissions invoquer sur nous-mêmes.

Les Allemands, quand ils les connaîtront, — car j'imagine qu'ils doivent, pour la plupart, les

1. Pages d'histoire : *Voix espagnoles*, préface de E. Gomez Carrillo, 1 broch. in-16; Paris, Berger-Levrault.

2. *En Desagravio*, par Francisco Melgar (Paris, Bloud et Gay, in-16, 1915); la traduction française, *Amende honorable*, a paru chez le même éditeur, avec un Avant-Propos de M. Morel-Fatio.

3. E. Gomez Carrillo, *Parmi les ruines*, traduit de l'espagnol par M. J.-N. Champeaux, 1 vol. in-16; Paris, Berger-Levrault, 1915; — *le Sourire sous la mitraille*, traduction de Gabriel Ledos, revue par l'auteur, 1 vol. in-16; Berger-Levrault, 1916.

ignorer encore, — ne pourront guère les utiliser pour leur apologie personnelle. Ce neutre, qui d'ailleurs rend hommage, comme nous-mêmes, aux qualités d'organisation et de courage de nos adversaires, ce neutre a vu, de ses yeux vu, les beautés de la guerre allemande. Il a parcouru les champs de bataille de la Marne, de l'Argonne, de la Champagne, de la Lorraine et des Vosges ; il a visité les charmants villages autour de Meaux, il a visité Senlis, Reims, Clermont-en-Argonne, Arras, Lunéville et Pont-à-Mousson ; il a contemplé toutes ces ruines, ces destructions inutiles, et que les tristes nécessités de la guerre ne suffisent pas à expliquer ; il a interrogé les témoins et les victimes survivantes de l'invasion étrangère; et de tous ces spectacles, de toutes ces enquêtes il a rapporté une commune impression de pitié, d'indignation et d'horreur. Ce sont partout, ou presque partout, les mêmes histoires : vols, pillages, incendies, scènes d'ivrognerie et de violences; et partout, sous les mêmes prétextes inventés de coups de feu tirés par les civils, ce sont, sur l'ordre des chefs, des exécutions en masse. En vérité, l'Empereur a-t-il songé, — car c'est lui, nous le savons aujourd'hui, qui a commandé cette guerre de bandits, — a-t-il songé qu'il légitimait par avance les plus terribles représailles, et qu'un jour peut-être il se repentirait d'avoir proposé à ses troupes l'exemple d'Attila? M. Gomez Carrillo nous rapporte les propos d'un général allemand à une vieille dame qu'il força d'assister au défilé de ses troupes; l'opinion allemande sur la France s'y étale avec une brutale et réjouissante naïveté : « En France, le bien-être et

la richesse ont détruit les vertus nationales.... C'est un pays dégénéré. Lorsque nous l'annexerons à notre Empire, nous lui rendrons sa force d'autrefois en croisant notre race avec la sienne. S'ils comprenaient leurs véritables intérêts, tous les Français célébreraient notre victoire comme un événement sauveur.... C'est Paris qui gangrène la nation. Dans huit jours, lorsque nous entrerons à Paris, nous nous mettrons tout de suite à le purifier, à y établir l'ordre social. Notre Empereur a une mission sacrée à remplir, celle de sauver ce peuple désuni et efféminé. » — « Purifier » un peuple en le pillant, en le massacrant, en l'incendiant, en violant ses femmes et ses filles, c'est assurément une leçon de morale évangélique que seuls des pharisiens risquent de ne pas comprendre ! Et qu'on ne dise pas qu'un peuple ne saurait être rendu responsable des excès de sa soldatesque. La soldatesque a agi par ordre, et l'exemple est venu de haut. Si ce n'est pas le Kronprinz, c'est une « Altesse » qui a dévalisé le château de Baye. A Raon-l'Étape, — et dans combien d'autres villes! — les femmes d'officiers sont venues participer au pillage et s'affubler des toilettes françaises qu'elles avaient volées. Voit-on les femmes d'officiers français « cambrioler » les luxueuses demeures de Cologne ou de Munich? Ce sont là, nous pouvons en être assurés, des représailles auxquelles nous ne nous livrerons pas. Quoi que fassent un jour nos soldats exaspérés en Allemagne, — et leurs chefs, hélas! pourront-ils les retenir ? — il y a des infamies qu'ils ne commettront jamais, et qui resteront l'éternel privilège du pays où la guerre et

le banditisme sont restés synonymes. On verra alors de quel côté sont les appétits de jouissance, l'amour du « bien-être et de la richesse », de quel côté « les vertus nationales » ; et les neutres, comme M. Gomez Carrillo, pourront alors se livrer à d'instructives comparaisons.

En face de cette brutalité, de cette basse immoralité, de ce grossier matérialisme dont la nation « élue » a donné tant de preuves, quelle a été, quelle est encore, d'après l'écrivain espagnol, l'attitude des populations civiles françaises? A l'égard des envahisseurs, ce qu'elles éprouvent, c'est sans doute de la haine et de la colère, mais c'est peut-être surtout du mépris. Même sous la botte allemande, elles ont le sentiment profond, indéracinable, et qui se traduit de mille manières, de l'irréductible supériorité française. Elles sont d'une autre race que ces sinistres vainqueurs d'un jour; elles ont un autre idéal; elles ont une autre âme; bref, elles appartiennent à une humanité supérieure. Elles souffrent, mais elles sourient quand même : elles se moquent des grotesques combinaisons de couleurs que les lourdes Allemandes improvisent avec les élégants produits de leurs vols. « Je me rappelle encore, dit un médecin de Raon-l'Étape, la face d'une bonne Teutonne, grasse, imposante et blonde, qui se mit un costume de ma femme et qui s'en allait par ici, étouffant et demandant où elle pourrait trouver un corset parisien. » Et ce sourire, que M. Gomez Carrillo a failli trouver « presque criminel » parmi tous ces spectables de deuil et de désolation, l'écrivain se rend vite compte que, bien loin d'être une preuve

d'insensibilité, de légèreté ou de faiblesse, il est au contraire un signe de force, « le bon sourire qui cache les grandes douleurs et qui pousse aux grandes actions », et ce que Rudyard Kipling appelle « l'invincible bouclier de la France ». « Peuple sublime, s'écrie-t-il, combien mal te connaissent ceux qui, en te contemplant parmi tes ruines, ignorent que le sourire est la fleur divine du véritable héroïsme! »

De fait, ce n'est pas à l'armée seulement que fleurit le véritable héroïsme. Dans les villes bombardées, les habitants s'obstinent à rester, enfants, femmes ou vieillards, sous mille prétextes, « curieux de vivre une perpétuelle vie de périls, d'émotions, d'effroi ». A Reims, c'est la propriétaire d'un hôtel qui refuse de partir, et les deux garçons de salle qui l'assistent, et qui voudraient bien s'en aller, restent eux aussi pour ne point l'abandonner : « Je ne sais, dit-elle, comment nous sommes encore en vie.... Depuis des mois que cela dure!... Moi, si mon mari n'était pas à la guerre, j'aurais déjà fermé l'hôtel et je serais partie, *mais puisque lui s'expose, moi aussi je veux m'exposer....* » Combien d'autres sont ainsi! « Les Allemands eux-mêmes, d'après leurs déclarations, ne s'expliquent pas une telle obstination, un tel amour du terroir, une telle résistance à la menace perpétuelle, et, comme Gœthe, il y a cent ans, ils se demandent quel secret possède la terre de France pour enraciner ainsi les âmes dans chaque village, dans chaque campagne, dans chaque ville. » Sous le canon, en pleine zone de guerre, la vie normale a repris son cours : les boutiques sont ouvertes, les usines

fument, des vieillards et des enfants labourent et sèment ; et cette activité sereine, nous conte M. Gomez Carrillo, est pour le journaliste américain qui l'accompagne un juste sujet d'émerveillement. A Sermaize, dont il ne reste pas pierre sur pierre, les villageois réunis projettent de reconstruire bien vite leurs demeures, pour que, l'été prochain, « après la victoire, les baigneurs puissent venir comme d'habitude », et que « lorsque les gars reviendront de la guerre, ils aient où coucher ». Et voici ce qu'à l'autre bout de la France, d'une petite ville de Savoie, une mère écrivait à son fils prisonnier à Strasbourg : « Je suppose que si l'on t'a pris, c'est que tu étais blessé et que tu ne pouvais te défendre; viens bientôt pour que je puisse te soigner; mais si tu n'es pas blessé et si tu t'es rendu, ne reviens jamais, parce que la ville aurait honte de toi ». Propos digne d'une Spartiate, et que nous sommes reconnaissants à M. Gomez Carrillo de nous avoir conservé. Lui qui citait Rudyard Kipling tout à l'heure, il est probable qu'il souscrirait entièrement à ce pittoresque jugement de l'écrivain anglais qui a visité après lui la France en guerre, et qui l'a très sincèrement admirée : « La France entière dirige son effort vers le front, absolument comme ceux qui font la chaîne pour combattre un incendie se passent les seaux d'eau de main en main. Quittez le feu et remontez à la source. Vous ne trouverez ni interruption, ni hâte apparente, mais un effort incessant. Chacun et chacune a son seau d'eau, grand ou petit, et personne ne songe à se demander comment il convient de s'en servir. »

Descendons jusqu'à l'incendie. M. Gomez Carrillo faisait partie de la caravane de journalistes étrangers et correspondants de guerre que le gouvernement français avait, à plusieurs reprises, invités à visiter notre front; sur bien des points, son témoignage corrobore donc celui de M. Georges Wagnière; mais il a sa personnalité à lui, ses impressions à lui, et il n'insiste pas sur les mêmes choses que ses confrères. Il a rencontré plusieurs généraux dont il a tracé plus ou moins brièvement le portrait. Je regrette qu'il n'ait pas été présenté à deux ou trois des chefs qui, selon toute vraisemblance, sortiront le plus glorieux de cette guerre : au général Foch, l'un des principaux vainqueurs de la Marne, le vainqueur de l'Yser; au général de Castelnau, le tenace et douloureux vainqueur du Grand-Couronné et de Verdun. Mais sans doute l'écrivain espagnol se réserve pour un volume ultérieur, car je crois avoir vu de lui un fort intéressant et vivant article sur le général de Castelnau. On trouvera du moins dans son premier volume un bref récit plein de verve des combats épiques du Grand Couronné, qui durent laisser un si cuisant souvenir à l'orgueil de l'impérial vaincu. Et l'on y trouvera aussi une description du premier champ de bataille de Verdun, et le récit, par le général Sarrail, des combats livrés dans cette région contre les troupes du prince impérial. Le général s'est fait le guide de ses hôtes pour la visite des forts et des tranchées : guide aimable, souriant, familier, et qui s'arrête volontiers pour adresser à ses soldats, à « ses enfants », comme il les appelle, quelques paroles d'amitié paternelle. Ces manières,

si différentes de celles des officiers allemands, font l'admiration du correspondant danois. « C'est charmant, répète-il à chaque instant, c'est charmant.... Quel peuple charmant! » « Il ne peut concevoir avec sa tête d'homme du Nord l'idée de tant de familiarité et de tant de légèreté dans la tragédie, de tant de bonhomie unie à tant de courtoisie, en plein champ de bataille. » Et le général Sarrail, au dire de M. Gomez Carrillo, n'est point une exception. « Dans nos récentes visites aux états-majors, écrit-il, nous avons rencontré d'autres généraux, et tous nous ont produit des impressions identiques d'aimable simplicité. Nous avons vu Marjoulet, sérieux, cérémonieux et aussi distingué de manières sur sa terrasse hérissée de batteries que dans un salon parisien; nous avons vu Palacot, à peu de distance de l'ennemi, dans un château seigneurial, où il paraissait nous recevoir pour une fête; nous avons vu, parmi les buissons d'un bois, vivant comme un guerrier primitif, le fameux Micheler, hirsute, couvert de peaux rustiques, et qui, lorsqu'il parle avec ses hommes, ressemble à un patriarche au milieu de sa tribu; nous avons vu enfin Gérard, le soldat philosophe, toujours préoccupé de problèmes transcendentaux..... Et chez tous, à toutes les heures, nous avons trouvé, malgré le labeur intense qui les accable, une grâce exquise et un admirable esprit de justice. »

C'est naturellement au général Joffre que M. Gomez Carrillo consacre ses plus longues pages. Lui aussi, il proteste contre la légende d'un Joffre « taciturne, mystérieux et lugubre »,

que dément d'abord sa « bonne et franche figure ». « De terrible il n'y a, dans ce visage, que les sourcils, ces sourcils blancs, touffus et hirsutes, qui auraient suffi à Raffet pour faire une superbe paire de moustaches au plus fier de ses grenadiers. Le reste est fin et robuste à la fois. Fines et presque féminines, les mains, aux ongles de nacre minutieusement polis; fins, ses yeux verts, fins et malicieux, avec leur reflet d'émeraude, qu'adoucit un fond humide de tendresse infinie; fin, le profil, malgré la bouffissure pourprée de la face et l'épaisseur des moustaches blanches. Et les manières aussi sont fines. » Ce qui frappe surtout l'écrivain espagnol dans la personne du généralissime, c'est la carrure athlétique, en opposition avec la délicatesse des traits, et il voit dans cet assemblage « le contraste caractéristique de la race ». Le général Joffre lui représente « le type parfait du montagnard des Pyrénées » et lui remet en mémoire les infatigables et intrépides « héros pyrénéens » de la légende ou de l'histoire. Et peut-être a-t-il raison. Il cite un mot assez curieux du généralissime au colonel Echagüe : « Lorsque j'entends le catalan et le castillan, il me semble qu'on me parle la langue de mon âme ». « Nous sommes d'une noble famille espagnole », avait dit sa sœur, et, s'il faut en croire M. Gomez Carrillo sur le grand chef, « il y a quelque chose de noble, de noble Espagnol, altier, grave, fier, dans son port et dans son regard ». Mais le père était tonnelier, et l'origine plébéienne se trahit dans la démarche et l'encolure. Sans être à proprement parler éloquent, le général « parle clair, cherchant les termes

précis, et il ponctue ses discours par des mouvements du bras, énergiques et larges. Sa main droite paraît s'emparer des idées, les presser et en exprimer le suc pour l'offrir, à la fin, en un geste net à ceux qui l'écoutent. Tout est action en lui. Dans ses prunelles vivaces, les éclairs passent, brillent, illuminent la pensée et ensuite disparaissent comme pour alimenter le foyer intérieur des méditations. On dirait que son visage sévère méconnaît presque le doux repos des sourires. » Son langage, son attitude expriment la décision, la confiance, et en même temps la simplicité, la modestie. Il ne dit pas : « Nous aurons la victoire ; » mais : « Nous l'avons ». Il souhaite que ses visiteurs voient tout, se rendent compte de tout : « Nous autres, dit-il, nous ne craignons pas la pleine lumière ». Et c'est à ses hommes qu'il rapporte toutes ses victoires : « Voilà ceux qui gagnent les batailles, et non moi.... Le rôle du généralissime est presque terminé lorsqu'il a établi sa ligne d'attaque et qu'il a disposé en ordre les armées qui doivent combattre. » A l'un des journalistes qui le félicitent d'avoir gagné la plus grande bataille de tous les temps, il répond : « Ce que je sais, c'est que j'aurai bientôt gagné un repos définitif dans une maisonnette des Pyrénées... ». Propos de Cincinnatus? Ou, comme le veut M. Gomez Carillo, désir de fier isolement « pour vivre avec les souvenirs des heures sublimes »? Les deux peut-être; mais en tout cas, comme nous sommes loin là de la jactance tudesque!

*
* *

Pareillement, « les admirateurs exclusifs de la discipline prussienne » ne sauraient trouver leur compte à un contact prolongé avec les soldats de Joffre. Chez eux point de morgue, aucune différence de caste, rien de cette discipline rigide qui brise les volontés et les rend incapables d'initiative. « A condition que dans le combat tout soit impeccable et que le travail soit bien fait, le reste n'importe guère.... Le généralissime inspire de la vénération, mais point de crainte, et les pioupious l'appellent joyeusement grand-père. » La bonne humeur, la gaîté enfantine ne sont point proscrites, mais recommandées, et les officiers en prennent leur part; ils ne partagent pas seulement les dangers, mais la vie de leurs subordonnés, et un journaliste japonais, que cite M. Gomez Carrillo, constate qu' « en France, un capitaine est très capable de dormir sur la paille au milieu de ses hommes, et que très souvent il boit à la même bouteille que ses soldats ». Aux yeux du soldat français, les grades symbolisent non point des différences sociales, mais des différences d'études et de compétence. Toutes les professions sont confondues dans la cordiale uniformité du même esprit militaire et dans la plus savoureuse familiarité. « C'est plus qu'une armée, c'est une formidable famille qui a pris les armes pour défendre le foyer commun. » Les plus doux, les plus pacifiques dans la vie civile n'ont pas été les moins ardents à s'improviser soldats, et quelques mois de campagne

ont suffi à les transformer en vieux grognards. « La bravoure et l'amour des aventures guerrières, qu'un demi-siècle de paix semblait avoir étouffés dans les cœurs, se réveillent à la voix du canon avec toutes les gentilles inconsciences et toute la générosité bon enfant des temps épiques. » Et cet instinct guerrier est tel qu'il s'adapte avec une étonnante souplesse à toutes les exigences, à toutes les modalités de la guerre moderne. Il est infiniment probable que l'une des raisons qui, après ses échecs de la Marne et de l'Yser, ont fait adopter à l'état-major allemand la guerre des tranchées est la pensée que le tempérament français ne saurait point s'en accommoder : il a voulu user notre patience. Il s'est trompé une fois de plus sur notre caractère. A cette guerre si dure et si longue, si obscurément meurtrière, sans rien perdre d'ailleurs de « son héroïsme chevaleresque », le soldat français a su s'adapter, avec résignation d'abord, puis avec un souriant entrain, « donnant partout un exemple de sang-froid que l'univers admire, non sans un peu d'étonnement ». « J'avoue, écrit le Japonais Bauno, que je ne croyais pas les Français capables de ce méthodique acharnement. » Et d'après tous les témoignages qui nous arrivent du dehors, cette surprise admirative du journaliste japonais et de M. Gomez Carrillo a été partagée par tous les étrangers, et plus peut-être encore que la victoire de la Marne, elle aura contribué à retourner en notre faveur l'opinion universelle.

C'est, semble-t-il, depuis que la guerre de tranchées sévit sur tout le front occidental que le mot « poilu » a fait fortune pour désigner le troupier

français. Le mot est un peu vulgaire, avouons-le, un peu démocratique tout au moins; et je sais quelques délicats qui n'ont pu encore s'y accoutumer. M. Gomez Carrillo n'a pas de ces scrupules d'élégance aristocratique. « Les poilus! A dire vrai, je ne sais ni d'où est sorti ce sobriquet, ni ce qu'il signifie exactement. Mais je le répète avec plaisir, parce que je lui trouve une saveur âpre et gaie, mélange de badinage et d'épopée, qui fait penser aux appellations que se donnaient les volontaires de Bonaparte... Poilus!... Depuis Joffre jusqu'à la dernière recrue, il n'en est pas un seul qui ne soit un poilu. Et il faut voir l'orgueil avec lequel chacun s'écrie : On est des poilus! Et il faut noter l'enthousiasme avec lequel tous, parlant d'un général fameux, murmurent : En voilà un poilu! Dans le terme poilu se trouve résumée la gamme entière des vertus du soldat, avec son héroïsme, ses sacrifices, sa bonne humeur et ses misères[1]. »

1. Je trouve, dans un des journaux du front, *le Poilu sans poil*, une définition du « poilu » si savoureuse, si juste et si vivante dans sa bonhomie populaire, que je ne résiste pas au plaisir de la donner ici :

« Être poilu, c'est boire le jus dans un quart noirâtre et bosselé; avoir des totos; ne pas aimer les gendarmes; avoir reçu dans le gras sept ou huit petits éclats d'obus et quelquefois des gros; avoir été deux ou trois fois suffoqué par les gaz boches; avoir été enterré, une fois au moins, par une marmite « maous »; avoir cinq ou six marraines de tous les âges, sauf l'âge ingrat, attendre avec impatience sa prochaine « perm »; ne pas être pessimiste; ne pas lire les communiqués, mais les faire; ne pas bien savoir où se trouvent le Monténégro, la Bukovine, la Transylvanie; parcourir à pied une centaine de kilomètres de temps en temps; moisir dans des trous pendant des mois; trouver les embusqués très malins et se traiter soi-même de bonne poire; rouspéter à tous les ordres qu'on vous

Les « poilus » ne sont peut-être pas tous des héros, mais les héros abondent parmi eux. Jamais, — les Allemands eux-mêmes en conviennent, après nous avoir tant méconnus et tant dédaignés, — jamais le mépris joyeux de la mort n'a été plus commun qu'aujourd'hui dans cette France qui passait pour dégénérée. Parmi tous les traits d'héroïsme français que nous rapporte M. Gomez Carrillo, il en est quelques-uns qui, ses livres une fois fermés, s'imposent à notre mémoire d'une façon particulière. C'est d'abord l'histoire de ce commandant « tout petit, rageur, mal embouché, tempêtant contre tout », mais riant et plaisantant sous la mitraille, et qui, à Montfaucon, soutient toute une semaine, avec des forces très réduites, une terrible contre-attaque de la Garde prussienne. En tête de sa colonne, il tire comme un diable, et à chaque coup, affirme avoir tué un général. Une balle lui casse le bras gauche; il refuse de se laisser bander et continue à tirer. Un fragment d'obus lui crève un œil. « Alors, horrible et superbe, la figure pleine de sang, il se mit à marcher en avant, comme un fantôme »; il criait : « Frères, il faut mourir. En avant! » Tous le suivent. Et, contre toute espérance, l'unité est sauvée, la position est

donne, mais les exécuter strictement; cabosser son casque et l'enduire de boue; chanter le plus faux possible : *Tipperary*, la *Brabançonne* et *Ferme tes jolis yeux*; songer toutes les six semaines, et quand on se fait raser, à son cher village et à sa claire rivière; essuyer une larme en recevant de ceux qu'on aime de bonnes lettres et de bons tricots qui tiennent chaud également; et supporter toutes les épreuves en répétant invariablement ces deux mots sublimes : « Faut pas s'en faire », et « On les aura ».

maintenue, et, à la fin, ce sont les Prussiens qui reculent. — Et ce sont ensuite les exploits de la « compagnie des audacieux ». Une nuit, ils se proposent d'aller couper un solide réseau de fils de fer. Ils sont arrivés en rampant et vont commencer leur travail. Tout à coup un énorme réflecteur électrique les éclaire comme en plein jour, et les mitrailleuses allemandes les déciment. Ils ne veulent ni se rendre, ni reculer, et ils décident de continuer leur besogne sous le feu de l'ennemi. Les hommes tombent en grappes : les autres coupent toujours. « Rendez-vous! » leur crie-t-on. Pour toute réponse, un lieutenant de Marseille entonne un air provençal; tous les autres reprennent en chœur. Hélas! peu à peu, le chœur faiblit, et plus d'un n'acheva pas le couplet commencé. Enfin, tous les fils de fer sont coupés, et les survivants reçoivent l'ordre de regagner en rampant, et sans chanter, les tranchées françaises. Le réflecteur et la mitraille ennemie les accompagnent, et plusieurs encore s'affaissent en chemin. Ils étaient partis deux cents, ils rentrent quarante. — Et voici enfin un épisode du siège du fort de Troyon. Une pluie de fer et de feu est tombée sur le fort et l'a réduit en ruines. Un parlementaire allemand s'avance pour demander la reddition; et le dialogue suivant s'engage entre lui et le commandant du fort : « Nous rendre! Jamais. — Toute résistance est inutile; nos forces occupent la région, et la forteresse n'est plus qu'une ruine. — Qu'importe! — Aujourd'hui on vous accordera les honneurs de la guerre, tandis que demain vous devrez vous livrer sans conditions. — Nous vous livrerons nos cada-

vres, mais jamais vous ne nous aurez vivants. — Pour la troisième fois, rendez-vous! — Pour la troisième fois, non! » L'officier allemand paraissait sincèrement et profondément ému. Immobile, contemplant les ruines de Troyon, il resta quelques instants silencieux. Puis, s'adressant à nous tous, il s'écria : « C'est terrible, mais c'est admirable. — C'est le devoir, et rien de plus », acheva le commandant. Deux heures après, le bombardement recommence; puis, les Bavarois montent à l'assaut : mais fauchés par l'artillerie française, ils reculent; les renforts arrivent; la garnison et la position sont sauvées.

Comme tous les autres observateurs étrangers, M. Gomez Carrillo note que « la jolie bravoure française, faite de générosité et d'élégance », reste humaine, même en pleine action, et qu'elle est toujours équitable pour l'adversaire. Chefs, soldats, tous ceux qu'il interroge, sans exception, rendent hommage au courage des Allemands. « Il n'en est pas un seul qui ne nous ait répondu : Ils sont admirables! » « Ah! les bougres, ce sont de rudes soldats! » s'écrie un vieux colonel que l'écrivain a interviewé au passage. Et un jeune lieutenant d'artillerie, racontant l'attaque d'un pont que défendaient deux batteries de 75 par un régiment de la Garde prussienne, disait : « C'était pitié de les voir tomber en masse, graves et solennels comme s'ils célébraient un rite.... Moi, du fond de mon âme, je priais Dieu pour eux.... Quelles troupes! » Les Allemands ne diront pas que leurs ennemis, — leurs vainqueurs, — leur ont mesquinement marchandé les justes éloges.

Mais l'héroïsme français, par-dessus toutes ses autres qualités, en a une qui lui appartient bien en propre, et qui, véritablement, l'illumine : il n'est point guindé, il n'est point morose, il sait sourire. Ce trait a vivement frappé M. Gomez Carrillo, — ainsi qu'en témoignage le titre de son dernier volume, — et il a sur « l'incurable sourire de la race » plus d'une jolie page. Si celle-ci qui termine son premier livre, et qui doit donc exprimer son impression dernière, ne figurait pas, quelque jour prochain, dans les anthologies de la littérature espagnole contemporaine, j'en serais infiniment surpris :

Ceux qui ne connaissent Paris qu'avec sa fièvre perpétuelle et ses crispations permanentes n'ont pas la moindre idée de ce qu'est la gaîté française, ingénue, bruyante, guillerette, galante, fraîche, loquace, saine et robuste. « Rire gaulois », disent les étrangers. Je préfère évoquer le rire athénien, fin et plein de ces nuances délicates qui surprennent chez le peuple et qui surprennent encore davantage chez le peuple armé et en guerre. « Ces hommes, écrivait avec un peu de mauvaise humeur le vieil Aristophane, en parlant des soldats de son époque, ont des tendances à ne voir l'existence que comme une partie de plaisir. » Des soldats de Joffre on pourrait dire la même chose. Les Allemands les taxent de légers, de superficiels, d'irrespectueux. A leur point de vue, les Allemands ont raison. Chaque peuple a les défauts nécessaires de ses qualités. Sans cette légèreté superficielle, comment la France d'aujourd'hui et de toujours pourrait-elle supporter les malheurs que le destin lui a fait subir?... En riant et en chantant, elle a su traverser les plus tristes phases de son histoire. En chantant et en riant, elle est toujours arrivée à échapper à la prostration dans laquelle les peuples graves, comme l'Espagne,

comme la Turquie, tombent aussitôt qu'ils se sentent abattus. Ah! si la pauvre France de 1870 n'avait pas eu son rire!... *Mais ceux qui ne voient pas ce qu'il y a de profond, de sérieux, de presque religieux sous cette légèreté, ne connaissent pas l'âme du pays.* Marcher à la mort en chantant et en plaisantant, c'est sanctifier la frivolité. Où y a-t-il au monde des héros comme ceux de cette race, si ce n'est dans les gestes épiques de la Grèce? D'autres peuples ont lutté par intérêt, par amour de l'indépendance, par vanité sacrée. Seule, la France a lutté pour le simple désir de lutter, par pure volupté du péril, pour la noble joie du sacrifice. Cherchez la raison des plus brillantes batailles de l'ancienne France, et vous ne la trouverez pas toujours. Mais, en échange, vous trouverez, aux heures mêmes des désastres, la même chevaleresque élégance et la même joie héroïque. Contemplez une collection de portraits de héros européens, de héros anglais, de héros allemands, de héros espagnols, de héros français. Tous vous inspireront un égal respect. Dans tous, vous trouverez un air égal de force et d'énergie. « Ils sont d'une même famille », penserez-vous. Mais, en examinant mieux leurs traits, vous noterez bientôt que c'est seulement sur les figures des Français qu'existe le sourire. Et cela, qui ne semble rien à ceux qui étudient les guerres au point de vue technique, c'est ce qui, à travers les siècles, donne à l'histoire de France son éclat léger et discret, uniquement comparable à celui de la légende athénienne.

Ah! oui, la fine, jolie, intelligente et piaffante page!

Voilà donc cinq témoins étrangers et neutres qui viennent de déposer impartialement devant nous sur la France d'aujourd'hui. Je les ai interrompus le moins souvent possible, et le plus souvent que j'ai pu je leur ai cédé la parole. N'ayant point « sol-

licité » leurs textes, je me garderai bien d'en dégager moi-même une conclusion générale qui risquerait, à des yeux prévenus, de paraître trop avantageuse. Mais il me semble que ce ne sera ni trahir, ni dépasser leur pensée à tous, mais au contraire la résumer sous sa forme la plus fidèle que d'emprunter, pour finir, à Mme Noëlle Roger, ces quelques lignes si sobrement éloquentes :

Souffrance oblige.... A tous ces hommes qui ont répondu à l'appel, obéi à l'ordre, à toutes ces femmes, ces mères qui ont donné le meilleur d'elles-mêmes, à ce peuple entier qui se sacrifie avec une vaillance souriante, nous devons, tout le reste de notre vie, chaque matin et chaque soir, une pensée de tendresse reconnaissante.

15 août 1916.

II

LA FRANCE DE LA GUERRE

JUGÉE PAR ELLE-MÊME

LES LETTRES DU FRONT

C'est un nouveau genre littéraire qui nous est né, et qui, je crois, comptera d'authentiques chefs-d'œuvre. On en a trop publié, de ces lettres, c'est entendu, et l'on en publiera trop encore. Mais dans une dizaine d'années, quand on aura mis au jour sinon toutes, au moins la plupart de celles qui méritent d'être connues, avec beaucoup d'autres qui ne le méritent pas, on pourra composer deux ou trois volumes qui feront le plus grand honneur non seulement à la littérature, mais à l'âme française d'aujourd'hui. C'est à ce dernier point de vue, tout psychologique et moral, que je voudrais me placer pour étudier ces « chiffons de papier », qui, avant de paraître dans nos journaux, ont apporté à tant de familles, les unes tant de fierté, et les autres tant d'inconsolable douleur[1].

1. *L'Ame française et l'Ame allemande, Lettres de soldats*, avec une introduction par Ernest Daudet, 1 vol. in-8; Attinger; —

I

Depuis trois ans bientôt, nous avons tous lu beaucoup de « visions de guerre », et elles étaient presque toutes intéressantes; mais dans la plupart d'entre elles, avouons-le, il y avait trop de « littérature ». Trop de journalistes ou de chroniqueurs se sont contentés, quand ils ne restaient pas tranquillement assis dans leur cabinet de travail, d'aller visiter, après coup, les champs de bataille et les villages dévastés, et, tout au plus, d'aller entendre, quelques heures, à l'arrière, le bruit de la canonnade, ou de jeter un rapide coup d'œil sur quelques tranchées; et leur inexpérience se trahissait dans leurs récits. Rien ne vaut, en cela comme en toute chose, le contact direct et personnel de la réalité, l'expérience intime et vécue. Et, je le sais bien, c'est tout un art, — ou un don, — de savoir traduire

La France au-dessus de tout, *Lettres de combattants* rassemblées et précédées d'une introduction par Raoul Narsy, 1 broch. in-16 (*Pages actuelles*); Bloud et Gay; — *Les Lettres héroïques*, 1 broch. in-16; Berger-Levrault; — *Impressions de guerre de prêtres soldats*, 2 séries recueillies par Léonce de Grandmaison, 2 vol. in-16; Plon; — *Lettres de prêtres aux armées*, recueillies par Victor Bucaille avec une préface de Denys Cochin, 1 vol. in-16; Payot; — *Lettres d'un soldat*, préface d'André Chevrillon, 1 vol. in-16; Chapelot; — *Lettres d'un officier de chasseurs alpins*, par F. Belmont, préface d'Henry Bordeaux, 1 vol. in-16; Plon; — *Un Parisien sur l'Yser : le Fusilier marin Luc Platt, d'après son journal et sa correspondance*, par Jules Perrin, préface de Charles Le Goffic, 1 broch. in-16; Larousse; — le Lieutenant Jean Saleilles (1890-1915), *Lettres de guerre*, avec un portrait, 1 vol. in-8 (non mis dans le commerce); Dijon, imprimerie Darentière; — Pierre-Maurice Masson, *Lettres de guerre*, 1 vol. in-16; Hachette; — *Lettres diverses*.

ses impressions, et ceux qui sentent le plus vivement ne sont pas toujours ceux qui expriment le mieux ce qu'ils ont vu et senti. Peut-être le meilleur historien de cette guerre sera-t-il, s'il y en a un, l'écrivain qui aura fait toute la campagne et qui aura accumulé, pour les utiliser plus tard, impressions et souvenirs. Mais enfin, sans être écrivain de profession, on peut savoir rendre ce que l'on a vu et éprouvé, et il arrive d'ailleurs parfois que les esprits les moins cultivés, que les plumes les moins expertes aient des trouvailles d'expression vivantes, pittoresques, jaillies, pour ainsi dire, des entrailles du réel, et que pourraient leur envier bien des professionnels. On en rencontre souvent dans les lettres de nos soldats : les « choses vues » qu'ils racontent ont, par endroits, une saveur de vérité tout à fait saisissante. Qu'on se rappelle l'heureux parti qu'a tiré de témoignages de cet ordre M. Le Goffic dans ses études, si grouillantes de vie, sur *Dixmude*. Il a donné là un exemple que les historiens de l'avenir, n'en doutons pas, suivront très fidèlement.

Les récits de combats, d'attaques ou de charges à la baïonnette abondent dans ces lettres; et il en est de bien dramatiques, et qui font encore passer en nous le frisson du champ de bataille.

Petite mère, — écrit un soldat, — ne te fais pas de mauvais sang. Si tu nous voyais quand le canon tonne! On chante pour en couvrir le bruit terrible. Jamais ma voix de ténor ne m'a aussi bien servi. Au son de la charge, *on n'est plus des hommes*, *on est des fantômes*. La moitié tombe avec leurs chevaux tués. On monte sur les autres chevaux, et c'est tout le temps comme ça. La fusillade est

terrible, mais on n'y fait pas attention. Le matin, on est frères d'armes ; *le soir, on monte sur les cadavres pour se ruer sur l'ennemi.*

Et voici un officier d'artillerie, parlant d'un de ses pauvres camarades :

Il était radieux : nous venions de faire de la bonne besogne, et de démolir avec ses pièces plusieurs canons ennemis, en face de nous, dont les caissons avaient sauté en feu d'artifice. Sa gaieté a été brusquement coupée par une réponse inattendue et d'une précision impressionnante. Une salve d'obus passant par-dessus ma tête est venue s'abattre juste à ses pieds. Un éclat monstrueux lui a traversé la poitrine par le cœur. Il a fait : « Ah ! mon Dieu ! » Son adjudant a dit : « Je suis f... ! » Un des pointeurs a exhalé son âme dans *un énorme soupir prolongé qui était un gargouillement dont j'ai encore le bruit dans les oreilles.* Tout cela en beaucoup moins d'une seconde, dans une clarté de tonnerre aveuglant. Je me suis retourné, persuadé que c'étaient nos propres obus qui venaient d'éclater dans les pièces. Les trois hommes étaient alignés côte à côte, sur les hanches, comme à la parade, mais ils étaient étendus tout du long sur le dos et avec, sur les visages dont les yeux brillaient encore, un air de calme et de repos que je reverrai toujours. D'autres servants, appuyés contre les roues ou tombés sur les genoux, se tenaient les deux mains pressées *sur des plaques pourpres qui avaient été, l'instant d'avant, leurs figures, retenant mal des nez, des yeux, des dents et des hoquets d'atroces souffrances.* Ces tableaux sont épouvantables et grandioses comme tous les holocaustes librement consentis à l'idée de la patrie, qui ne prend visiblement sa forme qu'à ces instants de tragique beauté.

Oui, certes, ces tableaux sont épouvantables ; mais comme ils sont parlants ! Comme l'on sent

bien qu'ils ne sont pas faits « de chic »! Comme ils donnent bien l'atroce et directe sensation de la tragique réalité! Et que dites-vous encore de cet épisode d'un violent combat, à la suite duquel « la rivière était rouge comme une culotte de fantassin »; c'est un simple servant d'artillerie qui le raconte :

D'où nous étions, à la lueur des incendies, nous distinguions très bien le champ de bataille, et jamais je ne reverrai *quelque chose de plus fantastique que ces milliers de jambes rouges en rangs serrés qui chargeaient; les jambes grises commençaient à trembler* (ils n'aiment pas la baïonnette); et la *Marseillaise* continuait, et les clairons sonnaient la charge, et nos canons crachaient sans relâche. Enfin, nos fantassins joignirent l'ennemi. Pas un coup de fusil : la baïonnette.... Soudain, la charge s'arrête de sonner. Les clairons sonnaient « au drapeau ». Notre drapeau était pris. Instinctivement nous cessions le feu, atterrés. La *Marseillaise* sonnait plus fort et là-haut, plus loin, la sonnerie au drapeau continuait. Un silence de mort.... Seule, la musique et le clairon; et nous distinguions la mêlée terrible.... Soudain les clairons s'arrêtèrent une seconde, puis à toute volée ils resonnèrent la charge. Le drapeau était repris. Une clameur immense; nos pièces repartirent toutes seules, et les Boches, cette nuit-là, durent fuir de toute la vitesse que leur permettent leurs bottes. Vous qui vous figurez connaître la *Marseillaise* parce que vous l'avez entendu jouer à des distributions de prix, revenez de votre erreur. Pour la connaître, il faut l'avoir entendue, comme je viens d'essayer de vous le dire, quand le sang coule et qu'un drapeau est en danger.

Voilà un sentiment que nous pouvons d'autant mieux comprendre que, toutes proportions gardées, nous l'avons tous éprouvé depuis bien des mois. Il

y a trois ans, la *Marseillaise* nous laissait tous un peu froids, reconnaissons-le. La musique nous en paraissait un peu banale, pour ne pas dire un peu vulgaire ; et quant aux paroles, lorsque nous y prêtions quelque attention, elles nous faisaient volontiers sourire; nous ne pouvions nous empêcher de leur appliquer le mot d'Alceste :

La rime n'est pas riche, et le style en est vieux.

Mais voilà que ces pauvres vers, dans leur rhétorique d'antan, nous semblent aujourd'hui avoir été inventés pour traduire exactement la réalité présente, et par l'émotion qu'il nous inspire, à nous autres, gens de l'arrière, nous concevons que ce chant de guerre est, sur le champ de bataille, l'accompagnement nécessaire et redoutable de l'héroïsme français.

Parmi les récits de combats que contiennent les lettres du front, peut-être convient-il de mettre à part les récits de combats aériens : je n'ose dire qu'ils sont plus émouvants que les autres, mais ils ont certainement quelque chose de plus vertigineux. On suit haletant les péripéties de la lutte qui, celle-là, à la différence des batailles terrestres, que les Allemands ont si souvent déshonorées par leurs procédés de banditisme, n'admet que les armes loyales : force, adresse, sang-froid, audace. Et quel soulagement, quand on voit l'appareil allemand, décidément vaincu, s'enfuir à tire-d'aile, ou s'enflammer dans les airs, ou s'abattre sur le sol d'une chute effroyable ! Voici par exemple la « descente » d'un *Albatros* qui valut à son jeune

auteur « un bout de ruban rouge ». Il est parti en chasse avec un sous-lieutenant, très bon tireur à la carabine. Sur le point de rentrer dans nos lignes, il aperçoit un point noir à l'horizon. Il s'élève en un clin d'œil à 2 800 mètres, et fonce sur l'adversaire : « Très bon manœuvrier, le pilote allemand essaye la défense ; mais contre mon parasol, rien à faire. Le passager boche, placé à l'avant avec les ailes au-dessus, l'hélice devant, a un petit champ de tir à l'arrière. La tactique pour moi est de rester un peu en avant et au-dessus de ses plans : cinq mètres en avant et cinq mètres au-dessus. C'est assez difficile, mais malgré tout, jamais je ne le quitte de plus d'une vingtaine de mètres. Malgré un feu terrible de son fusil automatique dont j'entends siffler les balles, C... [son observateur] tire froidement, tantôt à droite, tantôt à gauche, car je zigzague un peu pour ne pas le dépasser. Comme le temps me semble long! Nous devons être à 2 000 mètres quand tout à coup, brusquement, il pique, et je vois son hélice diminuer progressivement de vitesse. Un dernier coup de son mousqueton, et je l'encercle dans mes spirales. Ah! mon cher papa, si tu savais quelle joie immense, folle, nous envahit en le voyant piquer! C... et moi, *nous hurlons de joie.* » — Ils descendent; les deux Allemands ont mis le feu à leur appareil, et viennent se constituer prisonniers. « Quel tableau que cette dernière vision d'une guerre aérienne! C... et moi, dans nos combinaisons de cuir, déchirés, sales, entourés de cache-nez, les armes à la main. Les deux Allemands, l'observateur grand, blond, rasé, casquette sur le côté,

cigarette. Nous nous présentons. Il jette sa cigarette, — un froid, — puis, très correct, un salut.... D'un commun accord, nous regardons l'oiseau boche se tordre dans les flammes. *Le pilote allemand baisse la tête et a envie de pleurer.* »

Nous croyons voir toute la scène. Et comme l'on comprend que cette vie exaltante séduise tous ceux que leur jeune audace excite à vivre dangereusement!

Mais il y a dans la guerre d'aujourd'hui beaucoup plus d'heures de patience obscure que d'éclatante bravoure, et rien ne ressemble moins aux brillants combats de l'air que la monotone et sordide et périlleuse existence des tranchées. Nos soldats s'y sont faits pourtant, et ils trouvent pour nous la décrire des expressions aussi pittoresques que réconfortantes, pour nous qui nous imaginions qu'ils auraient tant de peine à s'y adapter. Voici un « bleu » qui ne rêvait que d'aller vivre aux tranchées : « Là enfin, écrit-il à son père, il y a la sensation du danger, l'atmosphère excitante de la poudre, le sifflement des balles et des obus, l'éclatement des bombes, toutes choses qui, vous rapprochant de la mort, vous font vivre une vie plus intense. Voilà pourquoi je suis heureux d'être allé en tranchée, mardi, à deux heures et demie. Nous avions environ 15 kilomètres à parcourir avant d'y arriver; nous les avons couverts sans grand mal et nous sommes entrés dans les boyaux à sept heures et demie environ. Là, par exemple, a commencé un véritable calvaire. De sept heures et demie du soir à cinq heures et demie du matin, nous avons marché dans les boyaux presque impraticables,

enfonçant dans la boue ou dans l'eau jusqu'aux genoux, obligés, par moments, de prendre nos jambes à deux mains, — souvenir de *l'Aiglon*, — pour les décoller, croisant, de temps en temps, un malheureux complètement épuisé, qui s'était enlizé dans la boue; et cela, sous une pluie battante, avec le sac au dos pendant onze heures sans désemparer. Enfin, à cinq heures et demie, nous prenions notre place en première ligne, et, aussitôt, le sac déposé, il fallait se mettre au créneau pendant qu'un camarade creusait ou aménageait un abri. » — « J'ai passé cinq heures, écrit un autre, à gratter avec un couteau ma capote couverte de boue; nous étions comme couverts d'une carapace; on a dit de notre uniforme qu'il avait fait le tour de la terre, et maintenant c'est la terre qui fait le tour de notre uniforme. » Oublier ses misères à l'aide d'une plaisanterie ou d'un sourire, voilà qui est bien français; mais les misères n'en sont pas moins réelles, et les « civils » ne sauraient trop rendre hommage à tant d'abnégation et de stoïcisme. — « Vraiment, écrit un officier de l'Argonne, nos hommes sont admirables. Leur moral reste bon, et cependant, je vous assure que la vie qu'ils mènent ici dans les tranchées est épouvantable. Ils sont dans la boue jusqu'aux genoux, trempés par la pluie qui tombe sans cesse. Et ce qu'il faut remarquer, c'est que ce sont les hommes faits, de trente à quarante ans, qui résistent le mieux. Les jeunes ont du mal à supporter ces terribles fatigues. Ils ont plus d'entrain, mais les autres ont l'endurance. Je voudrais que Paris pût voir défiler un de ces régiments sortant des tranchées. C'est

vraiment impressionnant. Tous ces hommes sont habillés d'une carapace de boue, ils ont de grandes barbes hirsutes dont beaucoup grisonnent. Ils portent des sacs énormes par suite de tout ce qu'ils accumulent dessus : couvertures, tentes, sabots, peaux de mouton, etc. Ils marchent d'un pas alourdi, et cependant cadencé par la musique presque toujours réduite à 12 ou 15 musiciens. Au milieu flotte le drapeau entouré de barbes grises dont beaucoup descendent sur la croix ou la médaille. Je vous assure que rien ne peut alors étouffer l'émotion qui vous étreint le cœur. On sent qu'il passe devant vous une force puissante animée de la volonté de vaincre. Et nous vaincrons. »

N'est-ce pas que le tableau est saisissant, et que l'auteur de cette lettre réussit à faire passer en nous l'émotion respectueuse et reconnaissante qu'il a éprouvée lui-même à la vue de ces braves gens qui, si simplement, mais si vaillamment, font tout leur austère et dur devoir? La France des tranchées, qui est la grande majorité de la France, est celle que le monde entier ignorait le plus, et qui a provoqué, un peu partout, et même chez nos ennemis, le plus d'étonnement et d'admiration. La victoire de la Marne pouvait, à la rigueur, s'expliquer par un sursaut d'héroïsme, par une de ces soudaines reprises dont la France est coutumière; elle pouvait être un heureux hasard, le résultat imprévu d'un concours unique de circonstances. Mais cette victoire quotidienne qui consiste, pendant de longs mois, à souffrir, à mourir quelquefois, obscurément, dans des conditions de vie presque repoussantes, il fallait, pour la remporter,

un fonds solide et héréditaire de robustes et humbles vertus dont on nous croyait totalement dépourvus. Nul doute que l'Allemagne, en nous imposant la guerre des tranchées, n'ait spéculé sur les défauts qu'elle nous attribuait, et n'ait espéré user plus facilement notre résistance. Elle comptait sans ce que j'aime à appeler la troisième France, cette France modeste, patiente et laborieuse qui est celle que l'on connaît le moins, et qui est proprement la France éternelle. Cette France-là s'est trouvée tout naturellement, et comme de plain-pied, à la hauteur de sa tâche, et l'Allemagne, étonnée, s'est usée elle-même, sans user son adversaire, mais au contraire en lui laissant le temps de réparer et de compléter son armure et de la rendre plus formidable. On l'a vu il y a quelques mois en Champagne, on vient de le voir à Verdun et sur la Somme, on le verra sans doute mieux encore bientôt.

« Ces Allemands sont inélégants en tout, écrit un de nos soldats, — un brillant officier de cavalerie, selon toute apparence; — ils nous ont rendu ennuyeuse la guerre elle-même, qu'en France nos ancêtres avaient l'habitude de faire si gaiement et si proprement. » Guerre inélégante, oui, sans doute, et même « guerre grotesque », mais qui, comme toutes les guerres, est douloureusement transfigurée par la mort. La mort est la perpétuelle compagne de ceux qui combattent, et leurs lettres, comme bien l'on pense, sont pleines de visions funèbres. S'il y a quelque Villon, quelque Shakespeare ou quelque Hugo parmi eux, il pourra faire une ample provision d'images émouvantes. « J'ai

revu X..., écrit l'un, tel qu'il m'était apparu il y a un an quand je fis mes neuf jours, mais plus vivant, plus curieux encore. D'abord, un grand saisissement quand, à l'entrée du faubourg, le long du mur du cimetière se sont dressées devant moi d'immenses tranchées parallèles où des fossoyeurs ensevelissent sans arrêt des corps enveloppés de toile brune. Là, Prussiens et Français sont réunis, enfin, dans ces formidables tombeaux improvisés. La Mort, on la rencontre à tous les carrefours sur le visage des blessés, dans le cortège silencieux qui accompagne le corbillard d'un officier, précédé d'un prêtre en surplis. Spectacle obsédant qui n'empêche pas d'ailleurs la vie de suivre son cours.... » — « J'ai profité, écrit un autre, de quelques heures de liberté pour aller visiter le champ de bataille du bois de... à l'est de B... j'ai eu là le spectacle le plus émouvant de ma vie; les morts ne se comptent plus, mais on oublie que ce sont des cadavres pour voir la haute leçon qui se dégage de ce spectacle. J'y ai envoyé mes officiers en pèlerinage, on y puise des trésors d'énergie. Ils sont plus de six cents couchés à leur place de bataille, dans les positions où les a surpris la mort; une section en marche baïonnette au canon, une section à genoux utilisant son feu; derrière ou devant, les officiers à leur place; pas un officier ou un homme n'est tourné en arrière. Presque tous ont une alliance; ce sont des réservistes. Il y a des parties de la ligne où la régularité des intervalles (un pas) est impressionnante.»

*
* *

Ces hommes qui savent si bien voir et si bien décrire, quel est leur état moral? quels sentiments ou quelles idées les heures tragiques qu'ils vivent ont-elles développés ou même fait naître en eux? A cet égard, leurs lettres nous renseignent avec une rare précision.

Ce qui domine dans ces lettres, quels que soient le grade, l'éducation, la situation sociale de ceux qui les écrivent, c'est l'esprit d'héroïsme et de sacrifice, c'est l'idée qu'ils luttent, et qu'ils vont peut-être mourir pour une grande cause, pour une cause qui dépasse même leur patrie commune, et qui intéresse l'avenir de l'humanité. Ouvriers, paysans, petits bourgeois, fonctionnaires ou mondains, leur foi est identique et s'exprime dans des termes presque semblables. Voici un simple cuisinier, Georges Belaud, qui, écrivant à sa femme, la veille d'une attaque où il succomba, lui tient ce noble langage, que ses incorrections et ses négligences mêmes rendent peut-être plus touchant encore : « Si, par hasard, il m'arrivait quelque chose, car après tout nous sommes en guerre, et, ma foi, nous risquons quelque chose, eh bien! j'espère que tu seras courageuse, et sache bien, si je meurs, je mets toute ma confiance en toi, et je te demande de vivre pour élever mon fils en homme, en homme de cœur, et donne-lui une instruction assez forte et selon les moyens dont tu disposeras. *Et surtout, tu lui diras, quand il sera grand, que son père est mort pour lui ou tout au moins*

pour une cause qui doit lui servir à lui et à toutes les générations à venir.... » — Cet autre est un instituteur, lieutenant de réserve, du nom de Malavieille; avant un assaut qui lui sera fatal, il écrit à son père : « Le général est venu ce matin. Il a parlé à nos hommes. Contre toute discipline, nos soldats l'ont acclamé : « Bravo! mon général! Nous les aurons, « mon général! Vous pouvez compter sur nous! » Le général, les yeux mouillés, est parti en balbutiant : « Au revoir, mes enfants! Merci, mes « enfants! » J'avais les larmes aux yeux. Oh! c'était grand, c'était beau! Et je crois qu'il sera content de nous, le général.... Nos hommes, malgré quarante jours bientôt de grandes fatigues, ont un moral superbe.... Père, je suis calme, très calme. Avant l'action, je me domine. Je marcherai comme toujours. Si je tombe, tu peux être tranquille : j'aurai eu la mort d'un bon soldat, et vous pourrez tous penser à moi, l'âme sereine. Si je tombe, je tomberai face à *eux*, sans plainte, en pleine conscience de ma force, de ma lucidité d'esprit, de ma volonté. *La guerre que nous faisons vaut bien que l'on meure ainsi.* » — N'ai-je pas cité ailleurs l'admirable lettre d'un jeune savant, Jean Chatanay, à sa femme : « Si elle t'arrive, c'est que la France aura eu besoin de moi jusqu'au bout. Il ne faudra pas pleurer, car, je te le jure, je mourrai heureux, s'il faut donner ma vie pour elle.... Au revoir.... Promets-moi de n'en pas vouloir à la France, si elle m'a voulu tout entier.... Il y aura aussi un petit bébé, tout petit, que je n'aurai pas connu. Si c'est un fils... *tu lui diras, lorsqu'il sera en âge de comprendre, que son papa a donné librement sa vie pour*

un grand idéal, celui de notre patrie reconstituée et forte.... » — On lira plus loin quelques fragments de lettres de Pierre-Maurice Masson. On pourrait multiplier les exemples. Tous ces braves ont le même langage, comme ils ont la même âme.

Cette âme, beaucoup d'entre eux l'ignoraient il y a trois ans : c'est la guerre qui la leur a révélée à eux-mêmes. Après avoir raconté, très simplement, à sa femme, ses derniers exploits, s'étonnant lui-même de « ce beau courage qu'il ne se connaissait pas », un caporal réserviste, petit employé d'un grand magasin de nouveautés, ajoute : « Mais oui, tu vois comme je suis changé.... Oui, *c'est moi qui suis enfin moi-même; il a fallu cette épreuve pour qu'à chaque instant je trouve un plaisir indicible à prononcer ton nom*, pour qu'à chaque moment périlleux où la vie ne tient qu'à un fil, où l'on entend aux oreilles le sifflement des balles, ton nom me monte aux lèvres et ton image à l'esprit.... » — La guerre a réveillé les instincts guerriers de la race, et les plus pacifiques deviennent d'étonnants soldats. Un tout jeune ouvrier, nommé caporal sur le champ de bataille, écrit à ses anciens « patrons » : « Si je suis blessé, je ne l'ai pas volé, car je me suis fait sentir aux Boches, ou plutôt je leur ai fait sentir ma baïonnette qu'ils craignaient tant. J'ai échappé souvent à leurs baïonnettes plates, bien tranchantes. Quatre coups ont traversé ma capote : vingt-deux balles ont traversé mes effets, pantalon, capote; j'ai reçu quatre balles dans mes galons. Vous voyez si j'étais près d'y passer. Je reviens de loin. Les majors ont été bien épatés en voyant mes effets : aussi le général com-

mandant la place de Bourgoin est venu les voir aussi et il m'a embrassé comme mon père.... »

Au moment de la mort, leur courage ne les abandonne pas plus que leur délicatesse et leur ardeur patriotique. Voici le dernier billet d'un jeune instituteur : « Chers parrain et marraine, je vous écris à vous, pour ne pas tuer maman, qu'un pareil coup surprendrait trop.... J'ai deux blessures hideuses, et je n'en ai pas pour bien longtemps. Les majors ne me le cachent même pas. Prévenez donc mes parents le mieux que vous pourrez : qu'ils ne cherchent pas à venir à Suippes, ils n'en auraient sûrement pas le temps. Adieu, cher parrain, chère marraine, chers parents, chers cousins, vous tous que j'aimais. *Vive la France!* »

Ce stoïcisme, cette résignation, cette bravoure, ce don spontané de soi ne sont pas le privilège des seuls combattants; ces vertus se pratiquent aussi à l'arrière. La veuve d'un lieutenant de réserve tué au Four de Paris répond en ces termes à des condoléances : « Malgré toute ma souffrance, j'essaie de ne pas m'appesantir sur ma grande douleur, car ce serait, il me semble, vis-à-vis de cette mort de héros, une faiblesse de ma part. J'ai fait de cet être si cher le sacrifice complet à la France, *et de ce sacrifice, je ne dois pas mesurer l'étendue. Ce qui est donné est donné* : un regard en arrière pourrait être une défaillance. » — Une mère, en apprenant la mort de son fils, écrit ces lignes, dignes du grand Corneille : « Dans ce malheur effroyable, une grande consolation me reste. Pendant dix-sept ans, j'ai disputé mon fils à toute sorte de maladies. J'avais pu l'arracher à la mort à force de soins constants.

Je suis profondément fière d'avoir réussi à le conserver pour lui permettre de mourir pour la Patrie. Là est ma grande consolation. » — Une pauvre femme, dont la mère et les deux enfants ont été tués par les Allemands, et dont la maison a été pillée, écrit à son mari mobilisé; elle regrette de ne pouvoir faire le coup de feu contre les envahisseurs : « Tu peux faire part, dit-elle, de cette lettre à tes camarades, pour que tous les soldats français puissent nous venger, car la haine sera toujours plus grande pour ces Barbares. *Ne te fais pas de bile pour moi, je n'ai plus d'enfants.* » — Et voici ce qu'une vieille mère, dont huit enfants sont morts à l'ennemi, dicte à ses filles pour l'un des survivants : « J'apprends la nouvelle que Charles et Lucien sont morts dans la journée du 28 août. Eugène est blessé grièvement. Quant à Louis et Jean, ils sont morts aussi. Rose a disparu. Maman pleure. Elle dit que tu sois fort, et que tu ailles les venger. J'espère que tes chefs ne te refuseront pas cela. Jean avait eu la Légion d'honneur. *Succède-lui.* Ils nous ont tout pris. Sur onze qui faisaient la guerre, huit sont morts. Mon cher frère, fais ton devoir. *On ne te demande que cela.* Dieu t'a donné la vie; il a le droit de te la reprendre, c'est maman qui le dit.... Tes sœurs. » — Ces sœurs, ces épouses et ces mères qui parlent ainsi, et que la douleur, loin d'accabler, exalte, sont les dignes compagnes de ceux qui se battent sur le front. Et voilà ce peuple français « dégénéré » que l'Empereur allemand voulait abattre, en le terrorisant!

Dans cette résistance héroïque aux nouveaux Barbares, toutes les classes, tous les âges sont si

bien mêlés et confondus qu'il est difficile de distinguer un groupe particulier de Français et de le désigner plus spécialement à l'attention admirative et reconnaissante des vrais amis de notre pays. Il semble bien pourtant que les jeunes générations aient répondu avec une ardeur singulière à l'appel de la patrie et se soient sacrifiées avec une allégresse, une générosité qu'on ne saurait trop glorifier. Ici, ce sont des enfants, de simples *boys-scouts* qui, à l'insu de leurs parents le plus souvent, veulent servir et partent au front. « Je suis entraîné depuis longtemps, — écrit l'un, Lucien Roux, — à toutes les fatigues et au froid, je serai bien couvert, et là-bas, derrière nos canons, je ne souffrirai pas trop des intempéries. Je reviendrai bientôt vous embrasser tous, et je serai fier d'avoir fait la campagne, d'avoir rempli mon rôle d'éclaireur, d'avoir défendu ma patrie, d'avoir délivré des griffes allemandes mon petit Pierrot chéri. » — Un autre, Pierre Mercier, qui n'a pas quatorze ans, écrit à ses parents : « Chers parents et chères sœurs, ne pleurez pas mon départ, car c'est pour la Patrie que je m'en vais; au contraire, vous n'avez qu'à être fiers d'avoir un fils et un frère sous les drapeaux.... Et toi, petite Suzanne, va toujours à l'école pour apprendre la géographie et l'histoire; *bientôt elles seront changées.* » — Un autre enfin, Lucien Mazin, écrit à sa famille désolée : « Mes chers parents, vous m'excuserez de ne pas vous avoir écrit plus tôt. Je n'ai pas eu beaucoup de temps. J'ai été les premiers jours dans les tranchées. J'ai fait le coup de feu comme les autres. Un jour, j'ai surpris deux Boches derrière un arbre, en train

de manipuler des bombes. Je les ai tirés à bout portant. J'ai été blessé par un éclat d'obus. Ce n'était rien, et je suis resté ici. » Heureux parents d'avoir de tels fils!

Un peu plus âgés, ils n'ont pas moins de courage et d'élan, mais, comme il est naturel, ils pensent davantage. Voici un engagé volontaire qui, en partant au front, veut payer sa dette au lieutenant-colonel Rousset et lui écrit pour lui dire quelle action son *Histoire de la guerre de 1870*, lue dès le collège, avait eue sur la formation morale : « En même temps, germait en nos cœurs, plus que l'espoir, la certitude que la revanche était proche et que nous aurions l'honneur d'y prendre part. Nous nous y entraînions déjà. Si l'un de nous, en promenade, se disait fatigué ou se plaignait quelque peu : « Tu en verras d'autres, lui disait-on, quand « nous serons outre-Rhin! » L'heure a sonné. *Nous n'en avons pas été surpris : nous l'attendions.* »

Veut-on voir au naturel, et comme à l'état pur, l'âme de ces jeunes gens de la grande guerre? Qu'on lise cette lettre du lieutenant observateur B... de P..., écrite au lendemain d'un heureux duel aérien :

Toute ma joie est augmentée de l'hommage que je fais à mon cher vieux guerrier de père de cette croix qui va briller sur ma poitrine. J'ai été d'office proposé pour la Légion d'honneur. Je l'aurai dans quelques jours. Je suis très fier. J'ai eu le choix entre les galons et la croix. Tant pis pour les galons! Papa souvent m'a dit : C'est une bêtise; mais, ma foi, c'est chic, ça me tente et me ravit; les galons, c'est de l'argent; cette croix, c'est de la gloire.

Je suis encore un peu sous le coup de l'émotion et je

ne sais pas très bien vous écrire tout cela. Je n'ai pas dormi cette nuit. *Je voyais ces pauvres ennemis attendus de l'autre côté par les leurs*, et je connais l'inquiétude qui vous broie quand un de nos oiseaux est sur les lignes ennemies et tarde à rentrer. *Je pensais à leurs mères, à leurs sœurs, à leurs femmes peut-être....*

Il y avait un pilote, un lieutenant, et l'observateur, un capitaine. Nous nous sommes rencontrés à près de deux mille sept cents mètres de haut. J'avais jeté par-dessus bord lunettes, gants et tout le fourbi. J'ai pu leur tirer quatre balles, trois ont porté. Une a tué net le capitaine observateur, droit au cœur, une autre a cassé un bras au pilote en crevant son réservoir, la troisième lui a traversé le cou. Ils sont descendus en trombe, mais le pilote, très habile, a pu atterrir d'un seul bras, et l'appareil est intact. Nous descendons au-dessus comme un vautour sur sa proie; c'était magnifique. Jamais, jamais, on ne peut s'imaginer ce que c'est.

A terre, j'ai bondi hors de l'appareil. L'observateur, mort à son poste, était inerte. Le pilote lève le bras et se rend. *Ma foi! moquez-vous, j'ai sauté sur cet homme tout jeune et je lui ai serré la main de toutes mes forces.* Il a compris, et j'ai vu dans ses yeux qu'il comprenait ce qui me traversait le cœur.

Le soir, le général commandant l'armée nous a fait appeler au quartier général, le pilote (Gilbert) et moi, et nous a chaudement félicités; c'était de Castelnau. Notre nom ne lui était pas inconnu, m'a-t il dit. Il a été très chic, et je vous assure que c'est une entrevue qu'on n'oublie pas. J'aimerais que la croix que je vais porter fût une de celles que papa a portées si longtemps : n'en trouverez-vous pas une de ces croix de chevalier?

Je n'ai pas le temps d'écrire plus long. Je suis un peu énervé, mais très bien, et content et joyeux de votre joie. Que ce cher père soit heureux! J'ai bien pensé à lui aussi, là-haut, au grand moment de l'attaque. Vous avez tous, mes chéris, défilé devant mes yeux avant le grand moment. J'avais assez de chances de disparaître. *Images*

douces et brèves, vos traits et vos noms étaient en mon cœur durant ma dernière prière là-haut! là-haut! C'était solennel et doux, et comme toujours j'ai été protégé, béni! Merci, mon Dieu! Merci à vos tendresses, à vos prières, à votre amour qui me rendent si fort, si calme.

Je ne sais rien de plus jeune, de plus frais, de plus généreux, de plus pur. Une pareille lettre fait autant d'honneur à la famille qui l'a reçue qu'à celui qui l'a écrite, et nous ne nous inclinerons jamais trop bas devant la longue lignée de traditions, d'obscurs dévouements, de secrètes vertus dont ce jeune héros est l'aboutissement et le témoignage. Et comme il témoigne aussi pour la génération dont il fait partie! Il a pu m'arriver, je l'avoue, avant la guerre, de sourire un peu des « jeunes gens d'aujourd'hui », de leurs naïfs enthousiasmes, de leurs illusoires découvertes, de leurs intrépides assurances; et je les attendais à l'action. L'heure de l'action est venue plus tôt que nous ne pensions tous, et elle les a trouvés égaux, et peut-être supérieurs à leurs rêves. Certes, les grands devoirs qui se sont imposés à eux dès leur entrée dans la vie, j'espère bien que nous les aurions acceptés et remplis d'une âme aussi virile, si la destinée, il y a un quart de siècle, nous avait proposé le même pari tragique, et je n'ignore pas que ceux qui les entraînent, et leur donnent l'exemple, leurs officiers, leurs grands chefs, ne sont pas précisément leurs contemporains. Mais enfin, jamais, dans aucun temps, ni aucun pays, jeunesse n'a couru à la mort, à la gloire, avec un élan plus joyeux, avec un esprit de sacrifice plus résolu et plus unanime, et quand on songe à tant

de jeunes vies déjà fauchées dans leur fleur, on ne peut se défendre à leur égard d'un sentiment de respectueuse et poignante admiration.

Mais ils ne veulent pas qu'on les plaigne : « Tu me dis, écrit l'un d'eux à son père, que notre génération est une génération belle et forte. C'est vrai, mais ce qui est plus vrai encore, c'est que, comme je l'écrivais à mon frère, le jour où il a signé son engagement, nous sommes la génération privilégiée. Nous sommes ceux à qui il est permis d'espérer, si nous en revenons, de pouvoir bâtir à l'abri de l'ouragan, ceux qui pourront vivre sans avoir le terrible souci de réveils sanglants. Nous sommes ceux qui, pouvant respirer librement, seront capables des plus grands efforts et des plus grandes réussites. Notre génération vaincra, parce qu'elle sait que ce bonheur qu'elle conquerra sera pour elle. Qu'elle sera belle, notre vie de demain ! et nous saurons d'autant mieux en profiter sagement, que nous aurons eu plus de difficulté à vaincre. Ne nous plains pas, ne nous admire pas ; envie-nous ! »

Ah ! oui, envions-les.

Ces héros ne sont point moroses ; ils ont l'héroïsme gai ; ils « ont le sourire », comme ils disent, et même le rire. Les plus belles heures de leur vie sont celles où ils risquent leur existence pour jouer quelques bons tours aux « Boches » : tel celui qui, « pour faire comme papa », emporte sur son dos une sentinelle allemande qu'il a étourdie d'un coup de marteau et qui s'amuse à entendre les balles ennemies s'acharner sur son bouclier d'un nouveau genre. Ils plaisantent sur leurs dangers et

sur leurs souffrances. « On voit la mort à chaque minute, écrit un téléphoniste d'artillerie, on remonte les blessés ; à chaque instant, un pas de plus, un pas de moins peut vous perdre, et tout autour de soi, on cause, on rit, on ne pense même pas aux projectiles.... Je suis en bonne santé, couvert de boue, les pieds trempés *et heureux comme deux rois.* » — « Mon cher ami, écrit un autre, dans la lettre du 5 novembre, tu me demandais de te faire admirer la couleur de mon écriture. Je l'aurais fait avec un bien grand plaisir si, dans la tranchée, au moment précis où je terminais la lecture de tes lignes, un obus malencontreux n'était venu m'enlever le bras droit ; ta lettre avait suivi ; *j'ai dû la ramasser de la main gauche.* » — « Chers parents, écrit un matelot, lisez cette lettre en riant, car moi, j'ai presque le fou rire maintenant. Que devez-vous penser en ce moment, car vous avez dû apprendre par les journaux la triste nouvelle? Le 25 octobre au matin, vers sept heures, sera la date la plus mémorable de ma vie ; je vous assure que je l'ai échappé belle. » Et il conte comment le bateau sur lequel il était embarqué a été coulé par l'*Emden.* — « Ne t'inquiète pas, écrit un autre troupier à sa mère, au lieu de maigrir, j'engraisse, et je commence à avoir une barbe respectable. *Je suis plus gai que jamais*, et je casse la tête à toute mon escouade. *Je chante du matin jusqu'au soir*, et les vieux m'aiment bien, car je sais toucher la corde sensible, soit en les remontant, soit en me riant de la mitraille. Les nuits blanches ne se comptent plus, mais l'on est toujours solide au poste. »

Cet héroïsme joyeux correspond, à n'en pas

douter, à certains instincts permanents de la race, mais il a aussi un indéniable fondement moral. Tous ces soldats qui, hier encore, songeaient si peu, pour la plupart, à faire la guerre, sont profondément pénétrés de la justice, j'oserai dire de la sainteté de la cause qu'ils défendent. Ils savent qu'ils sont les soldats du droit, et non pas seulement du droit français, — l'Allemagne, elle aussi, invoque un prétendu droit allemand, — mais du droit humain. Ils savent que la liberté et la moralité du monde seront le fruit de leur victoire, et que l'avenir de la France n'est pas ici seul en cause. Et ils savent que tout ce qui, chez les autres peuples, n'a pas une âme d'esclave, est de cœur avec la France libératrice. Ils n'ont, pour s'en rendre compte, qu'à voir se battre sur notre propre front nos troupes coloniales. Un jeune Arabe, de Mostaganem, fils d'un homme qui a servi vingt-cinq ans sous nos drapeaux, écrit à l'amiral de Marolles une lettre aussi touchante qu'émouvante : « Je m'engage marin dans la torpille de guerre, volontairement, comme naturalisée française pour défendre *la patrie notre mère la France*, pour taper sur les Autrichiens et les Prussiens, partout où mon amirale voudra nous conduire, fût-ce au tonnerre de Dieu ». — Un autre, caïd de la province de Constantine, regrette d'être trop vieux pour aller venger « ses frères de 1870 », et écrit à son fils blessé : « Mon cher enfant, les miens ainsi que moi, nous prions pour que tu sois vite guéri, afin que tu puisses retourner sur le champ de bataille, pour te venger de cette race maudite d'Allemands, ce peuple sans cœur, *qui ne possède pas la moindre*

notion de justice, ces vandales qui veulent envahir *notre chère France*! Mais le cœur des Français est grand, et leur valeur guerrière plus grande encore; leur courage vient de ce qu'ils combattent pour le drapeau tricolore, l'emblème de la justice, dans la grandeur d'âme et des bons sentiments.... Dieu sera avec la nation juste pour écraser l'Allemagne, et la rayer de la carte de l'Europe. J'espère que la présente te trouvera rétabli et prêt à repartir, pour prouver la valeur des turcos et montrer à tous les peuples que *les Arabes savent défendre leurs bienfaiteurs. La France a fait de nous des hommes, c'est le moment ou jamais pour nous de nous montrer dignes d'être appelés ses enfants.* »
— Est-ce que de telles lettres ne sont pas la meilleure justification de l'œuvre coloniale et civilisatrice de la France? Si nous possédions des lettres des indigènes du Cameroun, on y verrait sans doute que l'Allemagne, dans ses colonies, a entendu la « Kulture » d'une manière un peu différente.

Cette fièvre généreuse de sacrifice, cette foi quasi mystique dans la mission et les destinées de la France est, en bien des cas, rehaussée et comme alimentée par la foi religieuse. Ceux qui s'en étonnent, chez nous et chez les neutres, n'ont pas assez réfléchi aux rapports secrets, mais réels, qui existent entre les deux « ordres ». Au fond, tous les idéalismes se tiennent et, peut-être, se confondent. Assurément, il n'est point indispensable, pour être un excellent patriote, un soldat plein d'ardeur, même un héros authentique, d'être un grand croyant; mais cela n'y nuit pas non plus. Ce

n'est pas un simple hasard si, dans certains milieux, avant la guerre, on a vu se développer du même pas le pacifisme, l'antimilitarisme, l'internationalisme, et l'anticléricalisme; et ce n'est pas un simple hasard non plus si quelques-uns de nos plus grands chefs se trouvent être d'admirables chrétiens. En tout cas, il est clair qu'une religion qui prêche le dévouement et l'ascétisme, qui affirme l'immortalité, qui glorifie le sacrifice, qui sanctifie et divinise la douleur, ne peut que fournir un fondement solide et un substantiel aliment aux plus hautes vertus militaires. De ce viatique spirituel quelques-uns de nos héros, peut-être inconséquents avec eux-mêmes, ont pu se passer, c'est entendu; mais beaucoup d'autres, et non des moindres, y ont puisé un précieux réconfort, une perpétuelle excitation à se surpasser eux-mêmes. Au contact quotidien des douloureuses réalités de la vie et de la mort, d'autres enfin ont senti se réveiller en eux des croyances dont ils n'avaient pas encore éprouvé la vivante efficacité, qu'ils croyaient mortes, et qui n'étaient qu'assoupies. L'exemple, les conseils, la charitable et discrète influence des nombreux prêtres qui combattent dans nos armées ont, comme il était naturel, contribué dans une large mesure à ces évolutions morales. Telle qu'elle nous apparaît dans les lettres de nos soldats, la France de la guerre se retrouve infiniment plus religieuse, et même chrétienne, que ses ennemis et même bon nombre de ses amis ne l'avaient dépeinte. Encore une fois, l'un des résultats de la terrible crise que nous traversons aura été de ruiner de fâcheuses légendes, et de faire

« éclater aux esprits » l'âme profonde de la vraie France, que nous avions eu le tort de trop laisser calomnier par ses adversaires.

II

Ces observations, que suffiraient à suggérer les lettres éparses de soldats qui ont été publiées, ou que nous avons pu lire, prennent une singulière consistance quand on vient de feuilleter deux volumes où l'on a récemment recueilli un certain nombre de lettres de prêtres combattants. Ces deux livres, dont on ne saurait trop conseiller la lecture aux professionnels de l'anticléricalisme, sont la meilleure réponse que l'on puisse opposer aux « rumeurs infâmes » que de mauvais Français, — agents, espérons-le, inconscients de l'Allemagne, — ont fait circuler dans certains milieux populaires touchant la conduite de nos prêtres aux armées. Il ne manque pas en France d'esprits modérés et libéraux qui ont accueilli avec sérénité les odieuses lois d'exception et de proscription votées naguère par le Parlement contre les Congrégations religieuses en général et les Jésuites en particulier. Savent-ils, ces honnêtes gens, qu'à l'appel d'une Patrie qui s'était montrée pour eux si marâtre, les Jésuites français sont accourus sans hésiter, et que *cent vingt* d'entre eux sur six cents sont déjà morts à l'ennemi? Quels services les morts et les vivants ont rendus à nos troupes, quels exemples de bravoure, d'abnégation, d'infatigable dévouement ils ont constamment donnés,

si l'on veut s'en rendre compte, on n'a qu'à lire les volumes où le P. de Grandmaison a réuni quelques-unes de leurs lettres. Et si l'on joint à ces livres celui où M. Victor Bucaille a rassemblé d'autres lettres de prêtres, on aura une idée non pas complète assurément, mais assez précise, de l'œuvre du clergé français pendant la guerre. Il y a plus d'un an, l'évêque d'Orléans déclarait qu'il avait perdu 33 pour 100 de ses séminaristes, que, parmi ses prêtres, douze étaient tombés au champ d'honneur, neuf avaient été blessés, dix avaient reçu la croix de guerre, un autre, la médaille militaire, un autre, la Légion d'honneur. Dans le diocèse de Lyon, soixante-dix-sept prêtres ou séminaristes étaient morts à l'ennemi. Et dans tous les diocèses de France il en est ainsi. A l'heure actuelle, 2000 ecclésiastiques ont payé de leur vie le droit de se dire Français, près de 4000 ont été cités à l'ordre du jour, ou décorés. Quoi qu'aient insinué de funestes politiciens ou de méprisables journalistes, les vingt-cinq mille religieux ou prêtres qui sont mobilisés auront bien collaboré à la victoire française.

Quittons les généralités et voyons les textes. Il y a si peu d'analogies entre la fonction du soldat et celle du prêtre qu'on ne saurait guère s'étonner de certains scrupules et de certaines répugnances ecclésiastiques. Mais de ces scrupules et de ces répugnances, nos prêtres finissent par triompher, et, quand il le faut, ils « piquent à la fourchette » d'aussi bon cœur que les autres. « Une souffrance me demeure, parfois pénible, c'est, dit l'un, de mourir en tuant des hommes; de cela je me con-

sole difficilement. J'aurais tant préféré être brancardier, et mourir du moins en sauvant la vie des autres! Que voulez-vous? Je ferai mon devoir, et si je dois marcher à la baïonnette, je marcherai. Pourtant, je ne veux pas me laisser aller à des sentiments haineux, et je voudrais m'élancer à l'assaut en disant ces mots : *Adveniat regnum tuum, fiat voluntas tua!* Je tâche de les interpréter en ce sens.... *Je suis convaincu que nous marchons pour le droit et pour la liberté.* » — « Je n'ai de haine contre aucune créature faite à l'image de Dieu et à sa ressemblance, écrit un autre; mais... *je ne puis pas ne pas marcher en croisé* et dresser mon canon contre la fausse philosophie, contre la fausse exégèse, contre la politique pleine de fausseté et d'arrogance qui veut asservir le monde, dans le mépris de notre race, de notre histoire, de nos traditions, de notre foi. »

Cet état d'esprit est le meilleur qu'on puisse souhaiter à des soldats qui vont se battre. Et, de fait, tous ces prêtres-soldats se laissent prendre, comme des sabreurs de profession, à la poésie exaltante, à la tragique beauté, à la griserie du champ de bataille. « Quelle belle fête! s'écrie un prêtre artilleur, après son premier combat. C'est le baptême du feu. Vive Dieu! Vive la France! Nous voici baptisés. C'était beau, très beau! » — « J'ai peu souffert de ma blessure, écrit un autre. Les plaies se sont refermées peu à peu. Dans quelques jours, je compte regagner notre dépôt à Narbonne... et puis... aller faire expier aux Boches l'insulte qu'ils ont faite à mon bras. » — « Nuit et jour, écrit un autre, nous avons les guetteurs qui sont à l'affût

des Allemands; dès qu'un curieux montre la tête de l'autre côté, un coup de fusil le rappelle à l'ordre. Et quand ils sont trop nombreux, ces indiscrets, *on abandonne vite le livre de cantiques, et on fait un feu par salves* ! Voilà notre vie. » Évidemment elle lui plaît, cette vie, puisqu'il termine sa lettre par ces mots : « Vivent les curés sac au dos ! »

Elle leur plaît même si bien à tous ces prêtres, cette vie nouvelle, qu'ils en prennent au bout de fort peu de temps l'esprit, les habitudes, et presque le langage. « Si vous me revoyiez, écrit un novice de la Compagnie de Jésus, avec mes galons de sous-lieutenant, grognant parfois et tempêtant, buvant la goutte un peu tout le jour, histoire de me réchauffer, vous auriez le droit de dire : *Quantum mutatus ab illo!* » Bien entendu, on leur sait gré de leur simplicité, de leur facilité de commerce et d'adataption; dans la franche camaraderie des dangers affrontés en commun, bien des préjugés mutuels tombent; la tolérance, le respect mutuel sont des vertus qui semblent alors toutes naturelles. — « J'ai une vieille église de village que je décore, dit l'un. Nous y avons fait des offices de Noël qui laisseront un bon souvenir dans l'âme des assistants. Mais quel caravansérail ! un piano emprunté à l'école laïque, un violon tenu par un radical militant et politicien, un chanteur de *Minuit, chrétiens*, protestant et radical socialiste, et l'aumônier prêchant dans cette grande paix, qui tombait du ciel en cette nuit de Noël, la loyale et pacifique collaboration de tous les hommes de bonne volonté ! » — Et un autre conte avec humour cet épisode de la retraite de Charleroi : « Un soir,

nous eûmes à quatre, le pasteur protestant, le rabbin, un officier qui se disait libre penseur, et moi, la bonne fortune de trouver un lit, sans draps, bien entendu, et un matelas. Vite, vite, on tire au sort : le pasteur couche avec le rabbin (l'Ancien avec le Nouveau Testament) et le dogme, que je représente, s'allonge aux côtés de la libre pensée. Au bout de deux minutes, c'est un concert merveilleux auquel aucun congrès de religion ne pourra jamais parvenir. » — Et à ceux qui douteraient que les prêtres pussent retirer quelque bénéfice moral de cette existence en commun et de ces multiples expériences, c'est un prêtre en personne qui répond : « Au milieu de ces horreurs, *la guerre nous révèle le mystère de la fraternité sociale et nous rend le sens de la Patrie.* A tous ceux qui nous aident à mieux percevoir ces grands aspects de la vie et de l'âme humaine, blessés et gens hospitaliers des villes et des campagnes, merci. »

Ce ne sont pas là des paroles en l'air. Les plus beaux, les plus vibrants hommages qui aient été peut-être rendus à l'héroïsme de nos soldats sont dans ces lettres de prêtres. Du journal d'un Jésuite, aumônier militaire à un bataillon de chasseurs qu'il a assistés dans les effroyables combats de Notre-Dame-de-Lorette, j'extrais quelques lignes singulièrement éloquentes : « Y a-t-il héroïsme comparable à celui-là? Donner une fois sa vie dans l'ivresse de la charge, au scintillement des lames, emporté par la course folle, c'est un geste splendide, oui... mais tenir là, sur cette poussière brûlante, derrière une motte de terre perpétuellement bouleversée, être arrosé d'acier, enterré vivant,

ébranlé par de foudroyantes commotions, éclaboussé de cadavres en putréfaction dont les obus vous couvrent et dont l'odeur fétide s'attache à la barbe et aux vêtements, souffrir de la faim et de la soif, trois jours et trois nuits durant, se sentir de plus en plus seul à mesure que la nuit ou les blessures font le vide autour de vous... et tenir, tenir toujours, sans un mot, sans une plainte, sans avoir même l'idée de s'en aller, n'est-ce pas le *summum* de l'héroïsme? Cela, je l'ai vu réalisé par ces hommes, et avec quelle abnégation toute simple, quelle ignorance émouvante de leur propre grandeur! Oui, vraiment, ici, il faut le redire : Que la France qui se bat est belle! » — Un exemple, que j'emprunte au même témoin : « Un jeune sous-lieutenant de dix-huit ans et demi, chargé avec sa section de se saisir d'un point important en avant de notre ligne et de le conserver, s'y cramponne avec ses trente-quatre chasseurs dans un embryon de tranchée nuitamment amorcé. Marmitage effroyable. Leur unique communication avec les leurs, — un petit boyau hâtivement construit, — est anéantie. Pris de flanc, de dos, canons et tirailleurs les abattent un par un. Les heures passent : 6 heures, trente chasseurs; 9 heures, vingt-trois chasseurs; midi, quinze chasseurs; 18 heures, cinq chasseurs. Le sous-lieutenant D... se traîne en arrière, rampe de trou en trou, vient rendre compte de sa mission et retourne à 21 heures avec une autre section. Plus que trois chasseurs!... Trente et un étaient morts ou blessés, sans qu'un seul pût être emporté avant la nuit, mais les trois survivants tenaient toujours! » — Du même encore : « Je visite

nos chasseurs. Charmant voyage : 4 kilomètres de boyaux pour les atteindre, et quels boyaux! Mauvais fossés démolis où, bon gré, mal gré, il faut enfoncer jusqu'aux genoux, parfois davantage, se traîner à plat ventre, passer dans les trous d'obus au fond inexploré, s'insinuer entre les gabions, les sacs à terre, les charrettes disloquées, ramper sur des cadavres en pleine décomposition, écraser des vers tombés des cadavres du parapet et qui grouillent au fond de la tranchée, se garer des marmites qui pleuvent et vous rendent le passage méconnaissable au retour, s'arc-bouter des mains et des pieds pour ne pas aller tout à fait au fond des mares.... Voilà un aperçu des agréments du voyage. Salué en route, le long du boyau, la compagnie de soutien : hommes enveloppés de toiles de tente, entassés l'un près de l'autre pour se réchauffer ou couchés en rond dans de petits trous.... « Eh bien! « les gars, ça va? — Oh! très bien, monsieur l'au- « mônier. On est heureux ici, nous y finirions bien « la campagne! » « C'est trop beau, dira-t-on. Il y a pourtant des misères. — Eh oui! La nature humaine, là non plus, n'est pas sans défaillances. Je ne prétends pas les nier, mais moins encore convient-il de les faire ressortir. Ce ne sont que des taches, des défaillances individuelles. Elles n'enlèvent rien à la beauté de l'ensemble; elles sont comme absorbées par la somme des vertus et des sacrifices que supposent ici ces seuls mots : l'accomplissement du devoir. Il me suffit d'être vrai. Or, j'ai conscience de l'être, trop incomplètement, hélas! *parce que trop au-dessous de la splendide réalité*.... Un jour, j'en suis sûr, nous resterons

confondus d'admiration. Je n'imaginais pas tant de beauté, dirons-nous. »

Qu'ajouter à de tels témoignages, qu'il faut, l'auteur nous en avertit, élargir, amplifier, étendre, non pas seulement aux seuls chasseurs, mais « à tous les enfants de France » ? Et tous nos héroïques enfants de France ont-ils jamais été mieux dépeints, et mieux loués?

Ne craignons pas d'insister. En face des cruautés et des infamies allemandes, — qu'on lise, par exemple, dans le recueil de M. Bucaille, la lettre sur *le Martyre du Père Véron*, ou dans celui du P. de Grandmaison, les pages intitulées *Avec les Allemands* ou *le Torpillage de l'* « *Arabic* », il est doux, il est réconfortant de constater le stoïcisme souriant, l'endurance, la bravoure généreuse et calme de nos soldats. Un caporal du 115e est tombé dans un champ de betteraves; il réclame avec instance l'aumônier de son régiment. Celui-ci, un jésuite, le P. D..., arrive enfin : « Le plus doucement possible, on le soulève. Il a une cuisse brisée. C'est hier, à sept heures du matin, qu'il est tombé, puis il est resté là tout le jour. Vers quatre heures, les Allemands sont venus sur lui, l'ont retourné; *il a montré sa cuisse brisée et, à bout portant, ils lui ont tiré deux balles dans la tête;* une lui a arraché les deux yeux. Et il est resté là toute la nuit à dire son chapelet et à m'attendre. Quand il est installé sur un matelas, un peu lavé du sang qui l'encroûte, je l'absous, et, dès lors, il ne cesse de me redire : « Je suis au paradis! Je suis si bien « ici! » *Pas une plainte, pas un mot de douleur, toujours le remerciement et la joie comme d'une extase.*

Il ne voit plus rien de la terre, et c'est toujours la nuit pour ce pauvre petit sans yeux. Mais le ciel est là devant lui. » — Après une attaque formidable des Allemands qui a échoué piteusement, un autre prêtre écrit : « Nos soldats jeunes ou vieux, blessés ou pas, sont revenus animés d'un enthousiasme indescriptible, et, depuis, toutes les troupes qui partent pour les tranchées, défilent en chantant, en plaisantant, tout comme si elles allaient à la parade. C'est simplement merveilleux, et je n'arrive pas à m'expliquer comment, après neuf mois de guerre aussi dure, le moral de nos soldats peut être ce qu'il est, c'est-à-dire supérieur encore à ce qu'il était au début des hostilités. »

Dans quelle mesure les prêtres-soldats, officiers ou simples aumôniers, ont-ils contribué à entretenir ou à « surélever » le merveilleux moral de ces troupes, « les plus belles que la France ait jamais connues », selon le mot significatif du général Joffre[1], c'est ce qu'il est assez difficile de préciser, d'après leurs lettres, la modestie et l'humilité professionnelles leur faisant un devoir de passer sous silence leurs actions les plus méritoires. Pourtant, à défaut même des témoignages non ecclésiastiques et des citations à l'ordre du jour, leurs aveux involontaires, les hommages qu'ils rendent

1. On a publié des fragments de lettres du général Joffre; ils font honneur au chef si humain qui a écrit ces quelques phrases : « Le temps travaille pour nous. Et moi, il faut que je tienne bon jusqu'au bout pour la France.... Les temps froids sont arrivés et puisse cet hiver ne pas être rigoureux! Je frémis en pensant aux souffrances qu'endurent nos vaillants soldats, obligés le plus souvent de coucher dehors; et ma pensée va sans cesse vers eux. »

çà et là à la conduite de leurs confrères nous permettent d'entrevoir que leur influence personnelle a été considérable, et qu'ils n'ont pas en vain prêché de parole et surtout d'exemple, l'abnégation patriotique, le devoir, l'esprit d'héroïsme et de sacrifice. « J'ignore, écrit l'un, si l'on me laissera au train régimentaire jusqu'à la fin de la campagne. Si cela était, je ne désespérerais pas de revenir matriculé dans le dos par les Allemands et sur la poitrine par les Français, car je suis proposé pour la médaille militaire. Je n'ai rien fait que mon devoir, j'en suis récompensé. » — Et un autre, après une reconnaissance périlleuse : « On m'a obligé d'aller rendre compte au général de tout ce que j'avais vu en avant; il m'a refélicité et reproposé pour mon deuxième galon. Le commandant voulait me citer à l'ordre du jour : je n'ai pas voulu. Je n'ai fait que mon devoir en bon soldat et surtout en bon séminariste. Et puis, ces honneurs sont si vains! Votre nom marqué là, un bout de ruban rouge ou or ici, qu'est-ce que cela? La seule récompense que j'envie, c'est de revêtir un jour ma chère soutane. » — Tous, à vrai dire, n'ont pas le même dédain pour la gloire militaire; et j'aime fort ce bout de lettre d'un séminariste du diocèse d'Albi qui vient d'être décoré de la main du généralissime : « Vous êtes bien jeune pour avoir la médaille militaire, sergent! m'a-t-il dit. — Vingt-trois ans, mon général. — Vingt-trois ans? Savez-vous que j'ai attendu jusqu'à soixante-trois ans pour l'avoir? En êtes-vous content? — J'en suis très fier, mon général. — Moi aussi. » Et après ce court dialogue, une bonne embrassade avec

deux gros baisers qui claquent. Vous dire ce que j'éprouvais au moment où les fortes moustaches du général frôlaient mes joues, je ne saurais : à ce moment-là, on ne vit plus. Avouez qu'il y a quelque chose d'impressionnant pour un jeune homme de vingt-trois ans de recevoir ainsi l'étreinte de ce grand vieillard, pour un sergent d'être décoré par le généralissime. Je crois bien que la joie et l'orgueil vont me tourner la tête. Il est vrai que je n'ai qu'à regarder autour de moi pour me convaincre que je ne suis pas grand'chose de plus que les autres, et que ce que j'ai reçu, d'autres auraient pu et même dû le recevoir. »

Ne l'en croyons pas tout à fait sur parole. Les prêtres qui reçoivent la médaille militaire ou sont cités à l'ordre du jour ont mérité leur récompense. Tel celui-ci qui s'était offert pour une patrouille fort périlleuse : « C'était deux heures de l'après-midi. On a demandé des hommes de bonne volonté ; personne n'osait s'aventurer. Nous étions dans une plaine absolument découverte, avec une grande route au milieu. Deux camarades m'ont suivi et nous avons rampé comme des serpents jusqu'à cinquante mètres des tranchées ennemies. Dès qu'ils nous ont aperçus, Dieu sait s'ils nous ont mitraillés à coup de fusil ; mais ils sont si maladroits qu'ils nous ont manqués, et nous sommes tout contents d'avoir pu rendre service. » — Tel encore cet autre qui, lors de la prise du fond de Buval, le lieutenant qui commandait en premier étant touché, a dû « mener cent cinquante hommes à l'assaut d'une tranchée ennemie jusque-là imprenable ». « C'est par surprise, sans aucune prépara-

tion d'artillerie, que nous devions nous en emparer. A une heure du matin, nous nous glissons jusqu'aux fils de fer boches et au cri de : En avant! nous nous précipitons sur l'ennemi. Alors, j'ai vu des choses horribles. Armés de grands couteaux, nous tuons ce qui se présente; j'ai ma capote criblée de trous, une véritable passoire. Dieu me garde, et c'est presque avec joie que je tue l'officier boche dont je garde maintenant l'épée. La tranchée était conquise, j'avais perdu quatre-vingt-dix hommes et mérité la croix de guerre. » — Tel enfin, ce Père de Gironde qui, nommé successivement, en quatre mois, caporal, sergent, sous-lieutenant, décoré, mis à l'ordre du jour de l'armée, soldat magnifique, prêtre incomparable, considéré par tous comme le palladium du régiment, meurt à Ypres, en assistant un blessé. Son action sur les hommes tient du prodige : « Ah! de Gironde, disent-ils, c'est plus qu'un homme, c'est un héros! Jamais on ne saura ce qu'il a fait pour nous. » Et de combien d'autres ne pourrait-on pas en dire autant!

A la guerre, il n'est point nécessaire de se battre pour être au danger, et les prêtres brancardiers, infirmiers ou aumôniers sont aussi exposés que les prêtres soldats ou officiers. Leur dévouement, en tout cas, n'est pas moindre, et pareille leur influence morale. Un prêtre aumônier se glisse dans une tranchée conquise et qu'un bombardement effroyable rend presque intenable : « Les zouaves me crient : « Monsieur l'aumônier, « n'avancez pas; ça tombe trop. — Mes petits, il « faut bien que je vous voie; le bon Dieu décidera de « notre sort. » Et je continue mes bonjours aux uns

et aux autres, qui disent clairement à chacun que l'aumônier se tient à sa disposition. » — Au moment du bombardement de Dunkerque : « Tandis que plusieurs de nos infirmiers se réfugiaient précipitamment dans les caves, nos malades ont pu voir chaque prêtre-soldat garder son sang-froid, redoubler de prévenances, circuler d'une salle à l'autre, d'un lit à l'autre, s'appliquant à semer partout quelques bonnes pensées, des sentiments de repentir, des encouragements en face du danger. Nos malades ne s'y sont pas trompés ; il aurait fallu voir vers qui se tendaient les mains au moment de l'évacuation générale. » — Et quant aux brancardiers, dont la fonction, à la voir de près, est si dure, si émouvante et si périlleuse, qui ne souscrirait à ces lignes de l'un d'eux : « Nous sommes heureux de nous entendre dire par ces braves eux-mêmes qu'ils préfèrent leur besogne à la nôtre. C'est une parole qui nous venge amplement des sarcasmes des esprits mal faits, qui ne voient partout que des embusqués, embusqués eux-mêmes le plus souvent, et simples spectateurs des événements ! » Quand on a lu certaines lettres, il est impossible de penser que les prêtres brancardiers sont de « simples spectateurs des événements » !

C'est que le prêtre, qu'il combatte, qu'il relève ou qu'il soigne, — ce qu'il fait, en toute occasion, avec une ardeur, une conscience admirables, — est avant tout une grande force morale. Son rôle de soldat fini, sa mission de prêtre commence, et les deux fonctions, bien loin de se nuire l'une à l'autre, se complètent, se renforcent l'une l'autre. C'est ce qu'explique excellemment un prêtre sous-

lieutenant, l'abbé Joseph Guérin qui ne rêvait que « de mourir en prêtre-soldat, par un beau soleil, au milieu des fleurs du printemps » :

Avant tout ici, écrivait-il, le prêtre est le ministre des sacrements de pénitence et d'Eucharistie.... Voilà pourquoi on s'arrache le prêtre ici.... Le prêtre, en effet, c'est la sécurité religieuse pour le bataillon auquel il appartient.... *L'incroyant lui-même est bien obligé de tenir compte, dans une guerre comme celle-ci, de la valeur des forces morales*.... L'apostolat de la joie, de la gaieté, c'est ici l'apostolat par excellence. *Le prêtre à la guerre est forcément une réserve de joie et d'entrain.* Toujours prêt à donner sa vie, qu'il a offerte une fois pour toutes le jour de son sous-diaconat, le prêtre peut vivre dans le plus grand calme à la guerre. *Nous ne pouvons pas, nous prêtres, avoir peur de la mort, et notre calme est contagieux.*

On notera que ce très beau programme n'est pas un programme théorique, mais qu'il est au contraire le fruit d'une expérience directe et personnelle, — et qu'il a été consacré par la mort de celui qui l'a spontanément rédigé. Et quand on lit les lettres de nos prêtres-soldats, — lesquelles, d'ailleurs, par humilité chrétienne, ne disent pas tout, — on voit, ou l'on devine plutôt avec quelle générosité, avec quelle efficacité aussi ils ont rempli leur mission spirituelle. Si, comme il est infiniment probable, les historiens impartiaux de l'avenir reconnaissent la supériorité morale de l'armée française sur l'armée allemande, ils devront, pour une assez large part, en rapporter l'honneur aux prêtres français. Sans vouloir le moins du monde méconnaître et diminuer les autres sources d'idéalisme national, on ne saurait

nier que l'idée religieuse soit l'une des principales; et la guerre aura eu pour résultat de mettre ce fait en pleine lumière. Que ne disait-on pas, à l'étranger surtout, de la scandaleuse incrédulité française? Or, il s'est trouvé, à l'épreuve, que la France du front, c'est-à-dire toute la France, était beaucoup moins incroyante qu'elle ne le pensait elle-même. Ceux mêmes qui, soit relâchement, soit ignorance, soit préjugés, se croyaient irréligieux, à risquer leur existence tous les jours, et à voir les prêtres de près, sont revenus à une appréciation plus saine et plus juste des choses. La guerre aura fait tomber toutes les barrières qui, dans la vie de tous les jours, séparent le prêtre des autres hommes. Le prêtre qui n'est que prêtre, le prêtre tel qu'il était dans la primitive Église, voilà ce que l'honnête peuple de France a retrouvé avec un joyeux étonnement, et, ses hérédités chrétiennes lui remontant au cœur, à ce prêtre-là qui bénit, qui purifie et qui meurt, il a rendu sa confiance. Une vie religieuse simplifiée, mais ardente, virile, émouvante, s'établit parmi tous ces soldats que la mort guette; des scènes qui semblent dater des premiers temps du christianisme se renouvellent tous les jours : messes en plein air, dans la forêt, ou dans ces catacombes d'aujourd'hui que sont les tranchées, bénédictions avant la bataille, missions pascales à des postes éloignés de chasseurs alpins : toutes les conditions qui peuvent le mieux rendre Dieu « sensible au cœur » sont réalisées par cette guerre; comment s'étonner que nos prêtres n'aient qu'une voix pour se féliciter des résultats pratiques de leur apostolat? « Oui, écrit l'un, si cette

guerre fait mourir les corps, elle est une source de résurrection pour les âmes. »

Comme nos chers soldats sont beaux! — écrit un autre. — Ces chers enfants s'en vont vers le bon Dieu comme au feu, après d'affectueuses recommandations pour la mère, l'épouse, le vieux père ou la fiancée. Jamais une plainte. *C'est la rançon de la France. Ils le sentent et le répètent.* Après une sérieuse opération, j'ai célébré la sainte messe au pied de la croix du cimetière du village. Vous dire l'émotion qui étreignait toutes les poitrines, c'est impossible. Le célébrant lui-même dut, à plus d'une reprise, recommencer les prières liturgiques. Tout l'état-major était là avec deux généraux voisins, tous les officiers libres, tous les hommes. C'était une scène indescriptible.

Nous en croyons volontiers sur parole le témoin qui se fait tuer, comme eût dit Pascal. Si une guerre comme celle-ci n'avait pas une signification religieuse, ce serait la plus monstrueuse des absurdités, et c'est ce que tout le monde sent plus ou moins obscurément. Pour toutes ces âmes angoissées, la vertu des vieux symboles redevient présente et vivante. Le temps du scepticisme léger, irréfléchi, est passé; ils ne raillent plus, ceux qui vont mourir : « A minuit, contre-attaque. Les bataillons avancent, peu à peu, dans l'ombre; tandis qu'ils attendent l'heure du carnage, dissimulés par petits paquets derrière les tranchées ou les ruines, je passe au milieu d'eux, lavant les âmes. Enfin, l'heure approche; ils mettent baïonnette au canon. La Providence m'a si bien placé que tous, au moment de s'élancer à l'assaut, défilent devant moi. Un jeune et beau gars, imberbe, s'approche, lui aussi, et demande non pas l'abso-

lution, mais le baptême.... » — Après l'assaut, les enterrements nocturnes : « Une section entière est en armes.... Je salue militairement, puis me découvre et récite les prières de la levée du corps et de la bénédiction de la tombe. Puis on procède à l'ensevelissement. Tout cela à la lueur d'une lanterne aux rayons tamisés, et souvent au bruit plus ou moins lointain du canon. Plus d'un qui, demain, ira bravement se faire tuer, verse une larme. Et je vous assure qu'à chaque fois, je suis très ému. » — « Dimanche dernier, écrit un autre, j'ai dit ma messe dans une carrière, véritable catacombe.... La messe fut dite au matin pour échapper à tout regard indiscret, car nos soldats venaient de différentes carrières voisines. En une vraie nef large et longue étaient nos hommes : l'autel, composé de deux balles de paille régulières, blanches et dorées, se détachait sur le mur taillé; la flamme d'acétylène projetait une lumière abondante. Les comparaisons venaient d'elles-mêmes ; c'était bien le Christ de Noël sur la paille, venant, malgré les batailles, apporter la meilleure paix aux hommes. »

Ces comparaisons, l'officiant, nous pouvons en être sûrs, n'a pas été seul à les faire. Ceux qui ont assisté à des scènes de cette nature en rapporteront des impressions inoubliables. Dirons-nous, avec un prêtre brancardier dont la lettre est particulièrement émouvante, que « la France, qui est en train de conquérir ses provinces perdues, est en train de reconquérir son Dieu qu'elle avait oublié depuis si longtemps » ? A tout le moins, la France est en train de conquérir sur les champs de bataille, avec une grandeur morale devant laquelle s'incli-

nent ses ennemis eux-mêmes, la paix religieuse sans laquelle elle ne saurait plus vivre. Qui aurait maintenant chez nous le triste courage de proscrire et de vouloir ruiner une foi qui a soutenu tant de courages, exalté tant d'héroïsmes, consolé tant de souffrances? L'anticléricalisme est un des fruits de la défaite; le premier devoir d'une France victorieuse sera de rejeter loin d'elle cette tunique de Nessus, legs intéressé du machiavélique Bismarck.

En attendant, la France militante peut se regarder avec fierté dans les lettres de ses enfants. Car c'est bien la France d'aujourd'hui que reflètent toutes ces lettres du front, et nous voyons s'y préciser les traits par lesquels les générations nouvelles, à la veille de la guerre, affirmaient leur personnalité et s'imposaient déjà à notre attention. Le goût de l'action hardie, aventureuse, héroïque; un certain mépris pour l'idéologie abstraite, pour les raffinements et les complications de la pensée; un sentiment fort et délicat tout ensemble des responsabilités morales individuelles et collectives; un sens très vif des réalités nationales, des traditions spirituelles qui ont fait la grandeur de la patrie : cette âme épurée de la France éternelle vibre et palpite dans les lettres de ceux qui se battent, et qui bâtiront la France de demain.

15 février 1917.

III

UN DE NOS MORTS
PIERRE-MAURICE MASSON

Lui aussi! Ce jeune maître, — car c'en était un, — dont la Sorbonne s'apprêtait à applaudir les thèses courageusement achevées dans les tranchées lorraines, cet être si délicieusement vivant, aujourd'hui mort, tué net par un éclat d'obus! Cette fine et riche nature, ce cœur généreux et ardent, cette pensée robuste et agile, ce souple talent si plein d'avenir, cette œuvre déjà imposante[1] : tout cela brisé, ruiné, enseveli.... Qu'on me pardonne d'exprimer naïvement ma douleur! Si personnelle qu'elle me soit, j'ai le sentiment que, comme toutes nos douleurs d'aujourd'hui, elle est un peu collective. Depuis douze années que je le connaissais, j'aimais tendrement Maurice

1. *Fénelon et Mme Guyon*, Hachette, 1907; — *Alfred de Vigny*, Bloud, 1908; — *Une vie de femme au XVIIIe siècle : Mme de Tencin*, Hachette, 1909; — *Lamartine*, Hachette, 1910; — *La Profession de foi du Vicaire savoyard de Jean-Jacques Rousseau*, édition critique, Hachette, 1914-1916; — *La Religion de Jean-Jacques Rousseau*, 3 vol., Hachette, 1916.

Masson, d'une affection presque fraternelle; mais je n'aimais pas seulement son âme délicate et charmante, j'aimais sa haute distinction d'esprit, et je n'étais pas le seul à voir en lui l'une des personnalités représentatives de sa génération. La Sorbonne, en conférant solennellement au candidat qu'elle n'avait pu entendre l'honneur d'un doctorat posthume, vient de témoigner que nous ne nous étions point trompés....

Pierre-Maurice Masson était Lorrain. Il appartenait à l'une de ces familles de la bonne bourgeoisie provinciale où se conservent jalousement les fortes traditions morales et religieuses, et qui sont l'honneur solide et trop méconnu de notre race. Le sens pratique des affaires y va de pair avec le goût des choses de l'esprit. Le père était un peu artiste; il peignait, dessinait. On vit sans déplaisir l'enfant s'orienter vers une profession libérale. En 1900, après de fortes études à l'institution Saint-Sigisbert, de Nancy, puis au lycée Louis-le-Grand, il entrait à l'École normale.

Ce qu'était l'École normale d'alors, je suis trop imparfaitement informé pour le dire avec une entière précision. Tout me fait croire que, suivant l'usage, on y menait une vie de fécond travail, d'ardentes et libres discussions, de chaude amitié. Les tempéraments les plus opposés s'y développaient sans contrainte. Parmi ses aînés, Maurice Masson y connut le socialiste Albert Thomas, notre secrétaire d'État aux munitions, et parmi ses cadets, Émile Clermont, le subtil auteur de *Laure*, comme lui, hélas! tué à l'ennemi. Plusieurs de ses camarades de promotion ont déjà tenu les pro-

messes qu'ils faisaient concevoir : les littérateurs Paul Hazard, Pierre Villey, le philosophe Jacques Chevalier, l'historien Maurice Legendre. Dans ce milieu très ouvert et très vivant pénétraient et s'exerçaient les influences les plus diverses : celle de Jaurès et celle de Brunetière, celle de M. Boutroux, de M. Bergson, d'Édouard Le Roy, celle aussi de M. Loisy. Le problème religieux y était souvent posé et discuté. Il semble bien que, d'assez bonne heure, Maurice Masson, catholique complet, s'y soit formé, sur ces hautes questions, une sorte de philosophie qui correspondait aux multiples besoins de sa nature, à la fois très simple et très élevée : quelque chose comme un stoïcisme chrétien, qui du reste est allé en s'attendrissant de plus en plus. En tout cas, il s'était profondément épris de Vigny, qui lui a inspiré son premier article. Et dès lors, sans y tâcher, par sa simple manière d'être, tout ensemble enjouée et grave, il faisait sentir non seulement à ses camarades, mais à ses maîtres eux-mêmes, avec la précoce vigueur de sa pensée et de son talent, l'ardeur et la richesse de sa vie morale.

La variété de ses goûts et de ses aptitudes n'était pas sans danger pour le choix définitif d'une discipline intellectuelle. Un moment, je crois que la philosophie l'a tenté. Mais s'il aimait les idées, il aimait aussi la vie, et son imagination n'était point indifférente aux choses concrètes, au décor mouvant du monde. De plus, il était passionné d'érudition, d'information exacte et précise, et, à l'école de M. Bédier, de M. Lanson, il s'était initié à toutes les exigences, à tous les scrupule de nos modernes

méthodes critiques. Bref, à bien des égards, il avait un tempérament d'historien. Il crut tout concilier en se tournant du côté des études d'archéologie, d'épigraphie et d'exégèse, et, son amour des voyages aidant, il rêva d'entrer à l'École d'Athènes. L'excellent Georges Perrot, qui l'aimait et l'estimait beaucoup, voyait en lui un de ses futurs « Athéniens ». La destinée a disposé de Maurice Masson autrement.

L'occasion vint s'offrir en effet à lui d'occuper la chaire de littérature française moderne de l'Université de Fribourg en Suisse. Après quelques hésitations, il accepta. Dans ce champ d'études, qui n'était d'ailleurs point nouveau pour lui, il s'avisa bien vite qu'il trouverait aisément l'emploi de toutes ses facultés et de toutes ses préoccupations. Surtout, l'homme d'action, le soldat qu'il y avait en lui, comprit que, dans ce poste de confiance qui lui était proposé, il aurait une œuvre particulièrement utile à poursuivre et à réaliser. Il accepta.

Fondée en 1889 par un homme d'État supérieur, qui aura une belle page dans l'histoire de son pays, M. Georges Python, l'Université de Fribourg est l'une des institutions les plus originales de notre temps. Université catholique, sans exclusivisme d'ailleurs, et puisque aussi bien le canton de Fribourg est catholique, mais Université d'État, au même titre que les Universités de Genève, de Lyon ou d'Upsal, l'Université de Fribourg a pour caractère essentiel d'être une Université internationale. Réunir et grouper autour de l'idée catholique des représentants qualifiés des diverses méthodes d'en-

seignement et des différentes « cultures » nationales, créer pour les étudiants de tous les pays un centre, peut-être unique, d'études, d'observations et d'expériences : telle avait été la généreuse et haute pensée de son fondateur. En fait, par la faute des circonstances, par la faute aussi de nos Français, trop casaniers, il s'était souvent produit une certaine rupture d'équilibre dans la « répartition » des nationalités et des influences ethniques. Ai-je besoin d'ajouter que cette rupture d'équilibre s'était toujours faite au profit de l'envahissante Allemagne? Il y a vingt-quatre ans de cela, l'Université de Fribourg ne possédait qu'un seul professeur français laïque; à la Faculté des Lettres, en face de *neuf* professeurs allemands, il n'y avait ni un Italien, ni un Français, pas même dans la chaire de littérature française. Et comme si la part du lion ne leur suffisait pas, quelques professeurs allemands s'avisèrent même un jour de tenter, contre le gouvernement du pays qui les hospitalisait, un véritable petit coup d'État, qu'ils soulignèrent par une bruyante démission collective et par une fort inélégante brochure. Ils préludaient à « l'avant-guerre »!

C'est dans ce milieu très cosmopolite, passionnément curieux, excitant et vivant, que Maurice Masson fut appelé à évoluer. Il s'y adapta avec une remarquable souplesse. Mettant à profit l'expérience de ses devanciers, il se rendit un très juste compte des conditions et des limites de son action. Il comprit qu'il ne suffisait pas de faire consciencieusement d'excellents cours et de diriger dans leurs travaux les étudiants qui s'adressaient à lui,

mais qu'il fallait se répandre au dehors, produire, s'encadrer dans les organisations locales, tâcher d'y rendre service, bref, ne perdre aucune occasion de témoigner discrètement pour la pensée et pour la vie françaises. Ce programme, que la concurrence allemande rendait parfois plus méritoire et plus difficile à réaliser qu'on ne pense, nul ne mit plus de généreuse ardeur que ce jeune homme de vingt-cinq ans à le concevoir et à le remplir. Et que cette lente action continue et collective ait produit ses fruits, c'est ce qu'on ne saurait nier. Les sympathies de la population fribourgeoise pour notre cause auraient été moins vives, si elle n'avait pas vu à l'œuvre quelques Français authentiques. Et, d'autre part, si j'en juge par divers aveux que j'ai pu recueillir, les professeurs et étudiants allemands qui sont passés par Fribourg ont dû être moins surpris que la plupart de leurs compatriotes de la vitalité française.

Maurice Masson fut, tout de suite, un remarquable professeur. Il parlait bien, avec une vivacité pressante, ingénieuse et spirituelle qui attirait et retenait l'attention. Et sa parole était nourrie et précise. Il avait lu, ce qui s'appelle lu, les œuvres dont il parlait, et il s'efforçait toujours de présenter à ses auditeurs le dernier état des questions que chacune d'elles soulevait. Il s'en serait voulu, par exemple, de faire un cours sur Lamartine, sans avoir exploré au préalable les manuscrits de la Bibliothèque nationale. Et ainsi du reste. Travailleur infatigable, il acquérait ainsi au jour le jour cette étonnante érudition dont chacun de ses écrits porte la trace. Et par la nature de son ensei-

gnement, comme par les directions qu'il donnait à ses étudiants, il prouvait assez clairement que la science française, pour la précision, la méthode... et l'agrément, ne le cédait peut-être en rien à la docte science allemande.

Ces recherches, ces lectures, après avoir alimenté de suggestives et vivantes leçons, aboutissaient peu à peu à des articles et à des livres. Quelques-uns de ces articles ont paru dans la *Revue des Deux Mondes* : on en a goûté l'élégante construction, la solidité substantielle, la forme aisée, allante, joliment française. Le XVIIIe siècle avait attiré de bonne heure Maurice Masson, et la grâce piquante de ses écrivains s'était transmise à leur historien. En arrivant à Fribourg, il avait déjà arrêté l'important sujet d'étude auquel il allait vouer son principal effort. Analyser dans ses origines historiques et psychologiques la conception religieuse de Rousseau, en suivre comme à la trace les transformations successives, en retracer les destinées littéraires et morales, il lui avait paru qu'il y avait là un de ces sujets complexes, intéressants, féconds en aperçus de toute sorte, comme il les aimait, et où il pourrait se mettre tout entier. Il s'y consacra pendant dix ans, en effet, mais non sans se permettre, au gré des occasions ou des circonstances, des échappées, des incursions dans des régions plus ou moins voisines. Fénelon et Mme Guyon, Vigny, Mme de Tencin, Angellier, Lamartine, Chateaubriand lui inspirèrent tour à tour des études plus ou moins détaillées, toutes ingénieuses et pénétrantes. A deux reprises, pour son *Vigny* et pour son *Lamar-*

tine, l'Académie lui avait décerné le prix d'éloquence[1]. Brunetière disait des pages sur Alfred de Vigny qu'elles lui rappelaient les premiers articles de Sainte-Beuve. Et quant aux thèses sur Rousseau, heureusement achevées et qui viennent de paraître, elles sont, au témoignage d'un juge compétent et sévère, M. Lanson,

> le travail le plus considérable, le plus riche, le plus fort qui, depuis des années, ait été donné sur Jean-Jacques Rousseau.... Il n'y a, — dit encore M. Lanson, — il n'y a pour ainsi dire pas de problème relatif à la vie, au caractère et à l'œuvre de Rousseau, ni de problème relatif à l'évolution du sentiment religieux entre Fénelon et Chateaubriand, — pas un problème philologique, historique, psychologique, esthétique, — qui ne soit touché dans ce beau livre, et qui n'y reçoive une solution toujours neuve par quelque endroit, toujours ingénieuse et sérieuse, parfois définitive.

Je reviendrai sur cet important travail. Je ne puis en noter aujourd'hui que ce qui a trait à la physionomie morale et littéraire de son auteur. Or, ce qui fait l'originalité du livre de Maurice Masson sur Rousseau, comme aussi bien de toute son œuvre critique, c'est qu'il est à la fois le livre d'un érudit, — du plus consciencieux et du plus minutieusement exact des érudits, — d'un historien philosophe et psychologue aussi curieux des grandes idées générales que des âmes individuelles, et enfin d'un véritable écrivain. Maurice Masson

1. Elle lui a décerné depuis, pour son *Rousseau*, le grand prix de Littérature.

porte allégrement tout le poids de sa science, parce qu'il la pense et qu'il la juge, et en même temps, il se refuse à être ennuyeux, et il a trop de goût pour n'avoir pas le vif sentiment du style. De là l'agréable sécurité qu'on éprouve à le lire : il instruit, et il plaît; sa langue fine, agile, nerveuse, élégante et élancée comme sa personne, est parmi les meilleures de celles qu'on parle aujourd'hui.

C'étaient là de bien beaux dons; et ses maîtres et ses amis attendaient beaucoup d'un esprit aussi riche et aussi bien muni. La vie, au total, lui avait été facile et ne l'avait point gâté : il restait bon, simple, dévoué, délicat. Ce Lorrain, très justement fier de sa province natale, était entré dans une famille lorraine : il avait épousé l'une des filles d'un membre de l'Institut, mort récemment, M. René Zeiller, dont les beaux travaux sur le sol lorrain nous ont enrichis d'un nouveau trésor souterrain. Il achevait la rédaction de ses thèses, quand la guerre survint et « le mit à son poste de combat ». Il partit, non sans tristesse, mais plein d'ardeur et d'espoir. Il était sergent de territoriale. Il resta longtemps dans un fort de Toul, se réacclimatant au métier militaire qu'il avait toujours aimé. Les heures s'écoulaient, souvent longues et monotones. Il aspirait à une vie plus active qui, peut-être en le rapprochant du danger, opérerait entre ses hommes et lui une fusion plus complète. Il souffrait parfois de l'indigence d'amitié. Il écrivait de longues lettres, d'un tour exquis, et parmi lesquelles il en est d'admirables. J'espère qu'on en publiera quelques-unes : elles feront mieux con-

naître cette âme d'élite, et elles prolongeront son action[1].

Il y avait en lui l'étoffe d'un vrai chef, et l'on s'en aperçut assez vite. On le nomma sous-lieutenant, et on l'envoya au front. Il fut enchanté de « faire en guerre œuvre plus guerrière » et s'accommoda à merveille de la dure vie de « troglodyte des tranchées » qu'il décrivait en termes pleins d'humour et de saveur pittoresque. « J'ai plus de responsabilités, disait-il, je prends mon métier au sérieux, et je passe toute ma journée à surveiller mes hommes, et à tâcher de les connaître, pour en tirer le meilleur parti, en leur rendant la vie aussi supportable que possible. » Il y parvenait fort bien d'ailleurs, et ses hommes adoraient cet officier si brave, si gentiment paternel, et dont l'élégante beauté virile portait si crânement l'uniforme.

Cependant cette vie d' « ermite vaseux » comportait quelques loisirs. L'idée vint à Maurice Masson de les mettre à profit pour achever la rédaction, l'impression et la correction de son *Rousseau*. Avec une activité un peu fébrile qui nous étonnait et nous inquiétait parfois, à la manière d'un pressentiment funèbre, mais avec une liberté et une sérénité d'esprit que nous admirions, et où il entrait de la bravoure, de la coquetterie, et une subtile ironie à l'égard des « Boches », il se mit à la besogne.

1. Ce vœu a été entendu, et l'on vient de publier un volume de *Lettres de Guerre* de Pierre-Maurice Masson (in-16, Hachette). « Je ne crois pas me laisser égarer par l'amitié — ai-je pu dire, dans la *Préface* que j'ai écrite pour ce livre, — en affirmant que certaines des pages qui le composent sont destinées à devenir classiques, à enrichir les anthologies épistolaires de l'avenir. »

Au fond de son « trou inconfortable » transformé en cabinet de travail, il corrigeait ses épreuves, et il « narguait les obus ». « Et pourtant, ils tombent dru, ajoutait-il, et depuis que je vous ai commencé ce petit mot, voilà trois fois déjà que ma bougie s'est éteinte sous le souffle des torpilles qui viennent éclater sur mon toit. Avouez qu'il est plaisant, au milieu d'un pareil sabbat, de s'amuser à distinguer encore les deux Jean Sarrazin.... » La thèse achevée, — « ce livre qui aura été pour lui, ainsi qu'il le disait joliment, comme la bague-souvenir que l'on cisèle en campagne, » — il se faisait une fête de venir, en soldat, « l'épée au poing », la soutenir à la Sorbonne. La date était fixée. L'offensive allemande vint ruiner ce beau projet, et précipiter le fatal dénouement.

Car notre ami, affecté à un régiment de réserve, et bientôt nommé lieutenant, avait été envoyé, il y a quelques mois, dans l'un des secteurs les plus tragiquement célèbres du front. « Mathématiquement, disait-il, si nous restons trois mois là-haut, mon tour doit venir. » Il n'avait pas d'illusions. Il multipliait ses lettres, comme si, sentant sa fin prochaine, il voulait, en se faisant tout à tous, donner à ceux qu'il aimait le plus possible de lui-même. Son âme s'élevait, s'épurait encore. Lui qui, s'il s'était écouté, aurait pu aisément être un peu « aristocrate », il ne tarit pas sur l'affection admirative que lui inspirent ses soldats; il s'en voudrait de quitter ces « héros inconscients » ; il « les remercie intérieurement pour le réconfort que leur seule vue lui donne » ; et quand il va « s'asseoir au parapet, près de l'un d'eux », quand, « reçu

avec un bon sourire d'amitié et de confiance, il regarde ces yeux paisibles que le danger n'effraie pas », il se dit « content d'être à la fois le chef et le camarade de tels hommes ». Et la mort qui frappe à coups redoublés parmi ses proches lui inspire ces hautes pensées :

Heureusement, toutes ces tristesses mêmes portent avec elles leur remède, et presque une certaine joie. Avant-coureurs de la vie éternelle, ces nobles âmes qui ont su faire leur sacrifice avec tant de générosité restent près de nous comme des aides et des amis. On se sent porté par leur exemple, et l'on veut demeurer dignes d'eux.... Jamais... je n'ai mieux éprouvé au dedans de moi la présence efficace de X... que depuis que le lien terrestre est brisé entre nous. Dans la maisonnette solitaire où je t'écris ceci, je me sens entouré affectueusement par d'invisibles entraîneurs.... Tous me disent que la mort n'est pas si dure, et qu'il y a des choses qui valent mieux que la vie. Je ne le désire certes pas, mais je n'ai pas peur de les suivre....

Et encore :

Pouvant disposer de sa vie, S... a jugé que son devoir était de faire plus que son devoir, et qu'une vie, si utile qu'elle fût, ne vaudrait pas l'exemple qu'il donnerait en la perdant, car une mort comme celle-là fait germer la vie derrière elle.... Quant à lui, disons-nous qu'il aura connu « la paix » avant nous, qu'au sortir du tumulte sanglant où il est tombé, il s'est réveillé dans cette sérénité sans fin qui attend les défenseurs de la justice, et qu'oubliant les dernières horreurs que ses yeux ont vues, il ne garde plus dans sa joie immortelle que la vision de ceux qu'il a aimés.

La veille de sa mort, il écrivait enfin à M. Rébelliau :

Pour l'instant, ce n'est point de livres qu'il s'agit. Il s'agit de tenir et de fixer la victoire, et, en attendant, de croire en elle. Je n'oublie point de quelles tristesses vous la paierez; vous savez aussi les nôtres. Mais n'est-ce point la meilleure façon de rester fidèle à ceux qui sont morts pour la France en péril que de penser moins à eux qu'à la France, tant que le péril durera?

Le lendemain, 16 avril, au moment d'un bombardement terrible, plus pressé de s'assurer que chacun était à son poste que de regagner son abri, mais « jugeant que son devoir était de faire plus que son devoir », il donnait sa vie pour cette France qu'il avait si vaillamment servie et si passionnément aimée.

Et maintenant, dans le petit cimetière du front dont il avait envoyé la photographie aux siens, il repose, en attendant le grand réveil de la victoire française. Soldat, professeur, écrivain, suivant le mot du poète qu'il aimait, mais transfiguré par l'espérance chrétienne, il a fait énergiquement, jusqu'au bout, jusque sous le feu de l'ennemi, sa longue et lourde tâche. Il est mort de la plus belle mort que puisse souhaiter un écrivain français. Il nous laisse, avec un admirable exemple, une œuvre forte, variée, suggestive, une haute, pure et tendre mémoire. Ne le plaignons pas, puisqu'il ne voulait pas être plaint. Envions-le plutôt. Imitons-le. Continuons-le. Travaillons.

15 mai 1916.

APRÈS LA GUERRE

LA FRANCE DE DEMAIN

Elle sera très grande. A certaines conditions pourtant, que je voudrais essayer de dégager ici avec toute l'indépendance et la netteté dont je puis être capable.

I

LA QUESTION RELIGIEUSE

Allons droit tout d'abord à la question essentielle, à la question religieuse. C'est celle qui, de tout temps, nous a le plus divisés, nous autres Français; c'est celle qui domine et conditionne toutes nos autres divergences, et qui même, le plus souvent, les explique. Pour qui veut voir les choses d'un peu haut, et ne pas s'en tenir aux apparences, le problème religieux est au fond de tout; mais cela est surtout vrai de la France, à toutes les époques de son histoire, et, plus particulièrement encore, pendant le demi-siècle que nous venons de vivre.

Reverrons-nous jamais ce phénomène moral que

le moyen âge a connu sous le nom de *Chrétienté*? C'est le secret de l'avenir : l'invraisemblable guerre où nous sommes engagés doit nous enseigner la prudence en matière de prophéties historiques. Ce qui paraît sûr, ou du moins probable, c'est que si l'unité religieuse doit redevenir un jour la loi spirituelle du monde moderne, ce jour n'est pas encore près de luire. En attendant, il faut vivre. Et vivre après la guerre, ce sera profiter de la formidable expérience qui nous aura été imposée. Ceux qui n'auront, suivant le mot célèbre, rien oublié, ni rien appris, pourront bien, la paix signée, retrouver tous leurs préjugés et ressasser leurs vieilles querelles. Tous les autres, — et ils seront légion, — voudront se faire une âme neuve et s'adapter sans parti pris aux circonstances nouvelles où ils vont se trouver placés.

Il n'est pas nécessaire d'être bien grand prophète pour conjecturer que, s'il y a un sentiment qui, au sortir de cette effroyable crise, unira et réconciliera tous les cœurs, c'est un désir éperdu, un immense besoin de paix. Il nous faudra la paix pour réparer toutes nos ruines, panser toutes nos plaies, sécher toutes nos larmes. Après une si folle débauche d'action, un peu de repos nous sera indispensable. Les plus belliqueux auront vu de trop près la guerre et ses calamités pour ne pas devenir, — au moins un temps, — pacifiques. On voudra, bien entendu, la paix matérielle, une paix qui soit autre chose qu'une trêve armée entre deux guerres ; et c'est pour conquérir cette paix-là que tant de sang se répand tous les jours sur les champs de bataille. Mais on voudra aussi la paix morale :

celle qui écarte les controverses inutiles, qui rapproche les intelligences et les âmes, et les fait collaborer à une œuvre commune, celle enfin qui met un peu de douceur, d'élégance et d'urbanité dans la vie sociale, et qui, dans la vie individuelle, assure le grand bienfait du recueillement.

De cette paix-là, le nécessaire, l'unique fondement est, sans contredit, la paix religieuse. La paix religieuse! Voilà plus d'un siècle qu'elle est troublée en France; — et même, ne pourrait-on pas dire qu'elle l'est depuis la Réforme? — C'est sur ce terrain principalement que s'est constituée la traditionnelle opposition entre les « deux Frances », qu'on a exagérée sans doute, mais qui n'est que trop réelle. Tous les partis qui se sont succédé au pouvoir ont voulu imposer leur croyance, — ou leur incroyance, — et se sont fait une loi de persécuter ceux qui n'adhéraient pas à leur *credo*. La Restauration n'a pas été tendre aux derniers des Encyclopédistes; mais la troisième République l'a été moins encore aux Jésuites, et, d'une manière générale, à tous les catholiques.

Je ne veux pas raviver de vieilles discussions, ni remonter à l'origine des responsabilités respectives. Les faits sont là, indéniables, et ils sont fâcheux. Pour nous en tenir à notre histoire toute contemporaine, depuis que Gambetta, à l'exemple, et, peut-être, sous l'inspiration de Bismarck, a prononcé son mot funeste : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi! » mettant ainsi, sinon hors la loi, tout au moins hors de « sa » République, nombre d'excellents Français, les résultats de cette aveugle poli-

tique se sont fait plus clairement sentir chaque jour. D'abord, toute notre vie publique, pendant près d'un demi-siècle, a été viciée par l'ostracisme dont on frappait les adeptes de la religion traditionnelle. En les écartant systématiquement du pouvoir, on se privait, de gaîté de cœur, de toutes les énergies, de toutes les vertus aussi que l'idéalisme religieux entretient et inspire, et l'on peut, sans être bien sévère pour son temps, trouver que la moralité du régime n'y a point gagné. On a pu dire assez justement que la Révocation de l'Édit de Nantes avait fait perdre à l'ancienne France une partie de la gravité morale que le protestantisme lui avait comme inoculée. A bien plus forte raison, — les catholiques n'étant pas sur notre sol la petite minorité qu'étaient jadis les huguenots, — peut-on soutenir que la France *officielle*, en prononçant à sa manière une nouvelle révocation de l'Édit de Nantes, s'est moralement appauvrie, s'est, si je puis dire, délestée de quelques-unes des qualités qui font la force des caractères et l'intégrité scrupuleuse des consciences. Elle s'est consumée, usée en de misérables questions de personnes, en de mesquines tracasseries, en de folles surenchères, en de grossières préoccupations électorales, — et cela, même en pleine guerre! — et elle a trop souvent perdu de vue la claire notion de l'intérêt général. — D'autre part, il faut peut-être avoir longtemps vécu à l'étranger pour se rendre compte du tort que nous nous y sommes fait par notre manie d'anticléricalisme. Depuis le mois d'août 1914, on commence, il est vrai, même chez nous, à s'en

apercevoir. Sans notre absurde politique religieuse, l'Allemagne n'aurait pas cru aussi fortement à notre « décadence ». Et si parmi les neutres, parmi nos alliés même, tant de sympathies ont mis si longtemps à s'émouvoir en notre faveur, c'est que nous avions commis la faute de nous les aliéner par nos fanfaronnades d'irréligion. Il a fallu que, sur les champs de bataille, la vraie France, si différente de la France officielle, se montrât telle qu'elle était, pour que, peu à peu, les préjugés venant à s'écrouler, l'exacte réalité pût enfin se faire jour.

Que cette dure leçon nous soit profitable! Efforçons-nous désormais de ne pas perdre le bénéfice moral de ce « retournement » de l'opinion mondiale à notre égard. Imposons silence aux sectaires : il en reste encore[1]. Exorcisons une bonne fois cette mentalité de guerre civile dont nous avons failli périr, et qui s'accommodait bien de la défaite, mais qui ne s'accommodera pas de la victoire. Nous avons dans nos sottes luttes

1. L'un des plus beaux échantillons de cette espèce d'hommes qui demain, espérons-le, sera fossile, est le critique littéraire du *Temps*, M. Paul Souday. Ancien maître d'études, si je ne me trompe, M. Souday s'est constitué, au *Temps*, le pourfendeur attitré du « pragmatisme », le « tombeur » du « cléricalisme », le défenseur, — hélas! désintéressé, — des droits de l'intelligence. Il est de ceux pour lesquels l'heure de l'union sacrée n'a jamais sonné. Et comme il a conservé toute sorte de sympathies germaniques, Gœthe reste pour lui un dieu qu'il faut « admirer comme une brute ». Son ton tranchant et discourtois n'en impose d'ailleurs qu'à ceux qui ne lisent pas, ou qui ne pensent pas par eux-mêmes. Pour tous les autres, il ne compte pas, et il est exactement en critique ce que feu Homais était en pharmacie.

intestines, usé nos forces, que nous aurions mieux fait, dès le temps de paix, de tendre contre l'ennemi du dehors. Oublions nos discordes métaphysiques et sachons faire à l'intérêt national le sacrifice, — au moins provisoire, — de nos préférences individuelles. Unissons-nous généreusement, sans arrière-pensée, pour les œuvres de restauration nécessaire[1]. Ne croyons pas que « l'union sacrée », sans laquelle nous n'aurions pu vaincre, nous soit inutile, la victoire une fois acquise. La victoire ne sera durable, elle ne dégagera toutes ses conséquences heureuses que si nous savons nous concerter pour l'exploiter résolument, obstinément, sans relâche et sans défaillance. Ne nous lassons pas de dire et de redire, avec Kipling, que, la paix signée, « la guerre du corps étant finie, *la guerre véritable commencera* ».

Pour la mener à bien, cette guerre nouvelle, il nous faut à tout prix la paix intérieure, la paix religieuse. Les « deux Frances », réconciliées dans la tranchée, voudront sans doute l'imposer à leurs représentants respectifs. Elles n'oublieront pas, elles ne peuvent pas oublier que, si l'une d'elles n'avait pas, il y a trente mois, répondu sans hésiter à l'appel des armes, c'en serait fait, depuis

1. Je n'ai pas cru devoir toucher ici à la très délicate et complexe question scolaire, l'une de celles qui, pour être tranchée d'une manière équitable et sage, après la guerre, exigera le plus de générosité, de libéralisme et de bonne volonté. Mais je suis bien aise de noter qu'il s'est fondé dans les tranchées, par les soins du capitaine Jouanny, de la 2e compagnie de mitrailleuses du 78e (secteur postal 90), une feuille mensuelle, *Pour l'Union sacrée scolaire*, dont le titre et le programme disent assez les nobles intentions.

longtemps, de la France. Calomniés, méconnus, tracassés, persécutés, proscrits même, réduits trop souvent à l'état d'émigrés à l'intérieur, les catholiques français se sont groupés autour du drapeau avec autant d'élan et d'esprit de sacrifice que s'ils avaient été les bénéficiaires exclusifs de l'ordre de choses qu'ils étaient appelés à défendre. Ils ont généreusement immolé tous leurs griefs les plus légitimes, ils ont, *sans conditions*, offert leur dévouement et leur vie même; et leurs plus farouches adversaires ont dû reconnaître qu'ils ont souvent donné l'exemple du stoïcisme souriant, de l'espoir indéfectible et du tranquille héroïsme. Dira-t-on que leur foi les soutenait? Et certes, on peut le dire, et on doit le dire. Mais, à l'autre extrémité du monde des idées et de l'action, nos socialistes, nos pacifistes, nos instituteurs « laïques », nombre d'esprits « libérés », comme ils disent, « de toute attache confessionnelle », — et peut-être d'ailleurs inconséquents avec eux-mêmes, — nous ont fait l'heureuse surprise de renoncer à leurs paradoxes d'avant-guerre et ont vaillamment fraternisé avec leurs contradicteurs de la veille. La grande famille française s'est retrouvée complète. Pourquoi, demain, se diviserait-elle de nouveau contre elle-même? Pourquoi « la troisième France », enfin reconstituée, ne pourrait-elle pas imposer aux deux autres le respect durable du pacte tacite qu'elles ont signé avant d'entrer en guerre?

Car la tolérance réciproque ne pourrait nous suffire. La tolérance n'est pas une vertu, étant à base d'orgueil et de faiblesse; elle est un expédient, et un expédient politique. Elle implique

une intransigeance qui se fait condescendante par intérêt. Tolérer, c'est croire à son infaillibilité personnelle, et, en même temps, admettre une erreur adverse qu'on ne se sent pas la force de discuter et de réprimer. Tolérer, c'est dédaigner ou mépriser la pensée d'autrui; c'est lui faire des concessions provisoires, qu'on retirera, dès que les circonstances le permettront. Ce que la France de demain devra mettre en pratique, ce n'est pas la tolérance, c'est le respect des âmes et des consciences. Si jadis les catholiques ont pu, sur ce point, mériter quelques-uns des reproches qui leur étaient adressés, depuis plus d'un siècle, depuis quarante ans surtout, on le leur a rendu avec usure. Ils auront chèrement acheté le droit d'avoir leur juste part d'influence dans les affaires du pays. Sans aucun doute ils ne demanderont qu'à le servir encore. Il serait puéril, et il serait odieux d'écarter leurs services, de repousser leurs personnes et de persécuter leurs croyances. Dans cet ordre d'idées, de larges réparations leur sont dues. Le corps social tout entier a intérêt à ce qu'elles soient faites sans tarder, dans un esprit de haute sagesse et de générosité patriotique [1]. Il ne

1. Entre tant d'autres raisons qu'il y aurait de rapporter les lois de proscription dont on a frappé tant de congrégations religieuses, il faut dès maintenant insister sur celle-ci qui ne devrait laisser personne indifférent, fût-ce les sectaires les plus endurcis. La génération des jeunes filles de la guerre va être sacrifiée elle aussi. Assez peu d'entre elles seront appelées à fonder un foyer. Parmi les autres, parmi celles du moins qui seront partagées entre le monde et le cloître, de nombreuses vocations religieuses vont sans doute éclore. Après avoir privé tant de jeunes Françaises d'un fiancé ou d'un époux, allons-nous encore les priver de leur patrie?

s'agit pas, bien entendu, — et personne ne souhaite, — de rétablir des privilèges : le droit commun doit suffire à tous; mais personne ne doit être exclu du droit commun. Les libres penseurs ne mériteront vraiment leur nom que lorsqu'ils admettront la liberté de la pensée chrétienne.

Dans cette France qui passait pour le pays de l'anarchie chronique, la religion de la patrie s'est trouvée, à l'expérience, la seule idée générale qui fût capable de rallier l'unanimité des pensées et des cœurs, de réaliser l'unité morale tant souhaitée par tous les doctrinaires. Conservons-le pieusement, ce principe d'union dont nous avons si profondément senti la force vivifiante. Nous ne nous guérirons pas en un jour de nos excès d'individualisme. Nous serons longtemps divisés sur une foule de questions essentielles ou secondaires. Faisons taire nos dissentiments dès qu'il s'agira de la grandeur et des intérêts de la patrie. Que cette religion-là ne rencontre plus chez nous aucun sceptique. Groupons-nous, — comme nos soldats se sont groupés dans les tranchées, — pour toutes les œuvres qu'exigera son service. A nous fréquenter et à nous mieux connaître, peut-être découvrirons-nous que nous sommes moins dissemblables que nous le pensions; peut-être trouverons-nous d'autres principes communs de vie spirituelle. En tout cas, nous connaissant mieux, nous nous estimerons, nous nous respecterons davantage. Nous n'aurons plus l'idée de nous excommunier et de nous proscrire. Nos morts parleront plus haut que nos divergences métaphysiques : ils continueront de nous prêcher la fraternité française.

La fraternité française ! Plus que jamais après la guerre, il sera nécessaire de la maintenir inaltérable. Jamais certes moralement et matériellement, la France n'aura été plus grande ; mais, pendant une génération au moins, elle sera appauvrie en hommes et en argent. Jamais donc elle n'aura plus besoin que tous ses enfants se serrent autour d'elle, et mettent en commun leurs ressources pour lui faire un avenir qui soit digne de ses victoires. Si nous restons désunis, nous serons faibles, et le péril, un instant écarté, pourra renaître demain. Mais si nous savons accepter le joug bienfaisant d'une très large et vivante discipline, si nous savons nous concerter et *nous organiser* pour utiliser tout ce qu'il y a sur notre sol et dans notre race d'énergies latentes, d'admirables forces encore inemployées, la France de la paix continuera de mériter l'admiration sans réserve que le monde prodigue à la France de la guerre, et elle redeviendra le « modèle idéal » qu'elle a déjà, au cours de son histoire, si souvent été. Souhaitons que cette France-là n'ait pas la faiblesse de se croire, ou de se dire irréligieuse. L'irréligion n'est pas une force, ceux-là le savent bien qui, pour ne toucher que ce seul point, ont compris par exemple que la question de la population est avant tout une question religieuse. Une France qui ne respecterait pas toutes les formes de la vie de l'âme serait découronnée d'une partie de son prestige et faillirait à sa mission ; on pourrait à bon droit l'accuser d'ingratitude. Plus encore que par le passé, la France ne sera désormais la France que si elle sait s'incliner loyalement devant le mystère, — le mystère de sa destinée.

II

LA QUESTION POLITIQUE

On ne saurait, quand on parle de la France de demain, éluder le problème politique. J'aborde ce problème, je crois pouvoir le déclarer, avec la plus grande liberté d'esprit. Il me semble bien que je n'ai, à cet égard, aucune sorte de préjugé. Chateaubriand aimait à parler de son athéisme politique. Si l'expression peu paraître un peu forte, je dirais volontiers que je me sens dépourvu de toute espèce de mysticisme politique. Je ne crois pas plus au « droit divin » des peuples qu'au « droit divin » des rois. Et la seule question qui me semble devoir se poser à propos d'un régime quelconque est la suivante. Est-il, oui ou non, adapté aux aspirations et aux besoins du pays qui l'a adopté? Remplit-il à la satisfaction générale sa fonction propre, qui est d'assurer l'ordre intérieur et, au dehors, de veiller à la dignité, à la prospérité, à la sécurité de la patrie?

Or, à la question ainsi posée, en ce qui concerne

le régime politique sous lequel nous vivons depuis bientôt un demi-siècle, il était déjà, avant la guerre, difficile de répondre par la simple négative. En dépit d'un certain malaise, d'une certaine agitation, d'ailleurs assez superficielle, et qui recouvrait peut-être surtout l'impatience des humiliations d'autrefois, les masses populaires n'étaient point détachées des institutions qu'elles s'étaient données, ou qu'elles avaient acceptées il y a quarante ans. Compromis par leurs insuccès ou par leurs fautes, les anciens régimes semblaient voués à une irrémédiable défaveur. « A raisonner, — écrivions-nous en 1912, suivant les vraisemblances historiques, le « retour du Roi » ne saurait être procuré que par une révolution plus sanglante peut-être encore que ne l'a été celle qui a dépossédé ses ancêtres, ou *par une guerre malheureuse*[1]. » La révolution n'était guère probable ; et quant à la guerre, elle a éclaté, mais elle a été le contraire d'une guerre malheureuse; et le régime, n'en doutons pas, en sortira justifié et consolidé.

Quoi que puissent dire, en effet, ses plus violents adversaires, il y a un fait qui s'imposera avec une indéniable évidence, et contre lequel aucun raisonnement ne saurait prévaloir. Les monarchies qui se sont succédé chez nous depuis plus d'un siècle ont laissé la France vaincue et diminuée; la troisième République, à l'exemple de la première, nous rendra une France victorieuse et agrandie. *Faites un Roi, sinon faites la paix*, nous disait, à la veille de la guerre, dans un livre qui eut son

1. Voyez là-dessus nos *Maîtres de l'heure*, t. II, p. 74.

heure de fortune, le plus spirituel, paraît-il, des écrivains socialistes. La France n'a pas fait un Roi; elle n'a pas fait la paix; elle a même fait la guerre, et une guerre victorieuse; et, — pour notre malheur peut-être, — le spirituel écrivain socialiste et pacifiste est devenu l'un des ministres de la défense nationale. Il serait sans exemple dans l'histoire qu'un régime qui sera sorti à son honneur d'une crise aussi terrible ne bénéficiât pas d'une victoire qu'il aura, au total, assurée.

Je sais tout ce qu'on peut dire là-dessus. La République, objectera-t-on, n'est pas la France, et le gouvernement a profité moins de son œuvre propre que de tout l'effort français. D'autre part, la victoire aurait pu être beaucoup moins coûteuse, et il aura fallu tout l'héroïsme, — et le sang, — de nos soldats pour suppléer aux fautes, aux erreurs de toute sorte qui ont été commises, aux innombrables lacunes et aux imperfections de notre préparation militaire. Enfin, pendant la guerre même, que de lenteurs, que d'hésitations, que d'imprudences, que de fausses manœuvres, et, de la part de notre Parlement surtout, quelle scandaleuse indifférence à tout ce qui n'est pas préoccupation électorale et chasse aux portefeuilles! De combien de vies humaines, par exemple, aurons-nous payé les fantaisies anarchistes de M. Clemenceau!...

Tout cela est vrai, au moins en partie. Et tout cela pourrait former le thème d'un terrible réquisitoire contre notre régime actuel... si la victoire n'était pas au bout de nos efforts. Seulement, la victoire viendra changer nos points de vue. On

mettra sur le compte des imperfections inhérentes à toute entreprise humaine, surtout à toute entreprise collective, les multiples défaillances individuelles que l'on a pu constater. On se dira qu'elles n'ont point empêché, si elles ont peut-être retardé, la victoire finale; que d'ailleurs, elles n'ont pas eu toute l'importance qu'on voudrait leur attribuer : la bataille de la Marne n'est-elle pas du début de la guerre? et, un succès comme celui de la Marne ne s'improvise pas entièrement. Et l'on observera enfin que si notre préparation militaire de la guerre offrait sans doute de regrettables lacunes, notre préparation diplomatique a été presque de tous points admirable, — notre système d'alliances est là pour en témoigner, — et révèle une intuition psychologique, une maîtrise de sang-froid et une continuité de vues dont il faut bien faire honneur au régime, qui a su utiliser certains hommes et réaliser certains accords.

Qu'on s'en réjouisse donc, ou qu'on le déplore, nos institutions politiques vont sortir non seulement intactes, mais fortifiées de la grande crise que nous traversons. Elles avaient déjà résisté à bien des assauts antérieurs; elles n'avaient pas encore été soumises à la terrible épreuve de la guerre européenne. A cette épreuve, — qui changera apparemment bien des choses dans la vie politique des deux Empires centraux, comme elle vient de transformer la Russie, — elles ne se sont pas montrées trop inférieures. Sous la violente poussée imprévue, leurs cadres n'ont pas craqué; si leurs rouages ont paru quelquefois se mouvoir un peu lentement, ils n'ont pas été faussés, ni

brisés. Bref, l'agression allemande est venue leur apporter l'insigne brevet de vitalité qui leur manquait encore. Sachons voir les choses telles qu'elles seront demain. Peu contestés, au total, à la veille de la guerre, les principes sur lesquels repose tout notre édifice politique le seront moins encore, la guerre une fois finie. La République française, victorieuse de l'Empire allemand, n'aura plus, en France, beaucoup d'adversaires théoriques, et leur autorité doctrinale sera, avouons-le, singulièrement diminuée.

Ne serait-il pas à souhaiter, dans l'intérêt commun, que le nombre de ces adversaires se réduisît encore, ou tout au moins que leur opposition prît une forme plus concrète et plus utile? Vouloir, après la victoire française, « renverser la République », paraîtra, je le crains, une prétention de plus en plus vaine et chimérique, et fournira aux sectaires attardés qui survivront encore, des armes décidément trop faciles. Pourquoi, — pour ceux du moins que de vieux souvenirs ou de respectables traditions de famille ne paralyseront pas dans leurs démarches, — pourquoi ne pas accepter simplement, sans arrière-pensée, le fait accompli, et, à force de services rendus, ne pas imposer son loyalisme et son bon vouloir aux défiances les plus persistantes?

Et assurément, cette attitude n'implique en aucune façon l'acceptation bénévole et passive de tout ce qui s'est fait en France depuis quarante-sept ans. Ne plus discuter le principe même du régime, ce n'est pas, nécessairement, renoncer à l'améliorer. L'édifice, à l'usage, s'est montré

logeable. Gardons-nous donc de le jeter à bas. Mais il est manifestement un peu étroit, surtout pour abriter une France victorieuse. N'hésitons pas à l'agrandir, à l'aérer, à y percer de larges ouvertures. Pour ce travail de réparation et d'aménagement, il n'y aura jamais trop de bonnes volontés françaises.

Sera-t-on, de l'autre côté, assez sage pour le comprendre? De lourdes fautes ont été commises, — qui auraient pu être plus fatales, — par les hommes qui, depuis quarante-sept ans, se sont chez nous succédé au pouvoir. Ils en commettent encore, et, à voir l'impopularité croissante et trop justifiée, les sourdes colères qui s'amassent contre notre Parlement, dans les milieux les plus modérés, on se dit qu'il n'a rien à gagner à une recherche trop exacte des responsabilités qu'il a pu encourir avant et pendant la guerre. En dépit des services réels qu'ils ont pu rendre, dans leurs commissions notamment, nos parlementaires ont beaucoup à se faire pardonner, et s'ils veulent qu'on oublie leurs erreurs, il faudra qu'ils changent leurs habitudes d'esprit et de cœur. La plus grande maladresse qu'ils pourraient commettre serait, demain, de refuser hargneusement les concours qui leur seront offerts par leurs adversaires de la veille. La meilleure, la plus sûre manière qu'ils auront désormais de sauver leur situation, sera de se montrer accueillants à des collaborations nouvelles et de prendre eux-mêmes l'initiative des réformes nécessaires. Sinon, ils risqueront d'être balayés comme un fétu par la volonté populaire qui, certes, ne changera pas le régime, mais qui remplacera les

hommes, et qui saura bien imposer à ses nouveaux élus cette conscience professionnelle et ce souci des intérêts généraux sans lesquels il n'y a pas de vie sociale organisée. Au sortir de la guerre actuelle, l'état de la France rappellera, à s'y méprendre, ce qu'il était au sortir des guerres de religion ou des guerres révolutionnaires. Comme à l'époque d'Henri IV ou du Consulat, le pays aura besoin d'un pouvoir généreusement réparateur. Malheur à ceux qui s'obstineront à ne pas le voir, qui persisteront à s'enlizer dans leurs « mares stagnantes »! Les temps de « la République des camarades » sont finis; ceux de la République de tous les Français commencent.

Comme il serait à souhaiter, en effet, que tous les Français se missent vaillamment à l'œuvre pour nous doter enfin d'un régime politique qui réponde pleinement aux besoins, aux aspirations profondes de notre démocratie contemporaine! Encore une fois, il ne s'agit pas de détruire, mais de corriger, d'élargir et de rectifier. La Constitution de 1875, sous laquelle nous vivons, n'était pas l'œuvre de l'expérience, mais de la raison, et depuis quarante ans, elle n'a jamais été retouchée. Le moment sera venu, la guerre finie, de lui faire subir de discrets remaniements, en tenant compte de l'expérience acquise. Conserver tous les rouages qui, à l'usage, se seront révélés solides; réparer ceux qui ont été faussés ou qui fonctionnent trop lentement; supprimer ceux qui apparaîtront inutiles ou dangereux; en ajouter quelques autres dont la nécessité se sera imposée aux esprits droits et réfléchis : ce devrait être là l'une des plus urgentes besognes de

l'après-guerre : elle n'exige que du bon sens, de la loyauté, et du patriotisme. En vérité, il était plus difficile de remporter la victoire de Verdun [1].

Ces réformes nécessaires, il ne suffira pas de les inscrire sur le papier; il faudra les faire passer dans la pratique; il faudra surtout s'inspirer de l'esprit nouveau qui les aura dictées. Cet esprit nouveau qui déjà, à plus d'une reprise, au cours des quarante années qui viennent de s'écouler, avait paru vouloir se manifester dans nos idées et dans nos mœurs, c'est la guerre, c'est la victoire qui l'aura pleinement dégagé, et qui en aura assuré le triomphe. Plus on réfléchit à notre histoire de ce dernier demi-siècle, plus on reconnaît qu'elle a été tout entière empoisonnée par l'humiliant souvenir de notre défaite. Nous nous étions fait, nous portions dans tous les ordres d'activité une menta-

1. A dessein, je n'entre pas ici dans le détail des réformes d'ordre politique qui s'imposeraient après la guerre. A mon gré, l'une des plus urgentes serait la réforme électorale, l'adoption de la représentation proportionnelle et l'organisation du vote plural ou familial. Il faudrait ensuite prendre nombre de mesures pour réorganiser, simplifier, rendre plus active et plus efficace la lourde machine parlementaire, et pour remédier à la déplorable instabilité ministérielle. Et je ne veux point toucher à la question de la réforme administrative. Mais je ne puis m'empêcher de noter que les vides douloureux faits par la guerre dans les rangs de nos innombrables fonctionnaires seraient une bonne occasion pour supprimer sans injustice bien des postes inutiles, réaliser d'importantes économies budgétaires et simplifier la paperasserie de nos bureaux. Je renvoie pour tout ceci à l'étude si sensée, — et qu'on devrait répandre à profusion, — d'Émile Faguet *Sur notre régime parlementaire* dans ses *Problèmes politiques du temps présent* (Armand Colin, 1901).

lité de vaincus. Les vastes pensées, les larges horizons semblaient nous être interdits. Nous vivotions obscurément, repliés sur nous-mêmes, absorbés par nos pauvres querelles. Nous n'osions pas vivre dangereusement, généreusement; nos amertumes et nos aigreurs se retournaient contre nos propres compatriotes. Et toute notre vie politique se trouvait faussée par l'exiguïté de nos ambitions et l'involontaire pauvreté de nos rêves [1]. La victoire changera tout cela, espérons-le. Nous n'aurons plus à nous défier de nous-mêmes; nous pourrons rendre justice, même à ceux d'entre nous qui diffèrent de nous; nous ne nous attarderons plus aux misères, aux mesquineries de la vie parlementaire. Ayant reconquis notre place dans le monde, nous retrouverons du même coup la santé politique. Nous ne limiterons pas notre vue à l'enceinte du Palais-Bourbon. Et nous saurons

1. Veut-on voir à quel degré d'ineptie bureaucratique nous en étions arrivés. C'est M. Victor Cambon qui a découvert cette perle dans le *Journal officiel* du 21 février 1917 (p. 1415). Un certain M. Drouant, négociant en charbons à Honfleur a présenté le 6 juin 1916 une demande pour « maintenir et exploiter une grue roulante à vapeur sur le quai Nord du bassin de l'Est, au port de Honfleur ». Pour faire aboutir cette modeste demande, il a fallu mobiliser successivement une commission d'enquête, la chambre de commerce de Honfleur, les ingénieurs du service maritime des Travaux publics, le conseil général des ponts et chaussées, le conseil d'État, le ministre des Travaux publics, du transport et des ravitaillements, enfin le Président de la République, qui a donné sa signature le 13 février 1917, à savoir *plus de neuf mois* après la déposition de la demande. Et pendant ce temps-là, on manquait de charbon dans toute la France. Étonnons-nous, après cela, que la victoire soit si lente à venir! Une seule chose, peut-être, devrait nous étonner : c'est que la guerre ne dure pas cent ans!

exiger de nos représentants, avec la répudiation de l'esprit de parti, le « culte de la compétence » et le goût des responsabilités, bref, la préoccupation exclusive de l'intérêt national qui, avouons-le ne leur était pas toujours suffisamment présente.

III

LA QUESTION SOCIALE

C'est peut-être au point de vue social que la guerre dont nous voyons se dérouler les péripéties laissera le plus vite apparaître ses multiples conséquences. Avant le 1er août 1914, sous la funeste influence de Karl Marx et du socialisme allemand, la plupart des ouvriers du monde entier, et les ouvriers français au premier rang, étaient profondément convaincus que les différences de classes à l'intérieur d'une même nation sont bien plus importantes que, de peuple à peuple, les différences de langue et de race; et donc eux, les ouvriers français, se croyaient beaucoup plus près des ouvriers d'outre-Rhin que de leurs compatriotes bourgeois; leurs véritables ennemis, à leurs yeux, c'étaient leurs « patrons », et toute la question sociale, pour eux, se ramenait à une « lutte de classes ». La guerre est venue ruiner, probablement pour toujours, ce dogme néfaste et absurde. L'Internationale s'est trouvée brusquement brisée.

L'hypocrisie allemande a soulevé l'indignation des socialistes français : ils ont vu dans l'Allemand, fût-il socialiste, le seul ennemi digne de ce nom, et, la main dans la main des bourgeois français, ils ont couru à la frontière. Ces frères ennemis de la veille, à partager les mêmes dangers, à vivre de la même vie, héroïque et simple, ont vu s'atténuer les divergences d'idées et d'habitudes qui les séparaient; ils se sont découvert des âmes fraternelles; ils se sont sentis les fils également courageux et également aimés de la même patrie. Et ils nous reviendront des tranchées, les uns moins révoltés contre les inégalités sociales, et les autres plus désireux de les aplanir.

Il est donc infiniment probable qu'au lieu du haineux socialisme à l'allemande, — lequel d'ailleurs n'était au fond qu'une machine de guerre inventée pour nous désunir, — nous allons voir se constituer chez nous un nouveau socialisme national, plus généreux, plus souple et plus humain. Avec ces nouveaux socialistes, quand ils auront exorcisé complètement le vieil anticléricalisme qui les possède encore, les autres Français qui ne se disent pas socialistes pourront plus aisément s'entendre. Les uns et les autres rivaliseront d'ardeur et d'émulation pour réaliser, dans le plus large esprit de solidarité, les réformes sociales qui vont s'imposer plus urgentes que jamais au lendemain de la guerre.

On ne fera, — est-il besoin de le dire? — jamais trop pour le peuple, pour sa sécurité matérielle, pour son relèvement moral, pour son affinement intellectuel; et toutes les œuvres de prévoyance et

d'éducation sociales qui pourront être créées en sa faveur devront être encouragées, soutenues, favorisées par tous les moyens. Mais il sera bon aussi que, dans l'équitable répartition des charges ou des avantages collectifs, à quoi se ramène, au fond, toute la question sociale, on n'oublie pas, comme on a trop souvent tendance à le faire, les classes moyennes, si laborieuses chez nous, si modestes, et si méritantes. Il faut qu'on sache, car c'est la vérité même, que notre petite bourgeoisie, — la partie la plus saine peut-être, la plus traditionnellement résistante de notre race, — travaille au moins autant et a parfois plus de peine à vivre que le peuple[1]. Mais la misère en habit noir est moins bruyante et plus timide que l'autre; elle ne fonde pas de « syndicats », ni de « bourses du travail »; elle forme une clientèle électorale négligeable, — et on l'écrase d'impôts pour en décharger le voisin. Les législateurs de l'avenir feront bien de se préoccuper un peu de cette trop discrète catégorie de citoyens français, d'où

1. Ceci me remet en mémoire un de ces « petits faits vrais » plus éloquents que toutes les considérations abstraites, encore qu'il soit vieux d'un quart de siècle. L'excellent Francisque Sarcey vivait encore, et il avait écrit, dans je ne sais quel journal, un article où il déplorait avec une éloquence apitoyée la situation pécuniaire d'un modeste employé d'octroi, dont le traitement s'élevait d'ailleurs à 2 000 francs. J'avais alors pour ami un professeur de collège, licencié, marié et père de famille, et dont le traitement était... de 2 500 francs. Je vois encore le sourire avec lequel, en me montrant cet article, il me dit : « Ce bon Sarcey! Il oublie qu'il a débuté au collège de Lesneven! » — Sait-on enfin, dans certains milieux, et à l'étranger, où les hautes fonctions enseignantes sont si largement rétribuées, que les professeurs *de Sorbonne* débutant à... 6000 francs d'appointements?

sont sorties la plupart peut-être de nos gloires françaises.

A un point de vue plus général, deux autres questions d'une extrême gravité devront aussi sans tarder attirer leur anxieuse attention. La première est celle de la dépopulation. Déjà très inférieure numériquement à la plupart des grandes puissances européennes quand a éclaté le tragique conflit, la France va sortir de cette guerre terriblement appauvrie en hommes : la récupération de l'Alsace-Lorraine ne suffira pas à combler les vides faits par le canon allemand. Pourrons-nous remonter la pente fatale que nous avons si vite descendue depuis un demi-siècle? Redeviendrons-nous la nation féconde que nous avons été jadis [1]? Je l'espère et le souhaite passionnément. Les Français qui reviendront des tranchées se diront sans doute que la guerre aurait été certainement évitée si la population française, — qui, en 1870, était sensiblement analogue à celle de l'Allemagne, — s'était accrue dans les mêmes proportions que la population allemande. Plus nombreux, nous aurions été plus entreprenants, plus actifs; nous n'aurions pas laissé prendre au commerce allemand, à l'industrie allemande la place qui nous revenait; contenues dans de plus justes limites, leurs ambitions ne seraient pas devenues « mondiales », et la fièvre de production sans arrêt et sans frein qui sévissait outre-Rhin, et qui est une des causes du cataclysme, se serait calmée d'elle-

1. A la fin du XVIIe siècle, la population de la France représentait 40 p. 100 de la population de l'Europe.

même. Enfin si, ce qui est improbable, on avait osé attaquer une nation très populeuse et qui eût été nécessairement bien armée et entraînée aux œuvres de guerre, la lutte eût été moins longue, moins coûteuse et fût restée moins longtemps indécise. Il est vraisemblable que la leçon du passé portera ses fruits pour l'avenir : la fécondité est une conséquence habituelle de la victoire, comme la stérilité est un résultat de la défaite. Mais on aurait tort de croire que les bonnes mœurs et les idées saines se restaurent pour ainsi dire d'elles-mêmes. Il faut les y aider. Il est entendu que la question de la population est avant tout une question morale, et même religieuse, et qu'à ce titre, elle relève essentiellement de la conscience individuelle, bien plutôt que de mesures législatives. Mais d'abord, il serait un peu imprudent de trop compter sur la vertu humaine, et si celle-ci ne se sent pas encouragée, soutenue, elle risque bien souvent de se perdre en de trop platoniques velléités. Les lois ne peuvent rien sans les mœurs, nous en convenons; mais les lois peuvent contrarier l'effet des bonnes mœurs, et favoriser les mauvaises. Croit-on, par exemple, que l'institution du divorce ait été une bien puissante prime à la fidélité conjugale? Et dira-t-on, osera-t-on dire que les mesures officielles d'exception et de persécution religieuse aient été sans influence sur la décroissance de la natalité?

En fait, bien loin d'en favoriser le développement, nos lois, nos habitudes actuelles ont l'air d'avoir été inventées *contre les familles nombreuses.* Il faudra changer tout cela. De quelque façon

qu'on s'y prenne, élever beaucoup d'enfants sera toujours une tâche pénible, laborieuse, difficile, féconde en privations, en inquiétudes et en douleurs. Il est d'un intérêt social élémentaire de ne pas la rendre trop dure, d'en alléger les charges, bref, de ne pas décourager ou rebuter les bonnes volontés un peu incertaines. Dégrèvements sérieux d'impôts, primes suffisamment élevées à chaque nouvelle naissance, avantages électoraux, bourses d'études, impôts progressifs sur les célibataires et les ménages sans enfants : voilà quelques-unes des réformes, — il y en a d'autres, — que nous ne cesserons de réclamer des pouvoirs publics. Surtout, il faut que par mille moyens, dans tous les ordres d'idées, dans toutes les fonctions privées ou publiques, on s'ingénie à favoriser les nombreuses familles. *Ce sont les nombreuses familles qui ont sauvé la France* : voilà ce que personne ne devra oublier désormais. Il faut qu'elles soient honorées, défendues, encouragées de toutes manières ; il faut qu'elles se sentent entourées de la sympathie, de la sollicitude, de la gratitude universelles. Le développement et l'accroissement de la race française, c'est là, pour la France, n'en doutons pas, une question de vie ou de mort. Si la population française devait rester stationnaire ou décroître encore, notre victoire, — notre inutile et coûteuse victoire, — ne serait qu'un temps d'arrêt sur la voie glissante et rapide de l'inévitable décadence.

Et ce temps d'arrêt lui-même serait singulièrement éphémère, si nous ne parvenions pas à enrayer d'abord, puis à déraciner le terrible fléau

de l'alcoolisme. Les deux questions de la dépopulation et de l'alcoolisme sont d'ailleurs étroitement liées, et l'alcool, comme l'on sait, ne se borne pas à peupler nos hôpitaux et nos hospices d'aliénés, à multiplier la tuberculose; il tarit la natalité. Les régions les plus infestées d'alcoolisme sont aussi celles qui se dépeuplent le plus rapidement. Dans l'Orne, la population a diminué de 80 000 habitants et, dans la Manche, de 75 000 en vingt-cinq ans. Pendant cette même période, la Normandie tout entière, autrefois si florissante, a diminué de 200 000 âmes. L'autorité militaire estime que l'alcoolisme fait perdre à la France un corps d'armée chaque année. Si nous avions eu, à Charleroi, tous les soldats que l'alcool nous a enlevés, nous n'aurions peut-être pas été battus, la France n'aurait probablement pas été envahie; et, qui sait? peut-être même n'aurait-on pas osé l'attaquer.

Ce sera le tort inexpiable du régime politique que nous nous sommes donné, — ou, plus exactement encore, du personnel qui l'exploite, — de n'avoir rien fait pour combattre cette plaie hideuse, — que dis-je! d'avoir tout fait pour la propager et l'aggraver. La fabrication, le commerce de l'alcool n'ont été frappés d'aucune des restrictions gênantes dont on a paralysé nombre d'autres industries utiles ou bienfaisantes, — celle des mines, par exemple. On a laissé se multiplier le nombre des « débits de vin », afin de multiplier le nombre des cabaretiers, c'est-à-dire des agents électoraux, car c'est au cabaret, hélas! que notre Démocratie tient ses assises; et l'on a consciencieusement empoisonné le peuple de France pour mieux lui prouver

son dévouement. Quand la guerre a éclaté, une occasion unique se présentait, — chez nous comme en Russie, — de revenir sur les lâches capitulations du passé, de guérir une bonne fois le mal abominable : le malheureux tsar déchu l'a généreusement et résolument saisie ; le gouvernement français l'a laissée misérablement échapper. Les demi-mesures partielles qu'il a prises, les velléités qu'il a manifestées, les timides projets qu'il a esquissés n'ont guère abouti qu'à soulever contre lui une basse coalition d'intérêts privés que, jusqu'ici, il n'a pas osé braver. Les parlementaires ont eu l'impudeur de soutenir contre l'opinion publique et contre le gouvernement lui-même la cause du cabaretier empoisonneur et grand électeur et de ses peu recommandables clients ; et les discrets projets de réformes qu'avait élaborés la bonne volonté gouvernementale sont rentrés dans l'ombre propice des commissions et des bureaux. En sortiront-ils un jour? Sous la pression croissante de toutes les parties saines de l'opinion française, se décidera-t-on aux gestes décisifs? Un ministre courageux voudra-t-il enfin sauver le pays en décrétant la suppression de l'alcool de consommation? Si cette réforme essentielle ne se fait pas avant la fin de la guerre, il est à craindre qu'elle ne se fasse jamais, ou du moins, qu'elle soit de plus en plus difficile. Mais si elle s'accomplissait, si, à l'exemple d'autres pays européens, — car la France n'est pas la seule à souffrir de l'alcoolisme, — nous venions à nous délivrer du sinistre fléau, cette terrible opération chirurgicale de la guerre aura peut-être été au total bienfaisante, et la France, rajeunie, assainie

et renouvelée, aura su bien pratiquer pour elle-même ce que Pascal appelait « le bon usage des maladies ».

Voilà quelques-unes des réformes que la France de demain, si elle veut utiliser sa victoire, se doit d'opérer sans retard. Ceux qui l'en jugent incapable sont les mêmes qui, avant la guerre, la croyaient incapable de résister à une agression allemande. Il ne faut jamais désespérer de la France : il y a en elle, toujours, d'incomparables puissances de vie et de renouvellement. Les plus aveugles ou les plus hostiles ont dû, depuis trois ans bientôt, s'en rendre compte. Les « deux Frances » dont on a tant parlé, et dont nos ennemis escomptaient les désordres, les « deux Frances » ne sont pas toute la France. Et même, le moment venu, elles savent se fondre dans cette « troisième France », sage, économe, courageuse, endurante, qui est proprement la France éternelle, et qui, une fois de plus, en se sauvant elle-même, a sauvé le monde. C'est cette « troisième France » qui a vaincu sur la Marne, résisté sur l'Yser, et, tout ensemble, résisté et vaincu à Verdun, et qui est en train de vaincre sur la Somme et sur l'Oise. C'est elle qui, depuis tant de mois, vit dans les tranchées, d'une vie obscure et repoussante, et qui étonne le monde par sa patience et son héroïsme tour à tour grave et joyeux. C'est elle qui remportera la victoire finale. Nos ennemis l'ont méconnue, ignorée, parce qu'elle est modeste, discrète, volontiers silencieuse, parce qu'elle dédaigne le bluff et méprise le « colossal ». Elle prend aujourd'hui sa revanche. Non seulement elle saura vaincre, mais elle saura

profiter de sa victoire. Elle imposera à son adversaire une paix qu'il ne pourra plus rompre. Forte de toute la tradition française qu'elle accepte sans en rien renier et dont elle concilie les contrastes, elle répudiera les divisions inutiles ou dangereuses, elle groupera tous les Français autour de l'œuvre commune, et elle donnera enfin le spectacle d'une grande démocratie pacifiée, unie et laborieuse, et qui, par la victoire, aura retrouvé, pour des siècles, son équilibre intérieur.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS. I

AVANT LA GUERRE

I. — Les trois Frances jugées par un écrivain Suisse . 3
II. — La France d'aujourd'hui vue par un Américain . 37

PENDANT LA GUERRE

I. — La France de la guerre jugée par les neutres . . 81
II. — La France de la guerre jugée par elle-même : les lettres du front 133
III. — Un de nos morts : Pierre-Maurice Masson 177

APRÈS LA GUERRE

LA FRANCE DE DEMAIN

I. — La question religieuse 193
II. — La question politique 202
III. — La question sociale 213

94-17. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD4. — -17.